00101728

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU.

101728

TOME ONZIEME.

vol 11

Le Barbier, l'ainé. Inv. 1782. Ingouf Junior. Sculp.

LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME ONZIEME.

Contenant la seconde Partie des *Mémoires*, ou Rousseau Juge de Jean-Jaques, en trois Dialogues.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

Vol X
1782
PPQ8

God
Fo 840.8
Rou/Col
101728

00101728

ROUSSEAU,

JUGE DE

JEAN-JAQUES.

DIALOGUES.

Barbarus hic ego ſum quia non intelligor illis.

OVID. TRIST.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
DU PREMIER DIALOGUE (*).

CET ouvrage me fut confié par son Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me suis fait un devoir sacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce seroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de son siecle devoit nécessairement produire sur une ame aussi sensible que la sienne (†): mais après avoir fait quelques progrès dans ce travail, une considération que je n'avois pas prévue, m'obligea à l'abandonner : forcé de

(*) L'Editeur de ce Dialogue est Monsieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, & qui en déposa ensuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

(†) L'histoire des persécutions excitées contre M. Rousseau par les Ecclésiastiques à Geneve, à Motiers, à Berne, à Paris, est entre les mains de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des personnes, sur-tout en Angleterre, où les livres de M. Rousseau sont plus connus que ceux de ses adversaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté sa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux passages, pris au hasard, dans la quantité prodigieuse de libelles que les Théologiens, les Musiciens, les Partisans du despotisme, les Auteurs, les Dévots, & sur-tout les Philosophes de l'Ecole moderne n'ont pas cessé de vomir contre lui depuis plus de seize ans. Le premier est pris d'une brochure

citer des faits & d'entrer dans des détails, je voyois que je ne pouvois éviter d'y mettre un air d'apologie ; & le rôle d'apologiste est trop au-dessous des sentimens de vénération que M. Rousseau m'a inspirés, pour que

anonyme, qui a pour titre *Sentimens des Citoyens*, imprimée à Geneve en 1763.

" Est-ce un Savant qui dispute con„ tre les Savans ? non : c'est l'Auteur „ d'un opéra, & de deux comédies „ sifflées. Est-ce un homme de bien „ qui, trompé par un faux zele, fait „ des reproches indiscrets à des hom„ mes vertueux ? Nous avouons avec „ douleur, & en rougissant, que c'est „ un homme qui porte encore les mar„ ques funestes de ses débauches, & „ qui, déguisé en Saltimbanque, traîne „ avec lui de village en village, & de „ montagne en montagne, la malheu„ reuse dont il fit mourir la mere, & „ dont il a exposé les enfans à la porte „ d'un hôpital, en rejettant les soins „ qu'une personne charitable vouloit „ avoir d'eux, & en abjurant tous les „ sentimens de la nature, comme il „ avoit dépouillé ceux de l'honneur & „ de la Religion „.

A ce passage M. Rousseau a répondu de la maniere suivante.

" Je veux faire, avec simplicité, la „ déclaration que semble exiger de moi „ cet article. Jamais aucune maladie „ de celles dont parle ici l'Auteur, ni „ petite, ni grande, n'a souillé mon „ corps. Celle dont je suis affligé, n'y „ a pas le moindre rapport : elle est „ née avec moi, comme le savent les „ personnes encore vivantes qui ont „ pris soin de mon enfance. Cette ma„ ladie est connue de MM. Malouin, „ Morand, Thierry, Daran, & du „ frere Côme. S'il s'y trouve la moin„ dre marque de débauche, je les [illegible] „ de me confondre, & de me [illegible] „ honte de ma devise. La personne „ sage & généralement estimée, qui „ me soigne dans mes maux & me „ console dans mes afflictions, n'est „ malheureuse, que parce qu'elle „ partage le sort d'un homme fort „ malheureux ; sa mere est actuel„ lement pleine de vie & en bonne „ santé malgré sa vieillesse. Je n'ai ja„ mais exposé, ni fait exposer aucun „ enfant à la porte d'aucun hôpital, ni „ ailleurs. Une personne qui auroit eu „ la charité dont on parle, auroit eu „ celle d'en garder le secret ; & cha„ cun sent que ce n'est pas de Geneve, „ où je n'ai point vécu, & d'où tant „ d'animosité se répand contre moi, „ qu'on doit attendre des informations „ fidelles sur ma conduite. Je n'ajou„ terai rien sur ce passage, sinon qu'au

j'aye voulu paroître m'en charger un seul instant. Au reste, l'ouvrage est assez fortement frappé pour pouvoir se passer de commentaire. Les gens sensibles & vertueux, *les habitans du monde idéal*, reconnoîtront à l'instant leur

„ meurtre près, j'aimerois mieux avoir „ fait ce dont son Auteur m'accuse, „ que d'en avoir écrit un pareil „.

L'autre se trouve dans une espece de *Vie de Séneque*, imprimée à Paris depuis la mort de M. Rousseau; dans laquelle l'Auteur anonyme, avec un zele digne de son école, sous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, se permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius*, qu'il qualifie de *Délateur par état*; puis il ajoute cette note.

" Si par une bizarrerie qui n'est pas „ sans exemple, il paroissoit jamais „ un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par „ un artificieux scélérat, qui pour donner quelque vraisemblance à ses injustes & cruelles imputations, se „ peindroit lui-même de couleurs „ odieuses, anticipez sur le moment, „ & demandez-vous à vous-même : si „ un impudent, un Cardan, qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés, feroit un garant bien digne „ de foi; ce que la calomnie auroit „ dû lui coûter, & ce qu'un forfait de „ plus ou de moins ajouteroit à la turpitude secrete d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le „ masque le plus épais de l'hypocrisie. „ Jettez loin de vous son infâme libelle, & craignez que, séduit par „ une éloquence perfide, & entraîné „ par les exclamations aussi puériles „ qu'insensées de ses enthousiastes, „ vous ne finissiez par devenir ses complices. Détestez l'ingrat qui dit du „ mal de ses bienfaiteurs; détestez „ l'homme atroce qui ne balance pas „ à noircir ses anciens amis; détestez „ le lâche qui laisse sur sa tombe la „ révélation des secrets qui lui ont été „ confiés, ou qu'il a surpris de son „ vivant. Pour moi, je jure que mes „ yeux ne seroient jamais souillés de „ la lecture de son ouvrage; je proteste que je préférerois ses invectives „ à son éloge „.

Essai sur la vie de Séneque, p. 128.

Qui peut lire ces deux passages, écrits à la distance de seize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, sans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le seul asyle où il sera également à l'abri de la rage, du fanatisme & des traits empoisonnés de l'envie!

compatriote, *qui parle ſi bien la langue du pays ;* ils pleureront ſur les angoiſſes d'une grande & belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle devoit voir toute la terre ſe liguer contre ſon repos & ſon honneur ; & ils commenceront la vengeance qui attend ſes lâches perſécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la poſtérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célebre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amuſement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour ſatisfaire à leur curioſité. Le froid Philoſophe daignera peut-être y voir un morceau intéreſſant pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

S'il eſt une plume capable de peindre les mœurs les plus ſimples & les plus ſublimes, une bienveillance qui partageoit toutes les miſeres du genre-humain, un courage toujours prêt à ſe ſacrifier pour la cauſe de la vérité, & ſur-tout ces aſpirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée peut-être pour que notre foibleſſe puiſſe y atteindre, mais qui tiennent celui qui les reſſent dans une aſſiette bien au-deſſus de celle des ames ordinaires, —— que cette plume écrive la Vie de JEAN-JAQUES ROUSSEAU (*).

(*) Socrate vivoit dans un ſiecle où ſes préceptes & ſon exemple lui attirerent une foule de diſciples, & c'eſt à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous ſavons de cet homme admirable. Rouſſeau a été ſeul dans le ſien ; mais ſes livres nous reſtent, & ceux qui ſavent les lire n'ont pas beſoin d'autre hiſtoire, ni de ſa vie, ni de ſes mœurs.

TABLE DES MATIERES.

I. *Du ſujet & de la forme de cet Ecrit.*

II. *Du ſyſtême de conduite envers J. J. adopté par l'adminiſtration avec l'approbation du Public.* Premier Dialogue.

III. *Du naturel de J. J. & de ſes habitudes.* Second Dialogue.

IV. *De l'eſprit de ſes livres & concluſion.* Troiſieme Dialogue.

QUI que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel vous impoſe.

DU

DU SUJET

ET DE LA FORME

DE CET ECRIT.

J'Ai souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, & je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles eussent été mes raisons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conséquent que dans ma supposition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides & de la sienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un mystere impénétrable ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque auroit la charité de me détromper : car mon erreur, si elle existe, n'est pas ici sans conséquence : elle me force à mal penser de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste & ingrat envers eux, ceux

qui me désabuseroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens substitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient sensible & reconnoissant en me montrant mon devoir à l'être ; ce n'est pas-là, cependant, le seul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime se fera sentir dans cet écrit. Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir ni presque le desir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refusent, & qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise je me suis vu dans un bien singulier embarras ! Ce n'étoit pas de trouver des raisons en faveur de mon sentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires, c'étoit d'établir sur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris toute la France toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles si peu concevables pour moi, je ne pouvois supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumieres naturelles, violer toutes les loix de la justice toutes les regles du bon sens, sans objet sans profit sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occasion. Le silence profond universel, non moins inconcevable que le mystere qu'il couvre, mystere que depuis quinze ans on me cache avec un soin que je m'abs-

tiens de qualifier, & avec un succès qui tient du prodige; ce silence effrayant & terrible ne m'a pas laissé saisir la moindre idée qui pût m'éclairer sur ces étranges dispositions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai su former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de maniere à pouvoir croire *avoir démêlé la vérité.* Quand de forts indices *m'ont fait* penser quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue son objet & ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vu naître de ces suppositions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il faloit bien supposer des raisons dans le parti approuvé & suivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher pour en imaginer de propres à séduire la multitude, & si je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'est témoin que ce n'est faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins n'aboutissant à rien qui pût me satisfaire, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre pour m'expliquer: c'étoit, ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus & incompréhensibles, de raisonner sur une hypothese générale qui pût tous les rassembler: c'étoit entre toutes les suppositions possibles de choisir la pire pour moi la meilleure pour mes adversaires, & dans

cette position, ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable & la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur étoit le seul moyen que j'eusse de trouver ce qu'ils disent en effet, & c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles & d'argumens spécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses ; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers principes de la justice, des premiers élémens du bon sens & qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour & le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve, &

je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes, & celui que j'ai mis en scene est tel qu'il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois je l'engage en des raisonnemens absurdes, je proteste derechef en sincérité de cœur que c'est toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulieres pratiques dont je suis l'objet & dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair & j'en étois si pénétré que je ne puis assez m'étonner des longueurs des redites du verbiage & du désordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément sous la plume d'un autre est précisément ce qui l'a rendu tiede & languissant sous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agissoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense est trop au-dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard sans me contempler moi-même dans la position du monde la plus déplorable & la plus cruelle. Il faloit m'occuper d'idées tristes & déchirantes,

de souvenirs amers & révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur; & c'est en cet état de douleur & de détresse qu'il a falu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeller jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le serrement de cœur l'étouffent; & l'on sentira mieux après m'avoir lu que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice & vérité, sans louange & sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû: il est par-là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut également & se taire sans s'avilir, & s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur & d'estime & que le public défigure & diffame à plaisir, de quel ton se rendra-t-il seul la justice qui lui est due? Doit-il se parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis? Doit-il se

vanter des qualités qu'il sent en lui, mais que tout le monde refuse d'y voir ? Il y auroit moins d'orgueil que de bassesse à prostituer ainsi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuse justice, seroit plutôt se dégrader que s'honorer, & ce seroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur *dans laquelle* ils se complaisent, par de telles *protestations*. Un silence fier & dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, & eût été bien plus de mon goût: mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il faloit nécessairement que je disse de quel œil, si j'étois un autre, je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fiérement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant simplement ce que j'aurois déduit d'une constitution semblable à la mienne étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modestie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de suite ; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs ranimé par cette lecture étouffe toute l'attention qu'elle exige.

Il m'eſt impoſſible de rien retenir, de rapprocher deux phraſes & de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à ſuivre les lignes mon cœur ſerré gémit & ſoupire. Après de fréquens & vains efforts je renonce à ce travail dont je me ſens incapable, &, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à tranſcrire ces informes eſſais que je ſuis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils ſont l'entrepriſe en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y ſeroient attachés ; je ſuis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées ſur des papiers détachés dans l'eſpoir de les encadrer aiſément ; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impoſſible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire : il eſt noyé dans un cahos de déſordre & de redites, mais il y eſt : les bons eſprits ſauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide, ceux qui n'ont cherché qui n'ont trouvé que cela dans mes confeſſions, ceux qui ne peuvent ſouffrir un peu de fatigue ni ſoutenir une attention ſuivie pour l'intérêt de la juſtice & de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture ; ce n'eſt pas à eux que j'ai voulu parler, & loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité que le tableau des miſeres de ma vie ſoit pour perſonne un objet d'amuſement.

Que deviendra cet écrit ? Quel uſage en pourrai-je faire ? Je l'ignore, & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui

diſpoſent

diſpoſent de moi en ont eu connoiſſance auſſi-tôt qu'il a été commencé, & je ne vois dans ma ſituation aucun moyen poſſible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard (*). Ainſi ſelon le cours naturel des choſes, toute la peine que j'ai priſe eſt à pure perte. Je ne ſais quel parti le Ciel me ſuggérera, *mais j'eſpérerai* juſqu'à la fin qu'il *n'abandonnera point* la cauſe juſte. Dans quelques mains qu'il faſſe tomber ces feuilles, ſi parmi ceux qui les liront peut-être il eſt encore un cœur d'homme, cela me ſuffit, & je ne mépriſerai jamais aſſez l'eſpece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun ſujet de confiance & d'eſpoir.

*) On trouvera à la fin de ces Dialogues dans l'hiſtoire malheureuſe de cet écrit comment cette prédiction s'eſt vérifiée.

ROUSSEAU,

JUGE DE

JEAN-JAQUES.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choses je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais. Juste Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais détester !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'est ce même homme dont les pompeuses productions vous ont si charmé si ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faste.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons justes, même avec les méchans. Le faste n'excite tout au plus qu'une admiration froide & stérile, & surement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame & enflamment le cœur méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Faste ou force, qu'importe le mot, si l'idée est toujours la même ? Si ce sublime jargon tiré par l'hypocrisie d'une

tête exaltée n'en eſt pas moins dicté par une ame de boue?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du faſte & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il *m'inſpireroit moins d'horreur.* Tel homme pervers s'endurcit à la ſechereſſe des ſermons *& des prônes* qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête homme ſi l'on ſavoit chercher & ranimer dans ſon cœur ces ſentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réſerve & que les paſſions étouffent. Mais celui qui peut contempler de ſang-froid la vertu dans toute ſa beauté, celui qui ſait la peindre avec ſes charmes les plus touchans ſans en être ému ſans ſe ſentir épris d'aucun amour pour elle; un tel être, s'il peut exiſter, eſt un méchant ſans reſſource, c'eſt un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exiſter? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce miſérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai: mais ce ſera prendre le ſoin le plus inutile ou le plus ſuperflu; car tout ce que je vous dirai ne *ſauroit* être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas *beſoin* de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal *ſemblable* au nôtre, & néanmoins tout différent. *La nature y* eſt la même que ſur

notre terre, mais l'économie en eſt plus ſenſible, l'ordre en eſt plus marqué, le ſpectacle plus admirable ; les formes ſont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus ſuaves, tous les objets plus intéreſſans. Toute la nature y eſt ſi belle que ſa contemplation enflammant les ames d'amour pour un ſi touchant tableau, *leur inſpire* avec le deſir de concourir à ce *beau ſyſtême* la crainte d'en troubler l'harmonie, & delà *naît* une exquiſe ſenſibilité qui donne à ceux qui en ſont doués des jouiſſances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les paſſions y ſont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives plus ardentes ou ſeulement plus ſimples & plus pures, elles prennent par cela ſeul un caractere tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature ſont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il eſt poſſible à notre conſervation & à notre bonheur : mais bientôt manquant de force pour ſuivre à travers tant de réſiſtance leur premiere direction, ils ſe laiſſent défléchir par mille obſtacles qui les détournant du vrai but leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie ſa premiere deſtination. L'erreur du jugement, la force des préjugés aident beaucoup à nous faire prendre ainſi le change ; mais cet effet vient principalement de la foibleſſe de l'ame qui, ſuivant mollement l'impulſion de la nature, ſe détourne au choc d'un obſtacle comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui ſuit plus vigoureuſement ſa courſe ne ſe détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obſtacle ou s'amortit & tombe à ſa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela seul leur ame garde toujours son caractere originel. Les passions primitives, qui, toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent & n'ayant que l'amour de soi pour principe sont toutes aimantes & douces par leur essence: mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent irascibles & haineuses, & voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon & absolu, devient amour-propre; c'est-à-dire un sentiment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, & qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, si-tôt que la foule des passions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continuel des passions d'autrui & des siennes, & parmi tant de directions qui l'égarent ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien, c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible, & de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé; bien sûr qu'en n'agissant point il évite au moins de courir à sa perte & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie

qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice ; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis, c'est sans chercher à les leur rendre, sans se passionner contre eux, sans sortir ni de sa place ni du calme où *il* veut rester.

Nos *habitans*, suivant des vues moins profondes, arrivent presque au même but par la route contraire, & c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel ils aspirent & qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs leur fait rassembler & tendre sans cesse toutes les puissances de leur ame pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne sauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment ; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reste, & cette inaction totale quand ils désespérent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions mais aussi de leur force ; car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre assez tiede, souffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cause de son amour, l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second, devenue sa passion principale survive à son amour & même s'accroisse après qu'il est éteint ; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de haïr son rival si-tôt qu'il ne le craint plus. Or si les ames foibles & tiedes sont plus sujettes aux passions haineuses qui ne sont que des passions secondaires & défléchies, & si les

ames grandes & fortes se tenant dans leur premiere direction conservent mieux les passions douces & primitives qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux senti dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y sait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes: mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre & vaincre la nature, & rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs ames au point de faire le mal par foiblesse par crainte par nécessité. Ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre & qui forcen t au mal l'homme foible malgré son cœur: mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux dire moins *rémuans*. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils *contemplent* consistent en des élans vigoureux; *mais si-tôt* qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des

équivalens

équivalens à cet objet unique, lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune ils s'agitent peu pour en sortir; ils ne cherchent gueres à s'élever, & descendroient sans répugnance à des relations plus de leur *goût*, sachant bien que l'état le plus *heureux n'est* pas le plus honoré de la foule, mais celui *qui* rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise, l'opinion ne les mene point, & quand ils en sentent l'effet ce n'est pas eux qu'elle subjugue, mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels & voluptueux *ils font* peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achete; & quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le feroit sans lui mieux encore répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que tout ce bien qu'il croit faire par elle équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cause de la dépendance & des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortege inséparable de l'opulence leur seroit cent fois plus à charge que les *biens* qu'elle procure ne leur seroient doux. Le tourment de la *possession* empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature & par la raison,

ils s'arrêtent, & passent la vie à en jouir en *faisant* chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui, sans égard à l'estimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce *qu'il* peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez & le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien sans doute, & je le crois ainsi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres si singuliérement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des ames si différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expression de leurs sentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoissent & qui en sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se reconnoissent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce signe, si peu connu & encore moins employé, est qu'il ne peut se contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent il n'arrive pas non plus aux *cœurs faits* pour le distinguer; mais si-tôt qu'il y *parvient*, on ne sauroit s'y méprendre; il *est* vrai dès qu'il *est* senti. C'est dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparses

qu'il se manifeste le plus surement. Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié distingue bientôt son frere de celui qui sans l'être veut seulement en prendre l'accent, & cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, & ne s'arrangent point pour en faire; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce stimulant, difficile à contenir, impossible à contrefaire, se fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en soient assez neuves assez belles assez frappantes pour mettre leur zele en effervescence & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire il restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur, & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même & mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zele au point de le contraindre à se montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monsieur Rousseau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là!

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins sans le moindre doute dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïse.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette conclusion; mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premiérement pouvoir vous accorder avec vous-même: mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les astres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur son compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit sans mystere & je vous le répéterai sans détour. La force de vos preuves ne me laisse pas douter un moment des crimes qu'elles attestent, & là-dessus je pense exactement comme vous: mais vous unissez des choses que je sépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même personne; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monsieur le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie? Voici qui me paroît tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, ſelon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin du Village ?

LE FRANÇOIS.

Il eſt vrai, & c'eſt *un fait dont* perſonne ne doute plus : mais *quant à* ſes autres ouvrages je n'ai point encore ouï *les lui* diſputer.

ROUSSEAU.

Le ſecond dépouillement me paroît pourtant une conſéquence aſſez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaiſon, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve ! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'eſt beaucoup. Je me contente d'une ; mais je la veux, & pour cauſe, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volontiers ! Sans vous parler donc des pillages bien atteſtés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit compoſée, ſans même inſiſter ſur le doute s'il ſait faire des vers, & par conſéquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une choſe plus poſitive & plus ſure ; c'eſt qu'il ne ſait pas la *muſique* ; d'où l'on peut à mon avis, conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne ſait pas la muſique! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me ſerois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-deſſus *ni moi ni* perſonne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à ſurmonter l'horreur d'approcher du perſonnage que vous venez de peindre, ce ne ſeroit aſſurément pas pour vérifier s'il ſait la muſique : la queſtion n'eſt pas aſſez intéreſſante lorſqu'il s'agit d'un pareil ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Meſſieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont priſes & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve paſſent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ſes crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît aſſez bizarre ; car quand on a ſi bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas ſi fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit *négliger* ni le plus ni le moins. A l'horreur du *vice ſe joint* l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ſes branches une réputation

usurpée, & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrable ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent ; & ses amis lui resterent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide & son naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre seul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables, & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation & de prétention que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnoit sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse, il se laissoit subjuguer par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur farouche & noir se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dans son affreuse misantropie ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier, seul sans étude & sans maître vainquit toutes les difficultés

à force de zele, & consacra ses loisirs, non à l'oisiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames n'a su rien donner de son tems ni de son esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches il a passé sa vie dans les tavernes & les mauvais lieux chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi rien conçu que ses horribles systêmes, & après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs : le second, d'une impudence encore plus bête s'approprioit fiérerement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit son occupation favorite & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les

défauts,

défauts, indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet Art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des *méthodes* qu'il proposoit, & toujours se *montrant* *instruit* dans toutes les parties de l'Art plus *que la* plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison. Le second, inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi, ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez, & si vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers n'a pas fait le Devin du Village, & cela est incontestable : moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet Opéra n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom, & cela n'est gueres moins évident ; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin puisqu'il ne sait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un scélérat ; & s'il n'en a pas fait la musique puisqu'il ne sait pas la musique, il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique Françoise, encore moins le Dictionnaire de Musique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet Art & sachant la composition.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment non plus que le public, & nous avons pour surcroît celui d'un grand Musicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoissez-vous bien ce grand Musicien étranger ? Savez-vous par qui & pour quoi il a été appellé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la Musique Françoise, & à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je soupçonne quelque chose de tout cela; mais il n'en est pas moins vrai que J. J. étant plus que personne son admirateur donne lui-même du poids à son suffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de son talent, d'accord, je le suis aussi; mais quant à son suffrage, il faudroit premiérement être au fait de bien des choses avant de savoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puisqu'il vous est suspect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Musicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même que pour composer de la musique il faut la savoir sans doute; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet Art sans y rien entendre, & que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique seroit bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet, & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien aussi de cela. Mais votre intention est-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à son Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y pensois.

ROUSSEAU.

Vous y pensiez! Cela étant permettez-moi de grace encore une question. Avez-vous lu ce livre?

LE FRANÇOIS.

Je ferois bien fâché d'en avoir lu jamais une feule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je fuis moins furpris que nous penfions vous & moi fi différemment fur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez & qui ne roulant que fur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits & qu'ont tous ceux qui favent un peu de mufique; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raifon, l'application, l'exception, & tout ce qui doit guider le Compofiteur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jufqu'alors étoient reftées confufes dans la tête des Muficiens & prefque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une fi grande clarté qu'on eft étonné de l'obfcurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui jufqu'alors avoient écrit fur cette matiere. On ne me perfuadera jamais que cet article, ceux *d'expreffion*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *récitatif*, *trio* (*).

(*) Tous les articles de mufique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'année 1749 & remis par M. Diderot l'année fuivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent fes Elémens de mufique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire & quelque tems

& grand nombre d'autres répandus dans ce Dictionnaire; & qui surement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre dans lequel on peut apprendre la composition soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que *plusieurs* autres articles également importans sont *restés seulement* indiqués pour ne pas laisser le vocabulaire *imparfait*, comme il en avertit dans sa préface. Mais, seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire plutôt que sur ceux où il a mis la derniere main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne sait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne de gens qui ne sachant par une note de musique & guidés uniquement par leur oreille & leur goût ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des regles & qu'ils ne puissent déposer leurs compositions que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un

après une nouvelle édition de ses Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux arts où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si *tendres* pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que sur l'avis que celui-ci m'en donna je le priai de ne pas accepter.

livre une science qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de savoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoissant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raisonnement. Je sais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public, que le Dictionnaire passe pour un ramassis de phrases sonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien sur la musique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, selon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à personne, si ce n'est à quelques Musiciens ou Amateurs étrangers qui paroissoient en faire cas avant qu'on les eût mieux instruits, mais les nôtres disent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les transports d'admiration excités par la derniere reprise; l'enthousiasme du public poussé jusqu'au délire fait foi de la sublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J. c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'esprit humain, & *jamais* cet enthousiasme ne fut si vif que lorsqu'on sut *que* le divin J. J. ne savoit pas la musique. Or *quoique* vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne sait pas la musique n'a pu faire

un prodige de l'Art universellement admiré, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins estimé.

ROUSSEAU.

Dans les choses dont *je peux* juger par moi-même, je ne prendrai *jamais* pour regles de mes jugemens ceux du public, & sur-tout quand il s'engoüe, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du Village après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engouement subit, quelle qu'en ait été la cause au moment où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, & cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célebre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particuliere à l'Art n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure musique quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoué les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur *n*'a point fait cette piece si la partie du beau chant & de l'invention *lui* manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire parce qu'il n'a pas cet acquis qui sup-

plée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition, & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il *est* vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, & qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Françoise. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Françoise qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, & suivi seulement par l'Auteur du Devin est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'Art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possede supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette piece est le récitatif: il est bien modulé bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hazarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le *récitatif* sans les airs que les airs sans le récitatif; *mais je* sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens

Auteurs.

Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prisable pour les gens de goût, c'est le parfait accord des paroles & de la musique, c'est l'étroite liaison des parties qui le composent, c'est l'ensemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoisse en ce genre. Le Musicien a par-tout pensé senti parlé comme le Poëte, l'expression de l'un répond toujours si *fidellement* à celle de l'autre qu'on voit qu'ils sont toujours animés du même esprit; & l'on me dit que cet accord si juste & si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés? Monsieur, il y auroit cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars & décousus qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'est pas nouvelle; elle paroît même si solide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la piece entiere, paroles & musique, est d'une autre main, & que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer & l'impudence de se l'attribuer. Cela paroît même si bien établi que l'on n'en doute plus gueres; car enfin il faut bien nécessairement recourir à quelque explication semblable; il faut bien que cet ouvrage qu'il est incontestablement hors d'état d'avoir fait ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends: après avoir d'abord découvert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on

prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels, que cette piece, toute de la même main a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc, ce véritable auteur? *Est-il* François, Suisse, *Italien*, Chinois?

LE FRANÇOIS.

C'est ce que j'ignore; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolese, comme un *Salve Regina*......

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé......

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolese l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, & que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis lors, & qui par autant de miracles de M. d'Alembert sont & seront toujours tous de Pergolese dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout

ſaint qu'il eſt, d'avoir auſſi fait faire le Devin du Village à Pergoleſe, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs ſans néceſſité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non ? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde *n'eſt plus* naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces muſiques ainſi pillées on ſent les coutures & les pieces de rapport, & il me ſemble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve *même* aucune phyſionomie nationale: ce n'eſt pas plus de la muſique Italienne que de la muſique Françoiſe. Elle a le ton de la choſe & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors ſi neuf qu'il n'ait employé que là, & ſi c'eſt ſon unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, ſans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un ſecond Opéra ſemblable? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé juſqu'ici quelque obſcurité.

ROUSSEAU.

Bon! vous voilà bien embarraſſé! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur: il ſe ſera fait confier ſa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoiſonné. Cela eſt tout ſimple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées!

ROUSSEAU.

Ah ne me faites pas honneur de votre bien! Ces idées vous appartiennent; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste, & quoiqu'il en soit du véritable Auteur de la piece, il me suffit que celui qui s'est dit l'être soit par son ignorance & son incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi, ni la lettre sur la Musique Françoise, ni aucun des autres livres qui portent son nom & dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'assez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de son effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-seulement n'est pas le sien, mais auquel il n'entend absolument rien; qu'un homme qui, selon vous, eut assez de courage d'orgueil de fierté de force pour résister à la démangeaison d'écrire si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent, pour laisser meurir vingt ans sa tête dans le silence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ses productions long-tems méditées, que ce même homme, l'âme toute remplie de ses grandes & sublimes vues aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles une réputation usurpée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens

par eux-mêmes qui se parent ainsi de ceux d'autrui, & quiconque avec une tête active & pensante a senti le délire & l'attrait du travail d'esprit ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangeres par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fond. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil & assez sot pour s'attribuer le Devin du *Village* sans l'avoir fait & même sans savoir la *musique*, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece; elles devroient parler à toute ame sensible & douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent me touchent m'attendrissent, me donnent la volonté sincere d'être meilleur sont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits où je sens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture de toute justice de toute bonté s'est captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux le plus pur le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miseres humaines, à en montrer la

source dans les erreurs dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés, à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, & à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos philosophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'est fait siffler d'eux & de tout son siecle pour avoir toujours soutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fussent méchans, que ses vertus lui venoient de lui-même, que ses vices lui venoient d'ailleurs : il a consacré son plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre ame les passions nuisibles, à montrer que la bonne éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent : enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse avec un charme si touchant avec une vérité si persuasive qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons ; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours, non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conséquemment chercher à

multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets ; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & des adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon esprit. Cet Auteur *putatif*, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies le plus crapuleux le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les trainées des rues dans les plus infâmes réduits, il est hébêté de débauche, il est pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens grossiers brutaux cruels, que leur sang appauvri dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent *briller* de ces charmes touchans & chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir

qui leur ſont auſſi mépriſables que néceſſaires, comme ces vaſes dont on ſe ſert tous les jours pour les *plus* indiſpenſables beſoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une ſeule des lettres de l'Héloïſe, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extaſes ſeroit l'ouvrage d'un vil débauché! comptez, Monſieur, qu'il n'en eſt rien : ce *n'eſt* pas avec de l'eſprit & du jargon que ces choſes-là ſe trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ſes fins qu'à force de ruſe & d'aſtuce aille étourdiment ſe livrer à l'impétuoſité de l'indignation contre tous les états contre tous les partis ſans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papiſtes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, ſoldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philoſophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout eſt peint tout eſt démaſqué ſans jamais un mot d'aigreur ni de perſonnalité contre qui que ce ſoit, mais ſans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours ſuivi ſa fougue au point d'avoir tout ſoulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans ſa diſgrace, & tout cela ſans ſe ménager ni défenſeur ni appui, ſans s'embarraſſer même du ſuccès de ſes livres, ſans s'informer au moins de l'effet qu'ils produiſoient & de l'orage qu'ils attiroient ſur ſa tête, & ſans en concevoir le moindre ſouci quand le bruit commença d'en arriver juſqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence cette incurie eſt-elle de l'homme faux & fin que vous *m'avez* peint? Enfin vous voulez qu'un miſérable à qui l'on a ôté le nom de *ſcélérat* qu'on ne trouvoit pas encore aſſez abject, pour

lui

lui donner celui de coquin comme exprimant mieux la bassesse & l'indignité de son ame; vous voulez que ce reptile ait pris & soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public & que le témoignage de son cœur met au-dessus des jugemens des hommes? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénétrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les miseres humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent le cœur, le resserrent, & ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine, & de haine, que le plus intolérant esprit de parti? Tenez, Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup je ne résiste point à vos preuves; elles m'ont pleinement convaincu: mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile & sur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre soit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïse & sur-tout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scélérat, que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double, que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain, que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête, non du pur zele

d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non Monsieur; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde & fausse persuasion. Mais je dis & je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'est pourtant une erreur sans le moindre doute; & une autre preuve qu'il a fait des livres est qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier! il en fait le semblant pour faire le pauvre quoiqu'il soit riche & couvrir sa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais personne ici n'en est la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien, si à propos, & avec tant de succès?

LE FRANÇOIS.

Ce sont des fadaises de toute espece: des leçons d'Athéïsme,

des éloges de la philosophie moderne, des oraisons funebres, des traductions, des satyres.....

ROUSSEAU.

Contre ses ennemis, sans doute ?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ses ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me serois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoissez pas la ruse du drôle ! Il fait tout cela pour se mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre, en faveur du Parlement qui l'a si indignement traité & de l'auteur de toutes ses miseres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque instant sa vanité se décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait derniérement un livre fort plat intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité sans même excepter Narcisse, & sans qu'il en manque une seule ligne.

ROUSSEAU.

C'est en effet une bien étonnante balourdise. Dans les livres qui portent *son* nom je ne vois pas un orgueil aussi bête.

LE FRANÇOIS.

En se nommant il se contraignoit; à présent qu'il se croit bien caché, il ne se gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raison, cela lui réussit si bien! Mais, Monsieur, quel est donc le vrai but de ses livres que cet homme si fin publie avec tant de mystere en faveur des gens qu'il devroit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru si contraire?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous? C'est de se jouer du public & de faire parade de son éloquence en prouvant successivement le pour & le contre & promenant ses lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi! voilà, pour la détresse où il se trouve, un homme de bien bonne humeur, & qui pour être aussi haineux que vous le faites n'est gueres occupé de ses ennemis! Pour moi, sans être vain ni vindicatif, je vous déclare que si j'étois à sa place & que je voulusse encore faire des livres, ce ne seroit pas pour faire triompher mes persécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il est réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'est une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stupide & bien ennemi de lui-même pour chanter la palinodie si mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obſtiné bien tenace dans vos opinions ; au peu d'autorité qu'ont ſur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos ſages ſi vertueux ſi juſtes ſi ſupérieurs à toute partialité, parmi toutes nos dames ſi ſenſibles, ſi favorables à un Auteur qui peint ſi bien l'amour, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait fait la moindre réſiſtance aux argumens triomphans de nos Meſſieurs, perſonne qui ne ſe ſoit rendu avec empreſſement avec joie aux preuves que ce même Auteur qu'on diſoit tant aimer, que ce même J. J. ſi fêté, mais ſi rogue & ſi haïſſable, étoit la honte & l'opprobre du genre-humain ; & maintenant qu'on s'eſt ſi bien paſſionné pour cette idée qu'on n'en voudroit pas changer quand la choſe ſeroit poſſible, vous seul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous propoſer une diſtinction neuve & imprévue qui ne le ſeroit pas ſi elle avoit la moindre ſolidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui ſelon moi ne dit pas grand'choſe, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur uſage communiquées à nos Meſſieurs. Il eſt certain que ſi l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laiſſe pas d'arrêter ou du moins d'embarraſſer encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce miſérable. Mais je ſerois auſſi fort ſurpris pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on ſe fût aviſé ſi tard de la propoſer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout

l'opprobre qu'il mérite, nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils détestent, *qu'ils* tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent souvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela, & qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là; & l'on croit si bien que ces *écrits* sont de lui que nos Messieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher pour en extraire le poison.

ROUSSEAU.

Le poison!

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, & je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand; mais je le serois fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monsieur, ce venin! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup à ce qu'on m'a dit, & même il *s'y met* tout à découvert dans nombre de passages *horribles* que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de

remarquer, mais qui frappent maintenant de ſurpriſe & d'effroi tous ceux qui, mieux inſtruits les liſent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des paſſages horribles ! J'ai lu ces livres avec grand ſoin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de *m'en indiquer* quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus c'eſt ce que je ne ſaurois faire : mais j'en demanderai la liſte à nos Meſſieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle ſeulement qu'on cite une note de l'Emile où il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monſieur, il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat, & cela n'a pas été remarqué de la premiere lecture ! Il faloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien diſtraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces ſages & graves Réquiſitoires ſur leſquels on l'a ſi réguliérement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇOIS.

Ah c'eſt que ces livres étoient trop pleins de choſes à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que le bon le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inſpiroit *le ſyſtême criminel de la Religion naturelle* ne pouvoit gueres s'arrêter à des baga-

telles comme des leçons d'aſſaſſinat; ou peut-être, comme vous dites, ſon extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monſieur, que vos chercheurs de poiſon ſont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont *vous parlez*, ſans y voir autre choſe qu'une vive indignation contre un *préjugé gothique* non moins extravagant que *funeſte*, & je ne me ſerois jamais douté du ſens que vos Meſſieurs lui donnent ſi je n'avois vu par hazard une lettre inſidieuſe qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce ſujet & la réponſe qu'il a eu la foibleſſe d'y faire; & où il explique le ſens de cette note qui n'avoit pas beſoin d'autre explication que d'être lue à ſa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après ſon cœur eſt ſujet en ſe paſſionnant à des fougues qui l'entraînent au delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains ſubtils & méthodiſtes qui, ſans s'animer ſur rien au monde, ne diſent jamais que ce qu'il leur eſt avantageux de dire & qu'ils ſavent tourner ſans ſe commettre pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce ſont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuſe ne ſuppoſe pas même que l'on puiſſe douter de lui. Soyez ſûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'expoſer à découvert. Nos Philoſophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure, mais ils ne l'enſeignent au public qu'en ſe cachant & à leurs amis qu'en *ſecret*. En prenant toujours tout à la lettre on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux

que

que dans ceux dont nous parlons ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur sûr de lui-même & parlant d'abondance de cœur s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile *qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer* le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précéde & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin; je doute qu'en finissant cette lecture il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveller son accusation.

LE FRANÇOIS.

Je sais qu'on blâme en général cette maniere d'isoler & défigurer les passages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste; mais par vos propres principes nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit qu'ils trouvent le poison que l'Auteur a pris soin d'y répandre : mais il y est fondu avec *tant d'art*, que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le sentir, il n'y est que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple qui ne me suis point avisé d'y en chercher, je puis bien jurer *n'y en avoir point* trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe, s'il fait son effet sans être apperçu? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier, mais de la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire à cela?

ROUSSEAU.

Rien, sinon qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain plus juste, meilleur que je n'étois auparavant; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois! mais ce n'est pas la faute des livres : car pour moi plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi sera le même sur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites avec la même prévention; car ceux qui ont senti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien-public de ces utiles recherches sont tous des hommes de la plus sublime vertu & de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une chose; imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais, mais sincere dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoissance de cause, & de décider sur cet article entr'eux d'un côté escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela, lisez vous-même les livres dont il s'agit & sur les dispositions où vous laissera leur lecture jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'est, je crois le moyen le plus sûr de porter sur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇOIS.

Quoi! vous voulez m'imposer le supplice de lire une immense compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin?

ROUSSEAU.

Non, Monsieur, je veux que vous lisiez le vrai systême du cœur humain rédigé par un honnête homme & publié

ſous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue on pourroit ſe *réſoudre* à lire ces livres, ſi ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous excepté vous ſeul à les trouver nuiſibles & dangereux; ce qui prouve aſſez que ces livres ont été compoſés, non comme vous dites par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit plein de mauvais ſentimens maſqués d'un extérieur hypocrite à la faveur duquel ils ſurprennent ſéduiſent & trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la ſorte à mettre en fait ſur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne ſaurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raiſons & choiſir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une queſtion de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je ſerois obligé de croire ſans aucune raiſon probante que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des *voix*, quand vous êtes ſeul à voir autrement que tout *le* monde?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voyent comme vous que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui restent dans le silence faute d'oser se faire entendre, il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui sur cet article disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable m'empêcheroit d'en supporter la lecture aisément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant, & sans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits

ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scélérat qui couvoit de mauvais desseins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'espérez pas du moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré *la vôtre*, vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou selon vous celui qui se donne pour tel, à l'examiner avec soin, & à démêler à travers son hypocrisie le fourbe adroit qu'elle a masqué si long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'osez-vous proposer? Moi que j'aille chercher un pareil homme! que je le voye! que je le hante! Moi qui m'indigne de respirer l'air qu'il respire, moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui & moi & m'en trouverois trop près encore! Rousseau vous a-t-il donc paru facile en liaisons au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci sur mes pas, je ne m'en consolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant sa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuse liste de ses forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement sacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond silence & de ne lui jamais laisser con-

noître que vous ayez même aucun ſoupçon de tout ce que je vous ai dévoilé ?

ROUSSEAU.

Comment ? Vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru le tems qu'il a falu mettre à m'expliquer les *ſecrets affreux* que vous m'avez révélés. De peur *d'en* brouiller le fil, il faloit ne pas l'interrompre *juſqu'au* bout, & vous ne vouliez pas que je m'expoſaſſe à des diſcuſſions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les inſtructions néceſſaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le ſilence que vous m'avez impoſé, & je n'ai pu ſuppoſer que l'obligation de ce ſilence allât plus loin que ne le permettent la juſtice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer ſans violer votre foi, n'a quant à ſa durée d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez vous devez même répandre publier par-tout l'affreux détail de ſes vices & de ſes crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus ſa diffamation, le rendre autant qu'il eſt poſſible odieux mépriſable exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de myſtere & de commiſération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de ſe défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait & comment on le fait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre quand vous me les avez imposés, & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent & que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez sur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! Qu'avec plaisir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démasqué ce malheureux; ils étoient ses amis, ils faisoient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête & simple, par une humeur crue alors facile & douce, par la mesure de talens qu'il faloit pour sentir les leurs sans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent se l'attacherent & l'eurent bientôt subjugué; car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux prenant tout d'un coup l'essor s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se douterent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si longtems contenu son ardeur sans mystere, & dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme résolution

ſolution de trouver ce qu'ils cherchoient & prirent à loiſir les meſures les plus ſures pour ne pas perdre leurs peines. Ils ſe concerterent donc pour éclairer toutes ſes allures de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même ſur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commiſe & dont il leur confia le ſecret ſans néceſſité ſans utilité, non comme diſoit l'hypocrite pour ne rien cacher à l'amitié & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit; mais plutôt, comme ils diſent très-ſenſément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainſi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le myſtere obſcur de ſon caractere. Cette étourderie de ſa part fut ſans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à ſe démaſquer lui-même, ou du moins à leur fournir la priſe dont ils avoient beſoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils paſſerent aiſément de ſa confidence à celle des complices de ſa faute deſquels ils ſe firent bientôt autant d'inſtrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adreſſe, un peu d'argent & de grandes promeſſes, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit & parvinrent ainſi par degrés à être inſtruits de ce qui le regardoit auſſi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces ſoins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient preſſenti ſi-tôt que ces livres firent du bruit, ſavoir que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un monſtre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans maſquoit l'ame d'un ſcélérat ſous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choses surprenantes que vous me racontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi consistoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient *faites*. *Elles* n'étoient pas de nature à pouvoir être tues & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien ; cependant quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit assez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir exposer. Ils devoient ils vouloient le démasquer mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un sembloit pourtant suivre nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir ? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses crimes : car pour du repentir ils savoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils savoient ce qu'ils devoient à la justice à la vérité à la sureté publique, mais ils ne savoient pas moins ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce scélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique sans s'exposer à quelque blâme, & leurs honnêtes ames, pleines encore de commisération pour lui, vouloient sur-tout éviter le *scandale*, & faire qu'aux yeux de toute la terre il leur dût son *bien-être* & sa conservation. Ils concerterent donc *soigneusement* leurs démarches & résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes, que la connoissance ne s'en répandît

dans le public qu'à mesure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en sa faveur. Car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée & qu'il paroissoit suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, & sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre & à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il falut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise; il la falut déguiser. Cela paroissoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes-gens. Heureusement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voye, n'apperçut point tout cela, & bientôt avec les renseignemens suffisans pour l'accuser & le convaincre sans qu'il parût que ce fût lui qui les eut fournis, on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états;

tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & suffisamment aggravé, tout le reste devint facile. On put sans soupçon d'animosité se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & seulement pour l'acquit de leur conscience; & *voilà* comment dirigé par des gens instruits du caractere affreux de ce monstre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés si long-tems, ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage, de la bassesse où il avoit vu de la simplicité, de la forfanterie où il avoit vu du désintéressement, & du ridicule où il avoit vu de la singularité.

Voilà l'état où il falut amener les choses pour rendre croyables même avec toutes leurs preuves les noirs mysteres qu'on avoit à révéler, & pour le laisser vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une absolue impunité. Car une fois bien connu l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni séduire personne & ne pouvant plus se donner des complices, il étoit hors d'état, surveillé comme il l'étoit par ses amis & par leurs amis, de suivre ses projets exécrables & de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à sa personne, & que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement contracté avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier

à l'enfreindre, tandis que le public entier, sans distinction de *rang* d'âge de sexe de caractere, & sans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'est empressé d'entrer dans leurs nobles vues & de les favoriser par pitié pour ce malheureux : car vous devez sentir que là-dessus sa sureté tient à son ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus, il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévérement, ou laisser dans l'obscurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne, qu'il se donne des complices, qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes, & je craindrois fort au contraire qu'affiché de la sorte il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles* & pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les

bons & leurs liaiſons ſont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaiſons dépend le ſecret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à ſe ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis ſeulement par des affections libres qui peuvent changer ſans conſéquence, rompent & ſe ſéparent ſans crainte & ſans riſque dès qu'ils ceſſent de ſe convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les ſcélérats. Sa liberté ſon impunité dont vous faites un ſi grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, eſt un très-grand malheur public : ils ſont reſponſables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement ſelon vos propres récits. Eſt-il donc louable à des hommes juſtes de favoriſer ainſi les méchans aux dépens des bons ?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force s'il s'agiſſoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais ſongez toujours qu'il s'agit d'un monſtre l'horreur du genre-humain, auquel perſonne au monde ne peut ſe fier en aucune ſorte, & qui n'eſt pas même capable du pacte que les ſcélérats font entre eux. C'eſt ſous cet aſpect qu'également connu de tous il ne peut être à craindre à qui que ce ſoit par ſes trames. Déteſté des bons pour ſes œuvres, il l'eſt encore *plus* des méchans pour ſes livres : par un juſte châtiment de ſa damnable hypocriſie, les fripons qu'il démaſque pour ſe maſquer ont tous

pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une espece bien particuliere que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

LE FRANÇOIS.

Oui, sans doute, d'une espece particuliere, & si particuliere que la nature n'en a jamais produit & j'espere n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser, mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces en le surveillant à tel point qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne sût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien sur-tout de ce qui le regarde & l'intéresse le plus, qu'il se sentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont élevé

autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ses regards; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singuliere la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue & de ceux qui en ont dirigé l'exécution; & ce qui n'est pas moins étonnant encore est le zele avec lequel le public entier s'y prête, sans appercevoir lui-même la grandeur la beauté du plan dont il est l'aveugle & fidelle exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espece, quelque bien concerté qu'il pût être n'auroit pu s'exécuter sans le concours du Gouvernement: mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agissoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les séditieux écrits respiroient l'austérité républicaine & qui dit-on haïssoit le Visirat, méprisoit les Visirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fussent justes, que les peuples fussent libres & que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer & le surveiller; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sureté du coupable autant qu'à son avilissement, & sous un air bruyant de protection rendant sa diffamation plus solemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute espece de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complétement on n'a épargné ni soins ni tems ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les

les cajoleries l'ont attiré dans leurs piéges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit ont été récompensés de maniere ou d'autre, & plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans *toutes* les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes instructions & de beaucoup d'argent à Venise à Turin, en Savoye en Suisse à Geneve, par-tout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui travaillant avec succès ont laissé de lui dans ces pays les idées qu'on en vouloit donner & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement de grands voyages pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zele.....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient surement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons !

Voilà, comme vous le dites un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il seroit bien curieux bien intéressant de suivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a falu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe

& d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable & douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci sans la donner la rend desirable, & ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle & l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir : mais au fond qu'importent ces formes quand le délit est bien prouvé. La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échapper au supplice) ne fait rien contre les preuves & n'empêche point sa condamnation. Ainsi, cette formalité, souvent inutile, l'est sur-tout dans le cas présent où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du moins pour faire grace, la seule chose dont il s'agit *ici*. Si n'écoutant que la justice on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne *faloit* que le saisir le punir, & tout étoit

fait. On se fût épargné des embarras des soins des frais immenses, & ce tissu de piéges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commisération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien falu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, & le *rendre l'horreur* de l'univers afin qu'il *n'en fût pas* le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il se plaindre? Pour le laisser vivre parmi les hommes il a bien falu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Messieurs savent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs semblables pour comploter avec eux leurs mauvais desseins; mais on les empêche de se lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le seul plaisir de nuire; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui: il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand & si sûr que depuis qu'on le surveille & qu'on éclaire tous ses secrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action, & ce n'est jamais qu'au leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le surprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent! Qui croiroit qu'un excès de scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu? Il n'y avoit que vos Messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'est le mystere dont il a falu le couvrir. Il faloit peindre le personnage à tout le monde sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux. Il faloit instruire l'univers de ses crimes, mais de telle façon que ce fût un mystere ignoré de lui seul. Il faloit que chacun le montrât au doigt sans qu'il crût être vu de personne. En un mot c'étoit un secret dont le public entier devoit être dépositaire sans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le sujet. Cela eût été difficile, peut-être impossible à exécuter avec tout autre: mais les projets fondés sur des principes généraux échouent souvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui on en rend l'exécution bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger & seul il étoit sans appui, sans parens sans assistance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que son humeur sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler; on n'a fait pour l'isoler tout-à-fait que suivre sa pente *naturelle*, y faire tout concourir, & dès-lors tout a *été facile*. En le séquestrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit quel mal lui fait-on? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser

une liberté du moins apparente, ne faloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser? Ne faloit-il pas en le laissant au milieu des citoyens s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique sans crier à chacun de se garder du serpent? N'étoit-ce pas surtout une obligation particuliere pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans & de le voir les premiers à travers ses déguisemens tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de piéges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons qu'au milieu de cette liberté feinte il ne puisse ni dire un mot ni faire un pas ni mouvoir un doigt qu'ils ne le sachent & ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on seroit contraint de lui faire & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances pour avoir le tems de les bien endoctriner; on l'a fait décréter à Paris; quel mal lui a-t-on fait? Il faloit, par la même raison, l'empêcher de s'établir à Geneve; on l'y a fait décréter aussi; quel mal lui a-t-on fait? on l'a fait lapider à Motiers; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres & ses portes ne l'ont point atteint; quel mal donc lui ont-ils fait? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié & de toute

la Suiffe ; mais c'étoit pour le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'afyle qu'on lui préparoit à fon infçu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obftiné de choifir quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à perfonne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi fe plaint-il aujourd'hui? Ne le laiffe-t-on pas tranquille dans fon opprobre? Il peut fe vautrer à fon aife dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il eft vrai; mais qu'importe? quelles bleffures lui font-elles? N'eft-il pas fait pour les fouffrir, & quand chaque paffant lui cracheroit au vifage, quel mal après tout, cela lui feroit-il? Mais ce monftre d'ingratitude ne fent rien, ne fait gré de rien, & tous les ménagemens qu'on a pour lui loin de le toucher ne font qu'irriter fa férocité. En prenant le plus grand foin de lui ôter tous fes amis on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'eft fa coupable défiance qui feule le rend miférable. Sans elle il feroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout auffi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'eft vu par-là celui des attentions de tout le monde,

(*) Choifir un Anglois pour mon dépofitaire & mon confident, feroit ce me femble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penfer & dire de fa nation. On l'a trop abufée fur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abufer quelquefois fur le fien (†).

(†) *M. Rouffeau étoit fi bien revenu de fes préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant fa mort, il donna commiffion à l'Editeur de lui chercher un afyle dans ce pays pour y finir fes jours.*

Note de l'Editeur.

C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empressement pour obtenir la préférence. On eût dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états sans en excepter les Grands & les Princes, & mon Ours n'étoit pas content !

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien surpris ! Ces Grands-là ne pensoient pas, sans doute, comme ce Seigneur Espagnol dont vous savez la réponse à Charles-quint qui lui demandoit un de ses châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas est bien différent : vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le connétable fût une aussi bonne œuvre que l'asyle offert à un scélérat ?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! Le Connétable savoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

(*) On a dit-on rendu inhabitable le château de Trye depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un asyle charmant dans ses terres par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne sait donc pas qu'il est un scélérat ?

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet est d'en user extérieurement avec lui comme s'il n'en savoit rien ou comme si on l'ignoroit soi-même. De cette sorte on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme on l'obséde si bien sous un air d'empressement pour son mérite que rien de ce qui se rapporte à lui ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on sait toujours d'avance, les murs les planchers les serrures, tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, & l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement; c'est-à-dire de mouches venimeuses, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'est une chose assez plaisante de voir les barboteuses de nos Messieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne sont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes histoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure est devenu tout d'un coup un Xenocrate pour nos Messieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos *Dames*? *Si* ce n'étoit pas

là le plus bruyant de ses forfaits, c'en seroit surement le plus irrémissible.

LE FRANÇOIS.

Ah Monsieur Rousseau, il faut toujours être galant & de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là !

Je *n'ai* pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient soigneusement toutes celles dont il pourroit tirer quelque instruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute & qu'on garde des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes ni communication ni consolation ni conseil ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténebres que de fausses routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*) & on ne le leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner au pre-

(*) On a *mis pour* cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions & leurs ordres.

mier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public il y est regardé & traité comme un pestiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, seulement pour lui servir de barriere, & s'il ose parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge ou en éludant ses questions d'un ton si rude & si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ses côtés une garde ou un sergent qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré signalé recommandé partout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux savoyards, dans tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanac, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris, le seul desir manifesté de trouver une chose telle qu'elle soit est pour lui l'infaillible moyen de la faire disparoître. A son arrivée à Paris il cherchoit douze chansonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout disparut, tout fut anéanti dès l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On est parvenu à force de petites attentions multipliées à le tenir dans cette ville immense toujours sous les yeux de la populace qui le voit avec horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-*nations*? On ne passera point pour lui, même en *payant la* voiture entiere. Veut-il se faire décroter? *Les* décroteurs, sur-tout ceux du

Temple & du Palais-royal lui refuſeront avec mépris leurs ſervices. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg? Ceux qui diſtribuent des billets imprimés à la porte ont ordre de le paſſer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuſer net, s'il ſe préſente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la choſe, mais pour le faire remarquer connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions eſt le parti qu'ils ont ſu tirer pour leur objet de l'uſage annuel de brûler en cérémonie un ſuiſſe de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroiſſoit ſi barbare & ſi ridicule en ce ſiecle philoſophe que, déjà négligée, on alloit la ſupprimer tout-à-fait, ſi nos Meſſieurs ne ſe fuſſent aviſés de la renouveller bien précieuſement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner ſa figure & ſon vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luiſant, & en le faiſant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu ſoin qu'on le mît en ſtation directement ſous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au Peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on deſire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Meſ-

(*) Il y auroit, à me brûler en perſonne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Meſſieurs à ſe priver de ce plaiſir. Le premier eſt qu'étant une fois mort & brûlé, je ne ſerois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaiſir plus grand de me tourmenter vif. Le ſecond, bien plus grave, eſt qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils oſent encore en courir le riſque.

ſieurs m'a même aſſuré avoir eu le ſenſible plaiſir de voir des mendians lui rejetter au nez ſon aumône & vous comprenez bien......

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame! quelle charité! le zele de vos Meſſieurs *n'oublie rien.*

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reſte par malheur quelque perſonne de confiance qui n'ait pas encore les inſtructions & les ſentimens néceſſaires pour ſuivre à ſon égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, ſe feignant dans la détreſſe implorent ſon ſecours ou ſes conſeils pour s'en tirer. Il cauſe avec eux, il les conſole, il les recommande aux perſonnes ſur leſquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne ſauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'eſtimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Meſſieurs, ils ſont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier mais infaillible à le leur rendre auſſi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais ſoit qu'il pénétre enfin ce manege, ſoit qu'en effet il ne lui reſte plus perſonne, ces tentatives ſont ſans ſuccès depuis quelque tems. Il refuſe *conſtamment* de s'employer pour les gens qu'il ne *connoît* pas & même de leur répondre, & cela va *toujours* aux fins qu'on ſe propoſe en le faiſant paſſer pour un homme inſenſible &

dur. Car encore une fois rien n'eſt mieux pour éluder ſes pernicieux deſſeins que de le rendre tellement haïſſable à tous, que dès qu'il deſire une choſe c'en ſoit aſſez pour qu'il ne la puiſſe obtenir, & que dès qu'il s'intéreſſe en faveur de quelqu'un ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni aſſiſtance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroiſſent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la riſée le jouet du genre-humain & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh! ſans doute. Voilà le grand le vrai but des ſoins généreux de nos Meſſieurs. Et graces à leur plein ſuccès, je puis vous aſſurer que depuis que le monde exiſte jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépreſſion.

ROUSSEAU.

Mais ne me diſiez-vous pas au contraire que le tendre ſoin de ſon bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à ſon égard?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'eſt-là ſur-tout ce qu'il y a de grand de généreux d'admirable dans le plan de nos Meſſieurs qu'en l'empêchant de ſuivre ſes volontés & d'accomplir ſes mauvais deſſeins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui eſt néceſſaire & nulle part ce dont il peut abuſer. On veut qu'il

ſoit raſſaſié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuſes & dériſoires (*), des reſpects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans ſon Iſle & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin puiſqu'il aime tant les diſtinctions, il a lieu d'être content, on a ſoin qu'elles ne lui manquent pas & on le ſert de ſon goût en le faiſant par-tout montrer au doigt. Oui, Monſieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il eſt poſſible à un méchant ſans mal faire : on voudroit qu'il ne manquât à ſon bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'eſt un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les paſſans. On craint ſur-tout le poiſon de ſa plume & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler ; on ne lui laiſſe aucun moyen de défendre ſon honneur, parce que cela lui ſeroit inutile, que ſous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oſer diffamer perſonne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'eſt aſſuré l'on n'a pas oublié les libraires, ſur-tout ceux dont il s'eſt autrefois ſervi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la *Baſtille* ſous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loiſir ſur le compte de J. J (†). On a recommandé à tout ce qui

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à *Amiens*, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte ; & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya ſa Muſique à mon lever.

(†) On y a détenu de même en même tems & pour le même effet un Genevois de mes amis, lequel,

l'entoure de veiller particuliérement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légérement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires qu'il appelle ses confessions & que nous appellons ses mensonges avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé : mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin : car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut sortir de ses mains sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent est de s'attacher à le faire jaser ; ce qui n'est pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut ou du moins comme on le veut pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fausses nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un registre exact

aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant soit à eux soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause & de remettre à de meilleurs tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boutefeu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice la vérité l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là ?

des indiſcretes vivacités qui lui échappent, & qu'on amplifie & commente de ſang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions poſſibles pour qu'il ne puiſſe tirer d'eux aucune lumiere ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce ſoit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ſes premiers délateurs & l'on ne parle qu'avec la plus grande réſerve de ceux qui influent ſur ſon ſort, de ſorte qu'il lui eſt impoſſible de parvenir à ſavoir ni ce qu'ils diſent ni ce qu'ils font, s'ils ſont à Paris ou abſens, ni même s'ils ſont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fauſſes ou de dangereuſes, qui feroient de ſa part de nouveaux crimes s'il s'aviſoit de les répéter. En province on empêchoit aiſément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y auroit trop d'affectation l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il puiſſe tirer quelque inſtruction qui le regarde, & ſur-tout celles où nos Meſſieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque choſe perſonne n'en ſait rien; s'il s'informe de quelqu'un perſonne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empreſſement le tems qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, ſinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ſes bienfaiteurs ſuppléant généreuſement de leur bourſe à ce qu'il en coûte de plus pour ſatisfaire la délicateſſe qu'ils lui ſuppoſent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occaſion & le bon marché, pour avoir le plaiſir d'en tenir *note*. De cette maniere mettant adroitement le menu *peuple* dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui de

façon

façon qu'il lui ſoit impoſſible de s'y dérober; & cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre choſe à le déprimer autant que le deſiroient ſes amis.

ROUSSEAU.

Comment, ſes *amis*?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'eſt un nom qu'aiment à prendre toujours nos Meſſieurs pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur ſollicitude pour ſon bonheur, &c, ce qui eſt très-bien trouvé, pour le faire accuſer d'ingratitude en ſe montrant ſi peu ſenſible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque choſe que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour qu'on pût le laiſſer libre ſans danger, que ſa diffamation fût univerſelle (*).

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui ſe fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela paſſe toute croyance, & qu'en le voyant & en reſſentant continuellement les triſtes effets j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainſi ſeul parmi tous ces forcenés, ſans aucune conſolation de perſonne, ſans néanmoins perdre ni courage ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défenſe un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il faloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple & dans les plus bas étages aussi bien que dans les plus élevés ; & cela présentoit plus de difficulté ; non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser *ainsi à son insçu* pouvoit scandaliser les simples, mais sur-tout à cause de l'*inviolable* loi de lui cacher tout ce qui le regarde pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement toute instruction, tout moyen de défense & de justification, toute occasion de faire expliquer personne, de remonter à la source des lumieres qu'on a sur son compte, & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des honnêtes-gens. Or pour l'intéresser, cette populace à ce mystere sans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui est de faire le fier sur les dons & de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi serions assez capables d'une pareille arrogance : qu'en pensez-vous ?

LE FRANÇOIS.

Cette délicatesse est permise à d'honnêtes-gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux quoiqu'il soit riche, de quel droit ose-t-il rejetter les menues charités de nos *Messieurs* ?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les

siennes. Quoi qu'il en soit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône? car voilà tout ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'est pas plus riche que lui, mais qui se contente de ce qu'il a & ne demande rien à personne.

LE FORANÇOIS.

Eh non! *Celui-ci* ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolemment d'abord; mais il cede à la fin tout doucement quand on s'obstine.

ROUSSEAU.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez d'abord, & retournant votre question, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce seroit, j'en conviens outrager un honnête homme: mais c'est le sort que mérite un pareil scélérat d'être avili par tous les moyens possibles, & c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude, par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoissance?

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'*est* l'aumône qui la mérite. Car, comme disent très-bien nos Messieurs, *l'argent* rachete tout, & rien

ne le rachete. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoissance. Pour éluder donc la brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à son insçu beaucoup de petits dons bruyans qui demandent le concours de beaucoup de gens & sur-tout du menu peuple qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misere & le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, & l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité & par conséquent plus cheres (*). Au fond cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche: mais pour le même argent il est mieux servi, sa bassesse & la générosité de nos Messieurs circulent ainsi parmi le peuple, & l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject & méprisable en paroissant ne songer qu'à son bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'apperçoive pas de ce

(*) *Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroissoient en M. Rousseau vers la fin de ses jours, faisoient craindre à sa femme qu'il ne succombât, faute d'une nourriture saine. Elle se décida alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle avoit de la confiance; de tromper pieusement son mari, sur le prix qu'on la faisoit payer sa petite provision de bouche. Voici le fait; & c'est ainsi que cet infortuné voyoit par-tout la confirmation de ses malheurs. Ses adversaires s'y sont pris bien adroitement, en poussant à bout sa sensibilité: c'étoit seulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prise sur sa grande ame.

Note de l'Editeur.

petit manege, & tant mieux : car s'il se fâche, cela prouve de plus en plus son ingratitude, & s'il change de marchands on répete aussi-tôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs, & plus il les resserre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre; mais ici je les admire, par le motif de bonté qui les dicte, sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J. nos Messieurs l'aiment, ils veulent le conserver à tout prix; il est naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur systême, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit suspecte : car on ne va point au bien par le mal ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat.

LE FRANÇOIS.

Oh le public ne rapproche pas ainſi les idées qu'on a l'adreſſe de lui montrer ſéparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre ou pour le fruſtrer du produit de ſon labeur en ſe diſant qu'il n'en a pas beſoin. Il le voit pauvre pour inſulter à ſa miſere & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'inſtant le montre plus odieux ou plus mépriſable, quoiqu'incompatible avec les autres aſpects ſous lesquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il eſt certain qu'à moins d'être de la plus brute inſenſibilité, il doit être auſſi pénétré que ſurpris de cette aſſociation d'attentions & d'outrages dont il ſent à chaque inſtant les effets. Mais quand, pour l'unique plaiſir de rendre ſa diffamation plus complete on lui paſſe journellement tous ſes crimes, qui peut être ſurpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre inceſſamment de nouveaux? C'eſt une objection que je vous ai déjà faite & que je répete, parce que vous l'avez éludée ſans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté je vois que, malgré toutes les meſures qu'on a priſes, il va toujours ſon train comme auparavant, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte des ſurveillans dont il ſe voit entouré. Lui qui prit jadis là-deſſus tant de précautions que pendant quarante ans trompant exactement tout le monde il paſſa pour un honnête homme, je vois qu'il n'uſe de la liberté qu'on lui laiſſe que pour aſſouvir ſans gêne ſa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont

il eſt bien ſûr qu'aucun n'échappe à ſes ſurveillans, & qu'on lui laiſſe tranquillement conſommer. Eſt-ce donc une vertu ſi méritoire à vos Meſſieurs d'abandonner ainſi les honnêtes-gens à la furie d'un ſcélérat, pour l'unique plaiſir de compter tranquillement ſes crimes, qu'il leur ſeroit ſi aiſé d'empêcher?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raiſons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point : mais ceux-mêmes qui commettent les crimes ont ſans doute auſſi leurs raiſons; cela ſuffit-il pour les juſtifier? ſinguliere bonté, convenez-en, que celle qui pour rendre le coupable odieux refuſe d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le ſcélérat aux dépens des innocens dont il fait ſa proie. Laiſſer commettre les crimes qu'on peut empêcher n'eſt pas ſeulement en être témoin c'eſt en être complice. D'ailleurs ſi on lui laiſſe toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que ſert donc de l'eſpionner de ſi près avec tant de vigilance & d'activité? Que ſert d'avoir découvert ſes œuvres pour les lui laiſſer continuer comme ſi on n'en ſavoit rien? Que ſert de gêner ſi fort ſa volonté dans les choſes indifférentes pour la laiſſer en toute liberté dès qu'il s'agit de mal faire? On diroit que vos Meſſieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre choſe que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc ſi raiſonnable, ſi bien entendue, & digne de perſonnages ſi vertueux?

Le François.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des chofes que je n'entends pas fort bien moi-même; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere fatisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de fes crimes, fans fe faire un grand fcrupule de cette charge qui dans le fond importe affez peu, car puifqu'un *homme* coupable d'un crime eft capable de cent, tous ceux dont on l'accufe font tout au moins dans fa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impoftures à de pareilles accufations.

Je vois que la bafe du fyftême que l'on fuit à fon égard eft le devoir qu'on s'eft impofé qu'il fût bien démafqué bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoiffance de fes accufateurs & toute lumiere certaine des chofes dont il eft accufé. Cette double néceffité eft fondée fur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop fcandaleufe, & qui ne fouffre pas qu'il foit convaincu fans être puni. Or voulez-vous qu'on le puniffe fans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce feroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commifération qu'on veut fuivre à fon égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la fureté publique eft premiérement de le furveiller fi bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le *fache*, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le *veuille*, & fur le refte d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil fcélérat. Il eft clair qu'ainfi bien

avertis

avertis ceux qui s'exposent à ses attentats ne doivent s'ils y succombent s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, sur-tout quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, & dont sans doute il a soin de faire ses premieres victimes?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familiérement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime & du penchant; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrissent au sien, d'anciens amis qu'il regrette & dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence; le lien de l'amitié lui pese; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas diſputer contre les faits; mais convenez que vous me peignez-là un bien ſingulier perſonnage, qui n'empoiſonne que ſes amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ſes ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'eſt comment il ſe trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher hanter un pareil monſtre dont l'abord ſeul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Meſſieurs & faire pour l'eſpionnage s'empare de lui, voilà ce que je comprends ſans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le ſouffrir, il ne doit pas lui, miſantrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, ſe rendre difficile ſur les liaiſons, qu'il doit voir, accueillir rechercher avec grand empreſſement les coquins qui lui reſſemblent, pour les engager dans ſes damnables complots. Eux de leur côté, dans l'eſpoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci peuvent malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'expoſer par l'avantage qu'ils en eſpérent au riſque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à ſe fauſiler avec lui, voilà, Monſieur, ce qui me paſſe. Que lui diſent-ils donc? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil perſonnage? Un auſſi grand ſcélérat peut très-bien être un homme vil qui pour aller à ſes fins ſouffre toutes ſortes d'outrages, & pourvû qu'on lui donne à dîner boit les affronts comme l'eau, ſans les *ſentir* ou ſans en faire ſemblant. Mais

vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte & de mépris d'une part, de bassesse & de mensonge de l'autre ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en sont plus *estimables* de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire quand elle mene à quelque nouvelle découverte sur son caractere affreux. Un tel caractere tient du prodige & ne sauroit être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscrétion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, sans qu'il ose ou puisse répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'est un plaisir qu'on peut savourer sans risque ; car s'il se fâche il s'accuse lui-même, & s'il ne se fâche pas, en lui disant ainsi ses vérités indirectement, on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne sais si ces plaisirs-là sont fort doux, pour moi je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois assez du même avis puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monsieur,

à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes n'a donc jamais été convaincu d'aucun?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'est encore un acte de l'extrême bonté dont on use à son égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves n'est-il pas complétement jugé sans qu'il soit besoin de l'entendre. Où regne l'évidence du délit la conviction du coupable n'est-elle pas superflue? Elle ne feroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de se défendre on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au Ciel, je respire! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc? D'où vous naît cet épanouissement subit après l'air morne & pensif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & si différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Messieurs quand ils parlent de J. J. & de ses crimes?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie: je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont

j'aurois fait cas moi-même ; vous ſavez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils ſont ſi avides, & qui, même eût-elle été plus pure n'étoit pas l'aliment qu'il faloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaiſirs dans l'obſcurité : mais je n'en ſuis ſorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé ſe ſont appliqués à me rendre inſupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre & que je n'aurois pas connus ſans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je ſuis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture ni vérité, ni aucun de ces ſentimens que je crus innés dans leurs ames parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & ſans leſquels toute ſociété n'eſt que tromperie & menſonge, je me ſuis retiré au-dedans de moi, & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penſer que je n'étois pas ſeul, que je ne converſois pas avec un être inſenſible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit meſurée, & que toutes les miſeres de ma vie n'étoient que des proviſions de dédommagemens & de jouiſſances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philoſophie des heureux du ſiecle ; elle n'eſt pas faite pour moi ; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus conſolante dans l'adverſité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puiſois des ſentimens ſi conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y ſentois tant de rapport avec mes propres diſpoſitions que ſeul parmi tous les

101728

Auteurs que j'ai lus il étoit pour moi le peintre de la nature & l'hiſtorien du cœur humain. Je reconnoiſſois dans ſes écrits l'homme que je retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouiſſance & le bonheur que tous les autres vont chercher ſi loin d'eux.

Son exemple m'étoit ſur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les ſentimens que j'avois conſervé ſeul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à ſymboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faiſoient prendre en dégoût les inſtitutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois perſonne penſer comme moi; je me trouvois ſeul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes ſentimens. Cet état ſolitaire étoit triſte; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dériſion des eſprits-forts. Je trouvai ſes principes ſi conformes à mes ſentimens, je les voyois naître de méditations ſi profondes, je les voyois appuyés de ſi fortes raiſons que je ceſſai de craindre comme on me le crioit ſans ceſſe qu'ils ne fuſſent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce ſiecle où la philoſophie ne fait que détruire, cet Auteur ſeul édifioit avec ſolidité. Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la paſſion qui les avoit dictés, & le but perſonnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le ſeul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & ſimplicité de cœur. Lui ſeul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à diſtinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantaſtique que nos inſtitutions & nos préjugés lui

ont substitué : lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public sans vue secrete & sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie & ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-tems, d'un écrivain qui méprisant l'esprit de parti & ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme, & moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fausse apparence sans réalité, sans vérité, sans attachement, sans aucun véritable accord de sentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empressement, je me livrois à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié sincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie & la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

J'étois plein de ces sentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu resserrer mon cœur & en chasser les douces illusions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela sentir à combien de célestes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du sort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma misere ; vous m'ôtez toutes les espérances qui me

la faisoient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance, un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir à l'idolâtrer à tout espérer d'elle ; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux, sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie, & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverserent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidellement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses, si pleines de ruse & d'astuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un systême la haute opinion que vous vouliez m'en donner, & lorsque vous les combliez d'éloges je sentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses, comment la fausseté la trahison le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah convenez

du moins que tant d'enveloppes ténébreuſes ſont un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins ſur tous les ſoupçons que ces machinations pouvoient m'inſpirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroiſſoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miſéricorde, & que voulant épargner à un ſcélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il faloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le ſcandale de cette indulgence & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en deſirer une pareille ni lui-même d'en abuſer. Voyant ainſi tout le monde s'empreſſer à l'envi de le raſſaſier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre je le mépriſois davantage d'acheter ſi lâchement l'impunité au prix d'un pareil deſtin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le diſois après vous en gémiſſant. L'angoiſſe de mon cœur n'empêchoit pas ma raiſon d'être ſubjuguée, & de cet aſſentiment que j'étois forcé de vous donner réſultoit la ſituation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les conſolations toutes les reſſources toutes les eſpérances qui lui rendoient ſes maux ſupportables.

Un trait de lumiere eſt venu me rendre tout cela dans un inſtant. Quand j'ai penſé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme ſi indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un ſeul mot renverſé toutes vos preuves, & ſi je n'ai pas vu l'impoſture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence

au moins a tellement difparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré je ne vois plus qu'un problême insoluble, un myftere effrayant impénétrable, que la feule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous penfons bien différemment, Monfieur, vous & moi fur cet article. Selon vous l'évidence des crimes fupplée à cette conviction, & felon moi cette évidence confifte fi effentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exifter fans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accufé les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles foient, quelque convaincantes qu'elles paroiffent, manquent du fceau qui peut les montrer telles, même lorfqu'il n'a pas été poffible d'entendre l'accufé, comme lorfqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en préfumant qu'il n'auroit rien eu à répondre on peut avoir raifon, mais on a tort de changer cette préfomption en certitude pour le condamner, & il n'eft permis de punir le crime que quand il ne refte aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jufqu'à refufer d'entendre l'accufé vivant & préfent, bien que la chofe foit poffible & *facile*, quand on prend des mefures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand foin l'accufation l'accufateur les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues fufpectes perdent toute leur force fur mon efprit. N'ofer les foumettre à l'épreuve qui les confirme c'eft me faire préfumer qu'elles ne la foutiendroient pas. Ce grand principe, bafe & fceau de toute juftice, fans lequel la fociété humaine crouleroit par fes fondemens eft fi facré fi inviolable dans la pratique que quand toute la ville auroit vu un homme

en aſſaſſiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'aſſaſſin ſans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi! des formalités judiciaires qui doivent être générales & ſans exception dans les tribunaux quoique ſouvent ſuperflues font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci? D'ailleurs l'omiſſion de ces formalités peut-elle changer la nature des choſes, faire que ce qui eſt démontré ceſſe de l'être, rendre obſcur ce qui eſt évident, &, dans l'exemple que vous venez de propoſer, le délit ſeroit-il moins avéré le prévenu ſeroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre, & quand ſur la ſeule notoriété du fait on l'auroit roué ſans tous ces interrogatoires d'uſage, en ſeroit-on moins ſûr d'avoir puni juſtement un aſſaſſin? Enfin toutes ces formes établies pour conſtater les délits ordinaires ſont-elles néceſſaires à l'égard d'un monſtre dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de crimes, & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Eſt-ce vous qui parlez ainſi? ſi je le croyois je fuirois au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Diſcutons de ſang-froid avec vos Meſſieurs ces queſtions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre ſocial la conſervation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace: mais avant d'examiner quelle eſt cette grace, il faudroit voir d'abord ſi

c'en eſt ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace ſuppoſe celui de punir, & par conſéquent la préalable conviction du coupable. Voilà premiérement dequoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient ſuperflue où regne l'évidence; & moi je penſe au contraire qu'en fait de délit l'évidence ne peut réſulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer ſur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raiſon en eſt que pour faire ſortir aux yeux des hommes la vérité du ſein des paſſions il faut que ces paſſions s'entrechoquent ſe combattent & que celle qui accuſe trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raiſon ſeule & la juſtice rompent l'équilibre & faſſent pencher la balance. Quand un homme ſe fait le délateur d'un autre il eſt probable, il eſt preſque ſûr qu'il eſt mû par quelque paſſion ſecrete qu'il a grand ſoin de déguiſer. Mais quelque raiſon qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours eſt-il certain que du moment qu'il accuſe il eſt animé du vif deſir de montrer l'accuſé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas paſſer pour calomniateur; & comme d'ailleurs il a pris à loiſir toutes ſes meſures, qu'il s'eſt donné tout le tems d'arranger ſes machines & de concerter ſes moyens & ſes preuves, le moins qu'on puiſſe faire pour ſe garantir de ſurpriſe eſt de les expoſer à l'examen & aux réponſes de l'accuſé qui ſeul a un intérêt ſuffiſant pour les examiner avec toute l'attention poſſible, & qui ſeul encore peut donner tous les éclairciſſemens néceſſaires pour en bien juger. C'eſt par une ſemblable raiſon que la dé-

poſition des témoins en quelque nombre qu'ils puiſſent être n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts oppoſés doit naturellement ſortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité, c'en eſt du moins le meilleur moyen qui ſoit en ſa puiſſance. Mais ſi l'un de ces intérêts agit ſeul avec toute ſa force & que le contre-poids de l'autre manque, comment l'équilibre reſtera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux ſuppoſer tranquille impartial, uniquement animé de l'amour de la juſtice, qui communément n'inſpire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'aſſurera-t-il d'avoir bien peſé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui ſeul tous les artifices de l'accuſateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à ſa fantaiſie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expoſe ? Quel eſt l'homme audacieux qui, non moins ſûr de ſa pénétration que de ſa vertu, s'oſe donner pour ce juge-là ? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir ſi téméraire qu'il ſe ſente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que ſeroit-ce ſi, au lieu de ſuppoſer ici un juge parfaitement integre & ſans paſſion, je le ſuppoſois animé d'un deſir ſecret de trouver l'accuſé coupable, & ne cherchant que des moyens plauſibles de juſtifier ſa partialité à ſes propres yeux ?

Cette ſeconde ſuppoſition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe : mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les ſuccès paſſés bleſſent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il

n'a nul eſpoir d'offuſquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réuſſir. Dès qu'un homme a eu le malheur de ſe diſtinguer à certain point, à moins qu'il ne ſe faſſe craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter ſur l'équité des autres à ſon égard, & ce ſera beaucoup ſi ceux-mêmes qui ſont plus célebres que lui lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudroient faire tout ſeuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raiſon. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponſe dont elle ſoit contente, & je me tais. En attendant voici ma concluſion. Il eſt toujours injuſte & téméraire de juger un accuſé tel qu'il ſoit ſans vouloir l'entendre ; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-ſeulement le juge ſans l'entendre, mais ſe cache de lui pour le juger, quelque prétexte ſpécieux qu'il allégue & fût-il vraiment juſte & vertueux, fût-il un ange ſur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité ſans qu'il s'en doute eſt cachée au fond de ſon cœur.

Etranger, ſans parens, ſans appui, ſeul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. eſt dans la pire poſition où l'on puiſſe être pour être jugé équitablement. Cependant dans les jugemens ſans appel qui le condamnent à l'infamie, qui eſt-ce qui a pris ſa défenſe & parlé pour lui, qui eſt-ce qui s'eſt donné la peine d'examiner l'accuſation les accuſateurs les preuves avec ce zele & ce ſoin que peut ſeul inſpirer l'intérêt de ſoi-même ou de ſon plus intime ami ?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumieres *nécessaires* pour les apprécier & distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître? Puis-je deviner les éclaircissemens les objections les solutions que pourroit donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étois réduit au silence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais si vous étiez isolé sur la terre, sans défense & sans défenseur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit sans peine me prouver de vous en secret ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre. En seroit-ce assez pour vous juger sans appel & sans vouloir vous écouter?

Monsieur, c'est ici depuis que le monde existe la premiere fois qu'on a violé si ouvertement si publiquement la premiere & la plus sainte des loix sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sureté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puisse dire, il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accusé; il n'y a que

celui des accusateurs & même un intérêt très-pressant qui puisse les y déterminer, & il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon sens qui, sur les mesures prises avec tant d'inquiétude & de soin pour cacher à l'accusé l'accusation les témoins les preuves, ne sente que tout cela ne peut dans aucun cas possible s'expliquer raisonnablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre? Et moi je vous demande en réponse quel est l'homme quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés, bien entendus bien confrontés, bien jugés selon toutes les formes & sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse illusoire & causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de *Leyde* & qui mérite d'être cité. Un homme

homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire attesté par un témoignage public & unanime se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont assurément on ne se seroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu mais si semblable au premier de taille de figure & de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si sur cette prétendue notoriété on se fût pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter, & vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. " Un malheureux, disent les lettres de " Londres, alloit subir le dernier supplice & il étoit déjà sur " l'échafaud, quand un spectateur perçant la foule cria de " suspendre l'exécution & se déclara l'auteur du crime pour " lequel cet infortuné avoit été condamné, ajoutant que sa " conscience troublée (cet homme apparemment n'étoit pas " philosophe) ne lui permettoit pas en ce moment de sauver " sa vie aux dépens de l'innocent ". Après une nouvelle instruction de l'affaire, le condamné, continue l'article, " a été " renvoyé absous, & le Roi a cru devoir faire grace au cou-

» pable en faveur de sa générosité ». Vous n'avez pas besoin, je crois de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, & sur la premiere en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet autre jugement, où, sur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accusé, le douzieme aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collegues que de joindre sa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroissoit évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre où les procédures criminelles se font publiquement, au lieu qu'en France où tout se passe dans le plus effrayant mystere, les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falsifiées pour le tromper, restent, ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entends sonner à St. Eustache me semble un avertissement bien solemnel aux juges & à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer & mépriser moins la foiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs semblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux.

Que la ſingularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans ſon eſpece, qu'on les diſpute, qu'on les nie enfin ſi l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus non moins poſſibles peuvent être auſſi ſinguliers dans la leur ? Où eſt celui qui ſait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abuſés par de fauſſes apparences, peuvent prendre l'*impoſture* pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité ? Quel eſt l'audacieux qui, lorſqu'il s'agit de juger capitalement un homme, paſſe en avant & le condamne ſans avoir pris toutes les précautions poſſibles pour ſe garantir des piéges du menſonge & des illuſions de l'erreur ? Quel eſt le juge barbare qui, refuſant à l'accuſé la déclaration de ſon crime, le dépouille du droit ſacré d'être entendu dans ſa défenſe, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu ſi l'évidence eſt telle qu'on la ſuppoſe, très-ſouvent ne ſuffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'impoſture & de verſer le ſang innocent, même après avoir entendu l'accuſé. Oſez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions ſuperflues pour la ſureté de l'innocence ? Eh qui ne ſait, au contraire, que loin de s'y ſoucier de ſavoir ſi un accuſé eſt innocent & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour ſa défenſe tous les moyens qui ne lui ſont pas formellement accordés par la loi, tellement que ſi, dans quelque cas ſingulier il ſe trouve une circonſtance eſſentielle qu'elle *n'ait* pas prévue, c'eſt au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par ſon ſupplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges eſt d'avoir des victimes à tour-

mériter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laisser échapper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique persuadés de son innocence, ils se hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi ? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle ; avides de sang à répandre, ils voyent à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites ; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour ou n'y vienne que par hasard long-tems après la mort des accusés, & lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui souvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies & trop souvent inutiles étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ! Allez, Monsieur, cette question n'avoit besoin de ma part d'aucune réponse, & si, quand vous la faisiez elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit

être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout-d'un-coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on se permettroit de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité ? Je ne puis vous cacher qu'une sécurité si cruelle & si téméraire me déplait & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légere & dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé personne ne l'eût pu croire, & si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion, il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux & ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques-là sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens & l'équité avec les hommes ordinaires sont superflues avec un pareil monstre, qu'ayant foulé aux pieds toute justice & toute humanité il est indigne qu'on s'assujettisse en sa faveur aux regles qu'elles inspirent, que la multitude & l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier

entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi ! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres ! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve, & qu'il suffit pour en établir la vérité de montrer qu'il est incroyable ? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'imposture, si pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insçu & en se cachant de lui, il suffit de multiplier de charger les accusations, de les rendre noires jusqu'à faire horreur, en sorte que moins elles seront vraisemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent ; mais ce que je sais mieux encore, c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre & n'en sauroit dispenser. La même raison qui selon vous rend sa conviction superflue en est une de plus selon moi pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, & dans toutes les formes ; c'est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres sans preuves, mais jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raison ; mais prenez mieux ma pensée & celle

de nos Messieurs. Ce n'est pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à son caractere affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu suivi examiné avec le plus de soin s'accordent sur cet article & le reconnoissent unanimement pour être, comme disoit très-bien son vertueux patron Monsieur Hume, *la honte de l'espece humaine & un monstre de méchanceté.* L'exacte & réguliere discussion des faits devient superflue quand il n'en résulte que ce qu'on sait déjà sans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en seroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur & l'aversion des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractere indépendamment des faits, il faudroit que je comprisse comment indépendamment de ces mêmes faits on a si subitement & si surement reconnu ce caractere. Quand je songe que ce monstre a vécu quarante ans généralement estimé & bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant

été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû néceſſairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens ſi nouveaux, ſi contraires à ceux qu'on avoit portés juſqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, ſouvent trompeuſes, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler? Si vous voyez la poſſibilité qu'il ait paſſé quarante ans pour honnête homme ſans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il paſſe depuis dix ans à tort pour un ſcélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence eſſentielle que jadis on le jugeoit équitablement & ſans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec paſſion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'eſt pour cela juſtement qu'on s'y trompoit jadis & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres ſi différens ſi contradictoires dans leſquels vous l'avez ci-devant diviſé. Son hypocriſie a long-tems abuſé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences & n'y regardoient pas de ſi près. Mais depuis qu'on s'eſt mis à l'épier avec plus de ſoin & à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie ; tout ſon faſte moral a diſparu, ſon affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient qui l'eſtimoient parce qu'ils *étoient* ſes dupes, rougiſſent aujourd'hui de leur ancienne *bêtiſe*, & ne comprennent pas comment d'auſſi *groſſiers* artifices ont pu les abuſer ſi long-tems. On voit avec la derniére clarté

que,

que, différent de ce qu'il parut alors parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà dequoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte & qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui confirme son jugement rejette ou explique à sa mode tout ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens ses regards ses gestes sont interprétés selon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses que mille autres disent ou font & qu'on dit ou fait soi-même indifféremment prennent un sens mystérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant; c'est le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout selon le préjugé qu'on a, & l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été qu'en se persuadant que c'est faute d'attention non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai que si deux hommes ont d'un troisieme des opinions opposées, cette même opposition régnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc & l'autre noir; l'un trouvera des vertus l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations subtiles

prouvera que c'eſt lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems avec des yeux différemment affectés nous fait des impreſſions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient de notre organe on peut s'abuſer encore en concluant qu'on ſe trompoit autrefois tandis que c'eſt peut-être aujourd'hui qu'on ſe trompe. Tout ceci ſeroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que ſeroit-ce ſi le preſtige des paſſions s'y joignoit encore ? ſi de charitables interpretes toujours alertes alloient ſans ceſſe au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ſes propres obſervations pour tout défigurer tout noircir tout empoiſonner ? On ſait à quel point la haine faſcine les yeux. Qui eſt-ce qui ſait voir des vertus dans l'objet de ſon averſion, qui eſt-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à ſe juſtifier ſes propres ſentimens ; c'eſt encore une diſpoſition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïſſable ce qu'on hait, & s'il eſt vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'eſt bien plus encore que l'homme paſſionné voit ce qu'il deſire. La différence eſt donc ici que voyant jadis J. J. ſans intérêt on le jugeoit ſans partialité, & qu'aujourd'hui la prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raiſon doit-il donner plus d'autorité ?

S'il eſt impoſſible, comme je crois vous l'avoir prouvé que la connoiſſance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence réſulte de la méthode qu'on a priſe pour juger J. J. ; ſi l'on a évité à deſſein les vrais moyens de porter ſur ſon compte

un jugement impartial infaillible éclairé, il s'ensuit que sa condamnation si hautement si fiérement prononcée est non-seulement arrogante & téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puisque la grace d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard, quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle, est trompeuse & fausse, & quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils disent exempter sa personne ils en imposent & mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas besoin de grace & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons pour le sentir à cette grace sur laquelle vous insistez si fort, & voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de misere en misere sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'est par bonté par commisération par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange, qu'on

s'amuſe à l'enterrer tout vivant ? S'il ſe pouvoit que nous euſſions à ſubir vous ou moi le dernier ſupplice ; voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nou sde la vie à condition de la paſſer ainſi ? Non ſans doute ; il n'y a point de tourment point de ſupplice que nous ne préféraſſions à celui-là, & la plus douloureuſe fin de nos maux nous paroîtroit deſirable & douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoiſſes. Eh ! quelle idée ont donc vos Meſſieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un ſupplice ? Non non, quoiqu'ils en puiſſent dire, ce n'eſt point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en penſe pas ainſi ; puiſqu'au milieu de tout ſon opprobre il ne laiſſe pas de vivre & de ſe porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des ſentimens d'un ſcélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à ſa place. L'infamie n'eſt douloureuſe qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames viles inſenſibles à la honte y ſont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en ſent digne : c'eſt un jugement auquel ſon propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité ſtoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté ſur celui qui les endure. Ainſi ce n'eſt pas ſur ce ſang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'eſt par l'homme, au contraire, qu'il

faut apprécier le sang-froid. Pour moi je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut si fier si orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, selon vous, se contenir & garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens & de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, & se faire admirer par son intrépidité. Ce même homme à présent insensible à tant d'indignités s'abreuve à longs-traits d'ignominie & se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel. De grace, mettez plus d'accord dans vos idées ou veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible il faut les sentir injustes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes: car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font ne sont pas pour celui qui les reçoit, & dans le second ils ne les lui font pas dans l'opinion

qu'il eſt vil & qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes ils haïſſent ceux qui ne le ſont pas.

Mais la force qu'une ame ſaine emploie à ſupporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font eſſuyer. On auroit tort de leur tenir compte des reſſources qu'ils n'ont pu lui ôter & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à ſa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire ſonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux ſyſtême auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un rafinement de cruauté pour accabler un infortuné de miſeres pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'eſt pas pénétré de reconnoiſſance des ſoins qu'on prend pour l'accabler & le livrer ſans aucune défenſe aux lâches aſſaſſins qui le poignardent ſans riſque, en ſe cachant à ſes regards.

Voilà donc en quoi conſiſte cette grace prétendue dont vos Meſſieurs font tant de bruit. Cette grace n'en ſeroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en ſoit une pour cet homme audacieux qui malgré tant de réſiſtance & d'effrayantes menaces eſt venu fiérement à Paris provoquer par ſa préſence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoiſſant parfaitement ſon innocence; qu'elle en ſoit une pour cet homme dédaigneux qui cache ſi peu ſon mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obſédent & tiennent ſa deſtinée en leurs mains; voilà, Monſieur, ce que je ne comprendrai jamais; & quand il ſeroit tel qu'ils

ſe diſent, encore faloit-il ſavoir de lui s'il conſentoit à conſerver ſa vie & ſa liberté à cet indigne prix; car une grace ainſi que tout autre don n'eſt légitime qu'avec le conſentement, du moins préſumé, de celui qui la reçoit, & je vous demande ſi la conduite & les diſcours de J. J. laiſſent préſumer de lui ce conſentement. Or tout don fait par force n'eſt pas un don, c'eſt un vol; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'eſt indignement abuſer du nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtiment. Je ſuppoſe ici l'accuſé coupable; que feroit cette grace ſi je le ſuppoſois innocent, comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre? Mais dites-vous, il eſt coupable, on en eſt certain puiſqu'il eſt méchant. Voyez comment vous me ballotez! Vous m'avez ci-devant donné ſes crimes pour preuve de ſa méchanceté, & vous me donnez à préſent ſa méchanceté pour preuve de ſes crimes. C'eſt par les faits qu'on a découvert ſon caractere, & vous m'alléguez ſon caractere pour éluder la réguliere diſcuſſion des faits. Un tel monſtre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on reſpecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire: on n'a pas beſoin d'entendre un ſcélérat auſſi déteſtable, ſes œuvres parlent pour lui! J'accorderai que le monſtre que vous m'avez peint ne mérite, s'il exiſte, aucune des précautions établies autant pour la ſureté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les faloit toutes & plus encore pour bien conſtater ſon exiſtence, pour s'aſſurer parfaitement que ce que vous appellez ſes œuvres ſont bien ſes œuvres. C'étoit par-là

qu'il faloit commencer, & c'est précisément ce qu'ont oublié vos Messieurs. Car enfin quand le traitement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable, il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le souffre est donc un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus, que ce monstre, tel qu'il leur a plû de nous le forger est un personnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confusément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre leur disproportion leur incompatibilité ne sauroient former un seul tout, & l'extravagance de cet assemblage, qui seule est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu; il est trop hors de la nature pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement? C'est pourtant le vôtre; ou du moins celui de vos Messieurs.

Vous m'assûrez que c'est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juste & sévere que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai

que

que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, grace au Ciel je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant aussi cruel aussi sanguinaire? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain, le ménager aux dépens des victimes de sa furie, & de peur de le chagriner lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau? .... Comment Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin! .... J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce seroit, quoique vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à suivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la question, & ce n'est pas-là ce que vous disiez ci-devant: mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable & son caractere affreux se soit cru obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-seulement à le démasquer aux

yeux du public mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant son respect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte, n'a-t-il pas dû, cela posé, se conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grace du scélérat, & le ménager tellement en le démasquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conservât la liberté d'un honnête homme?

ROUSSEAU.

Votre supposition renferme des choses contradictoires sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même je me serois conduit & vous aussi, j'en suis très-sûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le scélérat sans me montrer & le confondre, vu sur-tout les liaisons antérieures que vous supposez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accusateur de prévenir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit à faire à son égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom mes accusations mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux bas lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut ou se montrer & confon-

dre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui se taire avec tout le monde ; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer ; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J.

C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ses maximes ; qu'y répondez-vous ?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien ne s'en fasse aucun de la trahison : mais il le seroit fort que d'honnêtes-gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes, pour l'empêcher d'en abuser ?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ses propres maximes ! Y pensez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! si l'on peut, si l'on doit, suivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoisonner les empoisonneurs,

aſſaſſiner les aſſaſſins, être ſcélérat à l'envi avec ceux qui le font, & ſi l'on n'eſt plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes-gens, ce devoir ne mettra perſonne en grands frais de vertu dans le ſiecle où nous ſommes. Il eſt digne du ſcélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahiſon; mais je ſuis fâché pour vos Meſſieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données & qu'il eût mieux valu ſuivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reſte, je ne me ſouviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte ſi contraire à tous les autres?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand eſt-ce qu'il a fait jouer cette comédie?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où eſt-ce qu'il l'a fait imprimer?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'eſt une eſpece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte &

presque impromptu à la campagne dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Messieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers est-il employé dans cette piece? Est-ce lui-même qui le prononce?

LE FRANÇOIS.

Non; c'est une jeune fille qui se croyant trahie par son amant le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée ni imprimée ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuye dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plait de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne? Nos devoirs envers les autres auroient beau

varier ſelon les tems les gens les occaſions, ceux envers nous-mêmes ne varient point ; & je ne puis penſer que celui qui ne ſe croit pas obligé d'être honnête homme avec toute le monde le ſoit jamais avec qui que ce ſoit.

Mais ſans inſiſter ſur ce point davantage, allons plus loin. Paſſons au dénonciateur d'être un lâche & un traître ſans néanmoins être un impoſteur, & aux juges d'être menteurs & diſſimulés ſans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder feroit auſſi juſte & permiſe qu'elle eſt inſidieuſe & perfide, quelle en feroit l'utilité dans cette occaſion pour la fin que vous alléguez ? Où donc eſt la néceſſité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre ? Pourquoi lui cacher à lui ſeul avec tant de machines & d'artifices ſes crimes qu'il doit ſavoir mieux que perſonne, s'il eſt vrai qu'il les ait commis ? Pourquoi fuir pourquoi rejetter avec tant d'effroi la maniere la plus ſure la plus juſte la plus raiſonnable & la plus naturelle de s'aſſurer de lui ſans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui ſe voit confondu ? C'eſt la punition qui naît le mieux de la choſe, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les ſuretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui ſeule prévient deux grands ſcandales, ſavoir celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Meſſieurs alléguent néanmoins pour raiſon de leurs procédés frauduleux le ſoin d'éviter le ſcandale. Mais ſi le ſcandale conſiſte eſſentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, & en le divulgant parmi tout le reſte des hommes qui n'en ſavoient rien. L'air de myſtere & de réſerve qu'on met à

cette publication ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidelle aux secrets qu'on lui confie ; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-soigneusement au seul qui s'il est coupable le sait nécessairement avant tout autre on veuille éviter par-là le scandale, & faire de ce badin mystere un acte de bienfaisance & de générosité. Pour moi avec une si tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choisi de le confondre sans le diffamer plutôt que de le diffamer sans le confondre, & il faut certainement pour avoir pris le parti contraire avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites & que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laisser tranquillement continuer & consommer ses crimes en se contentant de les voir & de les compter sans en empêcher aucun; supposons dis-je qu'au lieu de tout ce tortillage, on se fût ouvertement & directement adressé à lui-même & à lui seul, qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ses preuves on lui eût dit ; « misérable qui fais l'honnête homme & qui n'es qu'un scé-» lérat, te voilà démasqué, te voilà connu ; voilà tes faits, » en voilà les preuves, qu'as-tu à répondre ? » Il eût nié, direz-vous, & qu'importe ? Que font les négations contre les démonstrations ? Il fût resté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant son dénonciateur : « remercie cet

„ homme généreux que ſa conſcience a forcé de t'accuſer „ & que ſa bonté porte à te protéger. Par ſon interceſſion „ l'on veut bien te laiſſer vivre & te laiſſer libre ; tu ne ſeras „ même démaſqué aux yeux du public qu'autant que ta con- „ duite rendra ce ſoin néceſſaire pour prévenir la continua- „ tion de tes forfaits. Songe que des yeux perçans ſont ſans „ ceſſe ouverts ſur toi, que le glaive puniſſeur pend ſur ta „ tête, & qu'à ton premier crime tu ne lui peux échapper „. Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus ſimple plus ſure & plus droite pour allier à ſon égard la juſtice la prudence & la charité? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainſi l'on ſe fût aſſuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immenſe appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours ſon train. On n'eût point eu beſoin de le traîner ſi barbarement ou ſelon vous ſi bénignement dans le bourbier; on n'eût point habillé la juſtice & la vertu des honteuſes livrées de la perfidie & du menſonge; ſes délateurs & ſes juges n'euſſent point été réduits à ſe tenir ſans ceſſe enfoncés devant lui dans leurs tanieres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime & redoutant la lumiere du jour : enfin l'on eût prévenu, avec le double ſcandale des crimes & de leur impunité celui d'une maxime auſſi funeſte, qu'inſenſée que vos Meſſieurs ſemblent vouloir établir par ſon exemple, ſavoir que pourvu qu'on ait de l'eſprit & qu'on faſſe de beaux livres, on peut ſe livrer à toutes ſortes de crimes impunément.

Voilà le ſeul vrai parti qu'on avoit à prendre ſi l'on vouloit abſolument *ménager un pareil miſérable*. Mais pour moi je

vous

vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espece de grace ni raison ni humanité ni sureté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés les plus solitaires où il s'étoit de lui-même emprisonné & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mysteres impénétrables, le rendre tellement étranger odieux méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumieres de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses freres il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons insultes, le livrer en un mot sans appui sans protection sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle avec la sureté de tout le monde on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira qu'il demanda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder on lui fit de cette demande un

nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer sans cesse avec des peines & des dépenses excessives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asyle sans plus savoir où, & sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu fatigué de tant d'orages, il desirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi chassé balloté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête & d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses & de dépenses on l'eût réduit à périr de misere, ou à vivre, toujours errant des dures aumônes de ses persécuteurs ardens à en venir-là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr si court si facile qu'il proposoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si desirée? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri si suivi si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des

vues dont son séjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits semblent développer assez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, & je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur, tout ce que vous m'avez appris tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux plein de choses inconcevables contradictoires absurdes, qui pour être admises demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui suffisent pour les plus completes démonstrations, & c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire & qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, & formé de parties inalliables incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes le plus furieux le plus intolérant le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années & qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur un petit fripon un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui passoit sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu estimé bien voulu

de tout le monde, l'Auteur des ſeuls écrits dans ce ſiecle qui portent dans l'ame des lecteurs la perſuaſion qui les a dictés, & dont on ſent en les liſant que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainſi le cœur ſont les jeux d'un ſcélérat qui ne ſentoit rien de ce qu'il diſoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit ſous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ſes lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois ſi fiers ſi touchans ſi modeſtes ont été compoſés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur paſſoit ſa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil iraſcible & diabolique en l'abjection d'un cœur inſenſible & vil qui ſe raſſaſie ſans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaiſir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Meſſieurs qui diſpoſent à leur gré de ſa réputation de ſa perſonne & de toute ſa deſtinée comme des modeles de vertu, des prodiges de généroſité, des anges pour lui de douceur & de bienfaiſance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres ſoins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers le plus dépriſé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre & de miſere en miſere, & de lui faire ſentir à loiſir dans les calamités de la plus malheureuſe vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en ſe voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié par grace tous ces *hommes* vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen *d'être* inſtruit des raiſons de tant d'outrages, *s'abaiſſer en* ſa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, *faire adroitement* le plongeon à

chaque éclairciſſement qu'il cherchoit, l'environner de ſouterrains & de piéges tellement tendus que chacun de ſes pas fût néceſſairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adreſſe qu'en butte aux inſultes de tout le monde il ne pût jamais ſavoir la raiſon de rien, apprendre un ſeul mot de vérité, repouſſer aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver ſaiſir aucun agreſſeur, & qu'à chaque inſtant atteint des plus cruelles morſures il ſentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des ſerpens auſſi bien que leur venin.

Vous avez fondé le ſyſtême qu'on ſuit à ſon égard ſur des devoirs dont je n'ai nulle idée, ſur des vertus qui me font horreur, ſur des principes qui renverſent dans mon eſprit tous ceux de la juſtice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par ſe mettre chacun un bon maſque bien attaché, qui s'arment de fer juſqu'aux dents, qui ſurprennent enſuite leur ennemi, le ſaiſiſſent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps les bras les mains les pieds la tête de façon qu'il ne puiſſe remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & paſſent enfin leur noble vie à le maſſacrer doucement de peur que mourant de ſes bleſſures il ne ceſſe trop tôt de les ſentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappellez, Monſieur, votre équité votre droiture, & ſentez en votre conſcience quelle ſorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé j'en conviens autant que cela ſe pouvoit par la méthode que vous avez ſuivie que l'homme ainſi terraſſé eſt un monſtre abominable; mais quand cela ſeroit auſſi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à ſon

égard, feroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves font d'une grande force; mais il eſt faux que cette force aille pour moi juſqu'à l'évidence, puiſqu'en fait de délits & de crimes cette évidence dépend eſſentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de ſoin pour qu'il n'y ait pas à cette omiſſion quelque puiſſant motif qu'on nous cache & qu'il importeroit de ſavoir. J'avoue pourtant, & je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, & m'ébranleroient peut-être encore, ſi je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans ſelon moi.

Le premier eſt dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le miniſtere public: mais pour que des particuliers & qui pis eſt des amis aient pris tant de peine aient fait tant de dépenſes aient mis tant de tems à faire tant d'informations à raſſembler tant de preuves à leur donner tant de force ſans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque paſſion bien vive qui, tant qu'ils s'obſtineront à la cacher me rendra ſuſpect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'eſt qu'elles prouvent trop, c'eſt qu'elles prouvent des choſes qui naturellement ne ſauroient exiſter. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous ſavez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'abſurdités auxquelles avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon eſprit d'acquieſcer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde,

à ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne sont à mes yeux gueres moins absurdes & ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de persuader en affirmant, la facilité de faire tout croire les ont séduits. Aveuglés par leur passion ils ont entassé faits sur faits crimes sur crimes sans précaution sans mesure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre sous peine de tout rejetter. Il a donc falu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit sous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fievre puisse faire imaginer.

Un troisieme défaut de ces invincibles preuves est dans la maniere de les administrer avec tant de mystere & de précautions. Pourquoi tout cela? La vérité ne cherche pas ainsi les ténebres & ne marche pas si timidement. C'est une maxime en jurisprudence (*) qu'on présume le dol dans celui qui suit au lieu de la droite route des voies obliques & clandestines. C'en est une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier & cache ses preuves est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien

(*) Dolus præsumitur in eo qui recta via non incedit, sed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præsump.*

(†) Judicium subterfugiens & probationes occultans malam causam fovere præsumitur. *Ibid.*

au systême de vos Messieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui si je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais réguliérement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, & par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce systême est que fondé sur le mensonge ou sur la vérité le succès n'en seroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans rusés masqués implacables, qui sans obstacle de la part de personne dressent à loisir leurs machines autour de lui; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monsieur, quand les Géometres marchant de démonstration en démonstration parviennent à quelque absurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils reviennent sur leurs pas*, &, sûrs qu'il s'est glissé dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens quelque paralogisme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laissant là leur démonstration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante ? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord, tout le public tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible ; tout se prête avec zele à son exécution : personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice la moindre lumiere à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empresse à renforcer les ténebres dont on l'environne, & l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence ?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaise ! Si j'étois tenté de l'admettre, ce ne seroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la sincere équité. Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés & les passions & combien leurs illusions sont quelquefois inévitables. Votre objection me

paroît solide & forte. Elle s'est présentée à mon esprit longtems avant que vous me la fissiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à résoudre, & vous doit embarrasser du moins autant que moi : car enfin si le public n'est pas tout composé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un seul homme, il est encore moins composé sans exception d'hommes bienfaisans, généreux, francs de jalousie d'envie de haine de malignité. Ces vices sont-ils donc tellement éteints sur la terre qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu ? C'est pourtant ce qu'il faudroit admettre si ce systême de secret & de ténebres qu'on suit si fidellement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaisance & de charité. Laissons à part vos Messieurs qui sont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils détestent, il ne s'en trouve pas un seul qui pour jouir au moins de sa confusion soit tenté de lui dire tout ce qu'on fait de lui ? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsédent, leur dire insolemment : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à dire ?* A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous insen-

ſibles à ſes reproches les endurent uniquement pour ſon bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils ſe laiſſent traiter par lui avec un mépris que leur ſilence autoriſe de plus en plus. Qu'une douceur ſi grande qu'une ſi ſublime vertu anime généralement tous ſes ennemis, ſans qu'un ſeul démente un moment cette univerſelle manſuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'eſt pas trop aimante, ce concours de patience & de générosité eſt du moins auſſi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la ſuppoſition.

La ſolution de ces difficultés doit ſe chercher ſelon moi dans quelque intermédiaire qui ne ſuppoſe dans toute une génération ni des vertus angéliques ni la noirceur des Démons, mais quelque diſpoſition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement diſpoſés à cette fin. Mais en attendant que mes propres obſervations me fourniſſent là-deſſus quelque explication raiſonnable, permettez-moi de vous faire une queſtion qui s'y rapporte. Suppoſant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J., au lieu d'être l'ame infernale & le monſtre que vous voyez en lui, ſe trouvât au contraire un homme ſimple ſenſible & bon, que ſon innocence univerſellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre eſtime & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame ; & dites-moi comment vous ſeriez affecté de ce changement?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, ſoyez-en ſûr. Je ſens qu'en l'eſtimant &

lui rendant justice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis ; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeller en tems & lieu ; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au reste consolez-vous de cette disposition qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J. avec cette différence que vous serez le seul peut-être qui ait le courage & la franchise de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens & d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J., & c'est à quoi je suis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejettée ? Vous voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une distance trop courte à votre gré ?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher ? Non, jamais du scélérat que vous m'avez

peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à sa place. Que j'aille chercher un scélérat détestable pour le hanter l'épier & le tromper, c'est une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur ; mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'est point peut-être un honnête homme infortuné victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense, c'est un des plus beaux devoirs que se puisse imposer un cœur juste, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'estime & de contentement de moi-même que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien ; mais avec le doute qu'il vous plaît de conserver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure & sans scrupule & à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Est-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere il seroit par cela seul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du système qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent & qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant ; car la défiance suppose du doute, & il

n'en ſauroit avoir à leur égard : & que peut-il penſer de ces patelins flagorneurs dont, vû l'œil dont il eſt regardé dans le monde & qui ne peut échapper au ſien, il doit pénétrer aiſément les motifs dans l'empreſſement qu'ils lui marquent ? Il doit voir clairement que leur deſſein n'eſt ni de ſe lier avec lui de bonne foi ni même de l'étudier & de le connoître, mais ſeulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni beſoin ni deſſein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuſes de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé, ma recherche ſeroit finie & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous ſera moins aiſé, peut-être, que vous ne penſez de vous faire diſtinguer de ceux qui l'abordent à mauvaiſe intention. Vous n'avez point la reſſource de lui parler à cœur ouvert & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous ſavez de ſes œuvres criminelles & de ſon caractere atroce. C'eſt un ſecret inviolable qui près de lui doit reſter à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réſerve, il l'imitera, & par cela ſeul, ſe tenant en garde contre vous, il ne ſe laiſſera voir que comme il veut qu'on le voye, & non comme il eſt en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me ſuppoſer ſeul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent *journellement* & qui ſans lui inſpirer

plus de confiance l'ont vu tous, & si clairement à ce qu'ils vous disent, exactement tel que vous me l'avez peint. S'il est si facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré sa défiance & son hypocrisie, malgré ses efforts pour se cacher, pourquoi, plein du desir de l'apprécier, serai-je le seul à n'y pouvoir parvenir, sur-tout avec une disposition si favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il est.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'avez-vous pas aussi vos idées? Vous le desirez innocent, j'en suis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire: vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas est fort différent. Oui, je le desire innocent, & de tout mon cœur; sans doute je serois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche: mais ce seroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y seroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Messieurs ne sont pas dans des dispositions si favorables à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne & grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit sur eux

toute entiere, & ils ne feroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi soit pour la fureté de leurs personnes soit pour le repos de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre chose.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison le bon sens & tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul est dépourvu de sens? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle. Elle est du moins grande puissante nombreuse; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas & *sur-tout* pour l'infortuné qui en est l'objet. *Pour s'en défendre il n'a ni secours ni ami ni appui ni conseil ni lumieres*; tout n'est autour de

de lui que piéges mensonges trahisons ténebres. Il est absolument seul & n'a que lui seul pour ressource, il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre-humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui se rapporte à lui les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler & se défendre, des suretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoissances les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique faussement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les piéges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver & qui feindront pour lui du zele sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pieces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui ;* sa négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre, de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, & qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela seul

non-ſeulement tous les avantages qu'ont les accuſés pour leur défenſe ſont ôtés à celui-ci : mais les accuſateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même ; il eſt pleinement à leur diſcrétion ; maîtres abſolus d'établir les faits comme il leur plaît ſans avoir aucune contradiction à craindre, ils ſont ſeuls juges de la validité de leurs propres pieces ; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus ni punis ne craignent rien de leurs menſonges : ils ſont ſûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres & de la faveur publique ; ils ſont ſûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monſieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui ſous les chefs de la ligue, c'eſt-à-dire, depuis qu'elle s'eſt formée n'ont aucune autorité pour moi, & s'il en eſt d'antérieurs, dequoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, & ſur-tout après avoir entendu les réponſes de l'accuſé.

Par exemple, pour juger de ſa conduite à Veniſe, je n'irai pas conſulter ſottement ce qu'on en dit, & ſi vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Veniſe à la cour chez les Miniſtres du Roi & parmi tous ceux qui ont eu connoiſſance de cette affaire avant le miniſtere du Duc de C * * *., avant l'ambaſſade de l'Abbé de B * * *. à Veniſe & avant le voyage du Conſul Le B * * *. à Paris. Plus ce qu'on en a penſé depuis eſt différent de ce qu'on en penſoit alors, & *mieux je* rechercherai les cauſes d'un *changement ſi tardif & ſi* extraordinaire. De même pour me *décider ſur ſes pillages* en muſique, ce

ne sera ni à M. d'A * * *. ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la *marche* que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits les pillages & les imputations de toute espece dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere liguée contre un seul homme totalement isolé peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroît de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems d'intrigue & d'argent dequoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs sourdes opérations ? A quel point ne pourroit-on point tromper le public si tous ceux qui le dirigent, soit par la force soit par l'autorité soit par l'opinion s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées dont il seroit hors d'état de pénétrer le secret? Qui est-ce qui a déterminé jusqu'où des conjurés puissans nom-

breux & bien unis, comme ils le ſont toujours pour le crime peuvent faſciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas ſe connoître ſe concerteront bien entr'eux; quand aux deux bouts de l'Europe des impoſteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puiſſant intrigant ſe conduiront ſur le même plan, tiendront le même langage, préſenteront ſous le même aſpect un homme à qui l'on a ôté la voix les yeux les mains & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ſes ennemis. Que vos Meſſieurs au lieu d'être tels ſoient ſes amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agiſſent ainſi que par bonté par généroſité par compaſſion pour lui, ſoit; je n'entends point leur diſputer ici ces nouvelles vertus: mais il réſulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, & de mon raiſonnement que ſi-tôt qu'une ligue exiſte, on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux regles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuſes pour s'aſſurer que cette ligue n'abuſe pas de l'avantage immenſe de ſe concerter, & par-là d'en impoſer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout ſe paſſe entre gens qui ſe prouvent entr'eux ſans réſiſtance & ſans contradiction ce qu'ils ſont bien aiſes de croire, que donnant enſuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils deſirent amener à leur ſentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indiſpenſable des réponſes de l'accuſé, on lui dérobe avec le plus grand ſoin la connoiſſance de l'accuſation, de l'accuſateur, des preuves & même de la ligue. C'eſt faire cent fois pis qu'à *l'Inquiſition*: car ſi l'on y force le prévenu de *s'accuſer lui-même*, du moins on

ne refuſe pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il eſt accuſé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquiſition veut bien que l'accuſé ſe défende s'il peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puiſſe.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez expoſés vous-même doit vous faire ſentir comment le public ſans être dépourvu de bon ſens, mais ſéduit par mille preſtiges peut tomber dans une erreur involontaire & preſque excuſable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la ſingularité révolte ſon amour-propre, & qu'il deſire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent, & comment auſſi avec un intérêt plus ſincere à ce même homme & plus de ſoin à l'étudier ſoi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, ſans être obligé d'en conclure que le public eſt dans le délire ou qu'on eſt trompé par ſes propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête ſeule hors de l'eau couronnée de roſeaux & d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monſtre marin, les ſpectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monſtre marin, une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'inſtant le plongeon? Suppoſons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre & par-là devinant le reſte, leur eût crié, *l'on vous trompe, ce prétendu monſtre eſt un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenſer de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des inſenſés? Le public, qui ne voit des choſes que l'apparence, trompé

par elle eſt excuſable; mais ceux qui ſe diſent plus ſages que lui en adoptant ſon erreur ne le ſont pas.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons que je vous expoſe, je me ſens digne, même indépendamment d'elles de douter de ce qui n'a paru douteux à perſonne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'exiſte point, ou n'eſt pas du moins où vous le voyez. La ſeule patrie de *J. J.* qui eſt la mienne ſuffiroit pour m'aſſurer qu'il n'eſt point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette eſpece; ce n'eſt ni chez les Proteſtans ni dans les Républiques qu'ils ſont connus. Les crimes dont il eſt accuſé ſont des crimes d'eſclaves, qui n'approcherent jamais des ames libres; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me perſuader ſeulement que Geneve a pu produire un empoiſonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroiſſent ne ſauroient être convaincantes pour moi qui n'ai ni ne puis avoir les inſtructions néceſſaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illuſoires & m'en impoſer par une fauſſe apparence de vérité, je vous avoue pourtant derechef que ſans me convaincre elles m'inquiétent m'ébranlent & que j'ai quelquefois peine à leur réſiſter. Je deſirerois ſans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fuſſent fauſſes, & que l'homme dont elles me font un monſtre n'en fût pas un: mais je deſire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche & de ne pas me laiſſer ſéduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille

ſituation (*) pour parvenir, s'il eſt poſſible, à démêler la vérité? C'eſt de rejetter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement ſur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. eſt tel que l'ont peint vos Meſſieurs, & s'il a été ſi aiſément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne ſerai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention de zele & de bonne foi, & un être auſſi méchant auſſi difforme auſſi dépravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la réſolution de l'examiner par moi-même & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les ſecrets deſirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la meſure de bon ſens & de jugement que je puis avoir reçue, ſans me rapporter ſur ce point à l'autorité de perſonne. Je pourrai me tromper ſans doute, parce que je ſuis homme; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, ſi néanmoins il m'arrive, le conſolant témoignage que mes paſſions ni ma volonté ne ſont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma réſolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'ac-

(*) Pour excuſer le public autant qu'il ſe peut je ſuppoſe par-tout ſon erreur preſque invincible; mais moi qui ſais dans ma conſcience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je ſuis ſûr que tout homme vraiment attentif vraiment juſte découvriroit l'impoſture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas poſſible que jamais le menſonge uſurpe & s'approprie tous les caracteres de la vérité.

complir & d'arriver à notre homme ; car, à ce que vous m'avez fait entendre, ſon accès n'eſt pas aiſé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les ſeuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens ſont, je le répete, de s'inſinuer à force d'adreſſe, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler ſans ceſſe, de lui parler avec tranſport de ſes talens de ſes livres, & même de ſes vertus, car ici le menſonge & la fauſſeté ſont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* ſur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime aſſez bien dans un autre ſens l'idée des ſentimens qu'un pareil monſtre inſpire, & ces doubles ententes jéſuitiques ſi recherchées de nos Meſſieurs leur rendent l'uſage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réuſſit pas, on ne ſe rebute point de ſon froid accueil, on compte pour rien ſes rebuffades ; paſſant tout de ſuite à l'autre extrémité, on le tance on le gourmande, & prenant le ton le plus arrogant qu'il eſt poſſible, on tâche de le ſubjuguer de haute lutte. S'il vous fait des groſſiéretés, on les endure comme venant d'un miſérable dont on s'embarraſſe fort peu d'être mépriſé. S'il vous chaſſe de chez lui, on y revient; s'il vous ferme la porte on y reſte juſqu'à ce qu'elle

(*) En m'écrivant c'eſt la même franchiſe. *J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens qui vous ſont dûs, avec les ſentimens les plus diſtingués, avec une conſidération très-particuliere, avec autant d'eſtime que de reſpect*, &c. Ces Meſſieurs ſont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement ? Non. Ils ſont ſeulement plus faux & plus doubles, ils mentent ſeulement plus traitreuſement.

ſe

se rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans son repaire on s'y établit on s'y maintient bon gré malgré. S'il osoit vous en chasser de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'assure, d'autre voie pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là.

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas besoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ses œuvres ; c'en est assez & même trop.

ROUSSEAU.

Que pensez-vous de ceux qui, tout aussi décidés que vous sur son compte ne laissent pas de le fréquenter, de l'obséder, & de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponse que j'ai déjà faite à cette question.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui, n'appren-

drai-je jamais les vôtres ? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous ſeriez au déſeſpoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injuſtice, encore plus la trahiſon. Vous m'avez dit des choſes qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refuſiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refuſé de lire ſes livres ; je me raviſe ainſi que vous, & pour cauſe. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi, nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.

DEUXIEME DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ bien, Monsieur, vous l'avez vu?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monsieur, vous l'avez lu?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus pressé. Je vous ai laissé tout le tems de bien étudier notre homme. Je sais que vous l'avez vu par vous-même, & tout à votre aise. Ainsi vous êtes maintenant en état de le juger ou vous n'y serez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penser de cet étrange personnage?

ROUSSEAU.

Non; dire ce qu'il en faut penser n'est pas de ma compétence; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en pense, c'est ce que je ferai volontiers, si cela vous suffit.

LE FRANÇOIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler ſelon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, ſelon moi, ce n'eſt pas un homme vertueux.

LE FRANÇOIS.

Ah! vous voilà donc enfin penſant comme tout le monde!

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être: car, toujours ſelon moi, c'eſt beaucoup moins encore un déteſtable ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin qu'eſt-ce donc? Car vous êtes déſolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point-là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'eſt un homme ſans malice plutôt que bon, une ame ſaine mais foible, qui adore la vertu ſans la pratiquer, qui aime ardemment le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je ſuis perſuadé comme de mon exiſtence qu'il n'approcha jamais de ſon cœur, non plus que la haine. Voilà le ſommaire de mes obſervations ſur ſon caractere moral. Le reſte ne peut ſe dire en abrégé; car cet homme ne reſſemble à nul autre que je connoiſſe; il demande une analyſe à part & faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh! faites-la moi donc, cette unique analyse, & montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, & que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez; c'est au contraire votre J. J. qui est cet homme nouveau. Le mien est l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusques-là tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos Messieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'est si vous voulez un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craignez de vous abuser encore en cela, & de ressusciter seulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé sur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit est qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connoître ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel sans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs

propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompoient autrefois; moi je crois que c'est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids; c'est qu'alors il n'y avoit point de ligue & qu'il en existe une aujourd'hui; c'est qu'alors personne n'avoit intérêt à déguiser la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oseroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit savoir seroit un homme perdu, que pour faire sa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus sûr & plus prompt que de renchérir sur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse sont sûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant sur son compte le langage qui convient à vos Messieurs. D'où je conclus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité doit remonter, pour la connoître, aux tems où personne n'avoit intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis sur cet homme sont autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes gens en peuvent porter aujourd'hui n'en sont plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment ni de vous le faire adopter, & je serai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'est ce que vous demandez, & c'est tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejetter mon opinion, quand vous saurez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premiérement lui écrire. Voici ma lettre, & voici sa réponse.

LE FRANÇOIS.

Comment! Il vous a répondu?

ROUSSEAU.

Dans l'instant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui est particulier! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'est pas bien recherchée, comme vous allez voir.

Il lit.

« J'ai besoin de vous voir, de vous connoître, & ce besoin » est fondé sur l'amour de la justice & de la vérité. On dit » que vous rebutez les nouveaux visages. Je ne dirai pas si » vous avez tort ou raison : mais si vous êtes l'homme de » vos livres, ouvrez-moi votre porte avec confiance; je vous » en conjure pour moi; je vous le conseille pour vous. Si » vous ne l'êtes pas, vous pouvez encore m'admettre sans » crainte; je ne vous importunerai pas long-tems ».

Réponse.

« Vous êtes le premier que le motif qui vous amene ait » conduit ici : car de tant de gens qui ont la curiosité de » me voir, pas un n'a celle de me connoître; tous croyent

» me connoître assez. Venez donc pour la rareté du fait. Mais » que me voulez-vous, & pourquoi me parler de mes livres? » Si les ayant lus ils ont pu vous laisser en doute sur les » sentimens de l'Auteur, ne venez pas : en ce cas je ne suis » pas votre homme, car vous ne sauriez être le mien ».

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois..... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts & qu'on prônoit comme des chefs-d'œuvre de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver sur son visage les traits du caractere que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une premiere impression si puissante toujours sur moi, & de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou doucereux aspect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte & simple qui promettoit & inspiroit de la confiance & de la sensibilité.

LE FRANÇOIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette physionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent se plaignent de son air froid & de son accueil repoussant, dont heureusement ils ne s'embarrassent gueres.

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que perſonne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inſpirent. Mais ce n'eſt point-là ſon abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez eſt pour moi la preuve qu'il ne ſe contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y a point de fauſſeté ſur ſon viſage non plus que dans ſon cœur.

J. J. n'eſt aſſurément pas un bel homme. Il eſt petit & s'apetiſſe encore en baiſſant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles, ſes traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier : mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée; ni le regard ni le ſon de la voix ni l'accent ni le maintien ne ſont du monſtre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'allez-vous pas le dépouiller de ſes traits comme de ſes livres?

ROUSSEAU.

Mais, tout cela va très-bien enſemble & me paroîtroit aſſez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans ſa jeuneſſe lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je penſe que ſi ſous ſa phyſionomie la nature a caché l'ame d'un ſcélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends; vous voilà livré en ſa faveur au même préjugé

contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense & de soin; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés par-tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connoîtra surement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au-dessous d'un de ces portraits:

Hommes savans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau; car il est assez joli, & je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de six ans qu'il est fait; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes, qui toutes lui en ont très-fidellement gardé le secret, qu'il ne leur demandoit pas, & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits des singularités qui m'ont porté à la suivre, & j'y

ai trouvé, sur-tout pour celui d'Angleterre, des circonstances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Messieurs sans oublier les Dames, devient, on ne sait comment, le patron le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay son ami particulier le portrait de son ami public J. J. Il desiroit ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris desire celui de sa maîtresse. A force d'importunités il arrache le consentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, & là, pour le peindre assis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus alterent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit résulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé publié vendu par-tout sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture de gravure & sur-tout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir: il frémit, & dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui: tout le détail qu'il fait paroît la chose la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du géné-

reux David Hume, on n'apperçoit que les foins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à fon ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Penfez-vous comme le public à cet égard?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, fur un pareil expofé! J'avoue au contraire que ce fait feul bien avéré me paroîtroit déceler bien des chofes; mais qui m'affurera qu'il eft vrai?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la queftion préfente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point auffi trop d'importance à des bagatelles? Qu'un portrait foit difforme ou peu reffemblant, c'eft la chofe du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célébres, fans que de ces groffieres gravures on tire aucune conféquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens: mais ces copies défigurées font l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artiftes diftingués, ni les fruits du zele & de l'amitié. On ne les *prône* pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les *annonce* pas dans les papiers publics, on ne les étale *pas dans* les appartemens, ornés de glaces & de *cadres*; on les laiffe pourrir

ſur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers. »

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obſcurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les myſteres qu'on lui fait de tout ont un aſpect ſi noir qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'ils affectent de la même teinte ſon imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantaſtiques que cela peut lui donner, il en eſt qui, vu la maniere extraordinaire dont on procéde avec lui, méritent un examen ſérieux avant d'être rejettées. Il croit, par exemple, que tous les déſaſtres de ſa deſtinée depuis ſa funeſte célébrité ſont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand ſecret entre peu de perſonnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer ſucceſſivement toutes celles dont ils avoient beſoin pour ſon exécution; les Grands, les Auteurs, les Médecins (cela n'étoit pas difficile) tous les hommes puiſſans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui diſpoſent de l'adminiſtration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroiſſent accidentels & fortuits ne ſont que de ſucceſſifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la ſuite a déjà ſa place dans le tableau, & ne doit avoir ſon effet qu'au moment marqué. Tout cela ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit vous-même & à ce que j'ai cru voir ſous des noms différens. Selon vous c'eſt un ſyſtême de bienfaiſance envers un ſcélérat; ſelon lui c'eſt un complot d'impoſture contre un innocent; ſelon moi, c'eſt une ligue dont je ne

détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'exiſtence puiſque vous-même y êtes entré.

Il penſe que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de ſa diffamation, pour faciliter le ſuccès de cette entrepriſe alors difficile, on réſolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abject ridicule & mépriſable. Vos Meſſieurs, qui n'oublient rien, n'oublierent pas ſa figure, & après l'avoir éloigné de Paris, travaillerent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractere dont ils vouloient le gratifier. Il falut d'abord faire diſparoître la gravure qui avoit été faite ſur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après ſon départ pour l'Angleterre, ſur un modele qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la deſiroit; mais la figure en étoit hideuſe à tel point que pour ne pas ſe découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de ſupprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler, & n'épargnant aucun ſoin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Meſſieurs l'admiration de Paris & de Londres, juſqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point & rendu aux yeux du public l'original auſſi noir que la gravure, on en vint au ſecond article, & dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible & vigoureux qu'on avoit d'abord peint on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, *un petit eſcroc*, un coureur de tavernes & de *mauvais lieux. C'eſt alors* que parut le por-

trait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu long-tems en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse & risible de la figure répondît à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure Angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible & fier en un souris traître & sardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues; & il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui: car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J.: mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mysteres & de malheurs. Sans donc adopter ni rejetter à présent ces idées, laissons tous ces étranges portraits, & revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui, mais que de difficultés me restoient à vaincre dans la maniere dont je me proposois de l'examiner! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avois cru connoître les hommes; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul; non qu'en effet ils soient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant

d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, & je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours & pas assez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir; ce qui, dans ce siecle de philosophie & de beaux discours me les faisoit prendre pour autant de sages & juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils destinoient à cette fin, lorsqu'ils montoient sur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses & d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse & de pénétration s'abuser en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un trait un geste un mot inconsidéré, & l'interprétant à leur mode s'applaudir de leur sagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un sens subtil qui n'existoit souvent que dans leur esprit. Eh quel est l'homme d'esprit qui ne dit jamais de sottise? Quel est l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, & qu'on supprimât soigneusement tout le reste, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! Non, les actions les plus innocentes les gestes les plus indifférens les discours les plus sensés, tout dans un observateur qui *se passionne*, augmente & nourrit le

préjugé

préjugé dans lequel il se complait; quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part-moi un homme si cruellement si légérement si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des *signes* passagers plus incertains encore, mais si commodes à la légéreté & à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations ses mœurs ses goûts ses penchans ses habitudes, de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit possible en dedans de lui-même, en un mot, de l'observer moins par des signes équivoques & rapides que par sa constante maniere d'être; seule regle infaillible de bien juger du vrai caractere d'un homme & des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obstacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je savois qu'irrité des perfides empressemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repousser tous les nouveaux venus; je savois qu'il jugeoit, & ce me semble avec assez de raison, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenoient avec lui, & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces mysteres ne le disposeroient pas à la familiarité dont j'avois besoin pour mon dessein. Je ne vis de remede à cela que de lui laisser voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le silence qui m'étoit imposé, & cela même pouvoit me fournir un

premier préjugé pour ou contre lui : car si, bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon dessein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curiosité & commençoit par se mettre en garde, c'étoit dans mon esprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de semblable, je fus aussi touché que surpris non de l'accueil que cette idée m'attira de sa part, car il n'y mit aucun empressement ostensible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans son cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des caresses. Je le vis à son aise avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me distingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obsédoient je compris qu'il n'avoit pas un instant pris le change sur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'observer ce dessein commun dût donner à tous une allure assez semblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la distinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient ne vouloient voir que le mal, que j'étois le seul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité, & ce motif qu'il démêla sans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement distingué des autres par de plus affectueuses démonstrations & par un attendrissement poussé jusqu'aux larmes, qu'il crût pouvoir s'ouvrir à lui sans réserve & lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans

ſa lecture pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence, il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant preſque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec ſoin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuſer & ſe charger lui-même. Voilà comment ſe font les remarques de ces Meſſieurs. Et moi auſſi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des réſultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchiſe j'avois l'occaſion la plus rare & la plus ſure de bien connoître un homme, qui eſt de l'étudier à loiſir dans ſa vie privée & vivant pour ainſi dire avec lui-même : car il ſe livra ſans réſerve & me rendit auſſi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans ſa retraite, mon premier ſoin fut de m'informer des raiſons qui l'y tenoient confiné. Je ſavois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la ſolitude : mais je ſavois auſſi que dans des ſociétés peu nombreuſes, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans ſa retraite que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il ſe gênoit autrefois parce qu'on ne le connoiſſoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à ſe contraindre, il ſe livre tout-à-fait à ſon horrible miſantropie. Il fuit les hommes

parce qu'il les déteste ; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous, & ce discours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïssent, mais non pas que c'est lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, se refuser durement à leurs avances? Comment donc expliquez-vous cela?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous: car la fuite est un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent & il les fuit comme dans les fables d'Afrique où sont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuyent les tigres & les tigres cherchent les hommes; s'ensuit-il de-là que les hommes sont méchans farouches, & que les tigres sont sociables & humains? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laissent pas de le rechercher, il ne ferme point sa porte à tout le monde; il reçoit honnêtement ses anciennes connoissances,

quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques insolentes & malhonnêtes, qui déceloient clairement l'intention de ceux qui les faisoient. Cette maniere ouverte & généreuse de repousser la perfidie & la trahison ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de se dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie, &, leur rendant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre & se venger d'eux; mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, si-tôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misantrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fuiroit point dans la solitude; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit seul? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est-là qu'ils intriguent & travaillent pour satisfaire leur passion & tourmenter les objets

(1) Timon n'étoit point naturellement misantrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté : c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre-humain.

de leur haine. De quelque motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent, pour écarter ceux qui sont devant lui, pour fendre la presse & faire son chemin. L'homme débonnaire & doux, l'homme timide & foible qui n'a point ce courage & qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds est donc un méchant, à votre compte, les autres plus forts plus durs plus ardens à percer sont les bons ? J'ai vu pour la premiere fois cette nouvelle doctrine dans un discours publié par le Philosophe D * * *. précisément dans le tems que son ami J. J. s'étoit retiré dans la solitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui soit seul*. Jusqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des signes les moins équivoques d'une ame paisible & saine exempte d'ambition d'envie & de toutes les ardentes passions filles de l'amour-propre, qui naissent & fermentent dans la société. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce goût paisible & doux jadis si universellement admiré, transformé tout-d'un-coup en une rage infernale; voilà tant de Sages respectés & Descartes lui-même, changés dans un instant en autant de misantropes affreux & de scélérats. Le Philosophe D * * *. étoit seul, peut-être, en écrivant cette sentence, mais je doute qu'il eût été seul à la méditer, & il prit grand soin de la faire circuler dans le monde. Eh plût à Dieu que le méchant fût toujours seul! il ne se feroit gueres de mal.

Je crois bien que des solitaires qui le sont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils

ſont détenus, devenir inhumains féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en eſt pas chargé comme eux. Mais les ſolitaires par goût & par choix ſont naturellement humains hoſpitaliers careſſans. Ce n'eſt pas parce qu'ils haïſſent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la paix qu'ils fuyent le tumulte & le bruit. La longue privation de la ſociété la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux ſans contrainte. Ils en jouiſſent alors délicieuſement, & cela ſe voit. Elle eſt pour eux ce qu'eſt le commerce des femmes pour ceux qui ne paſſent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y paſſent, y trouvent des charmes ignorés des galants de profeſſion.

Je ne comprends pas comment un homme de bon ſens peut adopter un ſeul moment la ſentence du Philoſophe D***; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en eſt pas moins abſurde & fauſſe. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'eſt pas poſſible que le méchant aime à vivre ſeul & vis-à-vis de lui-même? Il s'y ſentiroit en trop mauvaiſe compagnie, il y ſeroit trop mal à ſon aiſe, il ne s'y ſupporteroit pas long-tems, ou bien, ſa paſſion dominante y reſtant toujours oiſive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la ſociété qui l'a fait naître & où l'on eſt à chaque inſtant forcé de ſe comparer; il languit & meurt faute d'aliment dans la ſolitude. *Quiconque ſe ſuffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce ſoit.* Cette maxime eſt moins éclatante, & moins arrogante, mais plus ſenſée & plus juſte que celle du Philoſophe D***, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend

à outrager personne. Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sententieux dont souvent l'erreur & le mensonge se couvrent: ce n'est pas la foule qui fait la société, & c'est en vain que les corps se rapprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment sociable est plus difficile en liaisons qu'un autre, celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans sans penser à eux, que de les voir & les haïr; il aime mieux fuir son ennemi que de le rechercher, pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre société que celle des cœurs n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penser & se conduire avant la ligue dont il est l'objet; jugez si maintenant qu'elle existe & qu'elle tend de toutes parts ses piéges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persécuteurs, à se voir l'objet de leur dérision, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides caresses, à travers lesquelles ils font malignement percer l'air insultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuses. Le mépris l'indignation la colere ne sauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des sentimens si pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent sa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

LE FRANÇOIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en sa faveur avant d'avoir appris sur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des solitaires, cela peut être vrai de quelques hommes singuliers qui s'étoient fait de fausses idées de la sagesse: mais au moins ils donnoient des signes non équivoques du

louable

louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philosophes que vous citez ont illustré leur solitude prouvent assez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile & glorieuse, & qu'ils n'y passoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

ROUSSEAU.

C'est à quoi ce me semble, il n'y passa pas non plus uniquement le sien. La lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, Héloïse, Emile, le Contrat Social, les Essais sur la Paix perpétuelle & sur l'Imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins estimables qui n'ont point paru sont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun philosophe ait médité plus profondément plus utilement peut-être, & plus écrit en si peu de tems. Appellez-vous tout cela des noirceurs & des crimes ?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être : vous savez ce que pensent ou ce que disent nos Messieurs de ces livres ; mais avez-vous oublié qu'ils ne sont pas de lui, & que c'est vous-même qui me l'avez persuadé ?

ROUSSEAU.

Je vous ai dit ce que j'imaginois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus. Mais si nous continuons à passer ainsi d'un sujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais.

Reprenons avec un peu plus de suite le fil de mes observations, avant de passer aux conclusions que j'en ai tirées.

Ma premiere attention après m'être introduit dans la familiarité de J. J. fut d'examiner si nos liaisons ne lui faisoient rien changer dans sa maniere de vivre ; & j'eus bientôt toute la certitude possible que non-seulement il n'y changeoit rien pour moi ; mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choisir, il avoit pu suivre en liberté son penchant. Il y avoit cinq ans que, de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant se cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maisons dans l'intention d'y reprendre ses plus anciennes liaisons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il cessa de faire des visites, & reprenant dans la Capitale la vie solitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea son tems entre l'occupation journaliere dont il s'étoit fait une ressource, & les promenades champêtres dont il faisoit son unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente concourir à l'œuvre de ténebres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ses soins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique, qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, espérant qu'au moins parmi ses anciennes connoissances il se trouveroit quelqu'un moins dissimulé moins faux, qui lui donneroit les lumieres dont il avoit besoin pour percer cette obscurité : qu'après bien des soins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens

que trahiſons duplicité menſonge, & que tous en s'empreſſant à le recevoir à le prévenir à l'attirer, paroiſſoient ſi contens de ſa diffamation, y contribuoient de ſi bon cœur, lui faiſoient des careſſes ſi fardées, le louoient d'un ton ſi peu ſenſible à ſon cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec ſi peu d'eſtime & de conſidération, qu'ennuyé de ces démonſtrations moqueuſes & menſongeres, & indigné d'être ainſi le jouet de ſes prétendus amis, il ceſſa de les voir, ſe retira ſans leur cacher ſon dédain, & après avoir cherché long-tems ſans ſuccès un homme, éteignit ſa lanterne & ſe renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'eſt dans cet état de retraite abſolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifeſter à mes yeux ſon intérieur, en garde contre tout jugement précipité, réſolu de le juger non ſur quelques mots épars ni ſur quelques circonſtances particulieres, mais ſur le concours de ſes diſcours de ſes actions de ſes habitudes, & ſur cette conſtante maniere d'être, qui ſeule décele infailliblement un caractere, mais qui demande pour être apperçue plus de ſuite plus de perſéverance, & moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tiede amour de la juſtice, dépouillé de tout autre intérêt & combattu par les tranchantes déciſions de l'amour-propre, n'en inſpire au commun des hommes. Il falut, par conſéquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer ſur rien, juſqu'à ce que j'euſſe aſſemblé des matériaux ſuffiſans pour fonder un jugement ſolide qui ne fût l'ouvrage ni de la paſſion ni du préjugé.

Je ne fus pas ſurpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuiez cette tranquillité à baſſeſſe d'ame ; elle pouvoit venir d'une cauſe toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car, à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable, il ne faloit pour en découvrir la cauſe, que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte, vous aviez raiſon ; ſi c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, & je ſus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la muſique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru, comme à vous, ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit ſérieuſement ou par jeu & puis à ſavoir au juſte quel motif la lui avoit fait reprendre, & ceci demandoit plus de recherche & de ſoin. Il faloit connoître exactement ſes reſſources & l'état de ſa fortune, vérifier ce que vous m'aviez dit de ſon aiſance, examiner ſa maniere de vivre, entrer dans le détail de ſon petit ménage, comparer ſa dépenſe & ſon revenu, en un mot connoître ſa ſituation préſente autrement que par ſon dire & le dire contradictoire de vos Meſſieurs. C'eſt à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaiſoit, quoiqu'il n'y réuſſît pas trop bien. Je cherchai la cauſe de ce bizarre plaiſir, & je trouvai qu'elle tenoit au fond de ſon naturel & de ſon humeur, dont je n'avois encore aucune idée & qu'à cette occaſion je commençai à pénétrer. Il aſſocioit ce travail à un amuſement dans lequel je le ſuivis avec une égale attention. Ses longs ſéjours à la campagne lui avoient donné du goût

pour l'étude des plantes : il continuoit de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès ; soit que sa mémoire défaillante commençât à lui refuser tout service ; soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à classer & caractériser les genres & les especes. Il employoit un tems & des soins incroyables à dessécher & applatir des rameaux, à étendre & déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement, devenu trop fatigant pour son âge, trop coûteux pour sa bourse, & qui lui prenoit un tems nécessaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvoit un supplément aux attachemens dont il avoit besoin ; mais il eût laissé le supplément pour la chose, s'il en avoit eu le choix, & il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes au premier espoir d'en retrouver.

Mes premieres recherches m'ayant jetté dans les détails de sa vie domestique, je m'y suis particuliérement attaché, persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumieres plus sures

que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'est dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche, & qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sure, mais longue & pénible: elle demande une patience & une assiduité que peut soutenir le seul vrai zele de la justice & de la vérité, & dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite & rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal & suivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du désordre ou de la regle, de la gêne ou de la liberté; s'il étoit sobre ou dissolu, sensuel ou grossier, si ses goûts étoient dépravés ou sains, s'il étoit sombre ou gai dans ses repas, dominé par l'habitude ou sujet aux fantaisies, chiche ou prodigue dans son ménage, entier impérieux tyran dans sa petite sphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les dissentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, & souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût & à sa volonté: comment il supporte l'adversité le mépris la haine publique: quelles sortes d'affections lui sont habituelles; quels genres de peine ou de plaisir altèrent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante maniere d'être, dans ces petites inégalités, non moins inévitables non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légeres variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche & comment il s'appaise, s'il

exhale ou contient sa colere, s'il est rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiser; s'il aggrave ou répare ses torts, s'il sait endurer & pardonner ceux des autres; s'il est doux & facile à vivre, ou dur & fâcheux dans le commerce familier; s'il aime à s'épancher au-dehors ou à se concentrer en lui-même, si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses, s'il est toujours prudent circonspect maître de lui-même, ou si se laissant dominer par ses mouvemens il montre indiscrétement chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'esprit les plus diverses, les plus contraires qu'il m'a été possible de saisir; tantôt calme & tantôt agité, dans un transport de colere & dans une effusion d'attendrissement; dans la tristesse & l'abattement de cœur: dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter: dans la gaîté d'un repas un peu prolongé; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de se déguiser, & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie, je n'ai point négligé ses discours, ses maximes ses opinions; je n'ai rien omis pour bien connoître ses vrais sentimens sur les matieres qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai sondé sur la nature de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la moralité de la vie humaine, sur le vrai bonheur, sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode & de ses auteurs, enfin sur tout ce qui peut faire connoître avec les vrais sentimens d'un homme sur l'usage de cette vie & sur sa destination, ses vrais principes de conduite. J'ai soigneusement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique

n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particuliérement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre doit avoir de fortes & fréquentes explosions difficiles à contenir & impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là sur-tout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la maniere de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer & lire dans son ame, sur-tout lorsqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de reprimer ses premiers mouvemens, (si tant est néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puissent compatir ensemble dans un même cœur). Mais c'est sur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs se contiennent le moins & se décelent le mieux : c'est aussi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis souvent & vu mettre par d'autres sur ce chapitre en divers tems & à diverses occasions : j'ai sondé ce qu'il pensoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à sa jouissance, & ce qu'il estimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les

talens

talens ou de celle moins éclatante que donne un caractere estimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'histoire des réputations naissantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faisoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des succès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il supportoit pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains de ce siecle. Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, & sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport; car il a besoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous m'aviez prévenu je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma bouche,

& pour les faire avec bienſéance, il faudroit être un autre que moi.

LE FRANÇOIS.

Comment, Monſieur! eſpérez-vous me donner ainſi le change? rempliſſez-vous ainſi vos engagemens, & ne tirerai-je aucun fruit du conſeil que je vous ai donné? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être *communes*; & après avoir ébranlé la perſuaſion où *j'étois*, vous croyez-vous permis de me laiſſer les doutes que vous avez fait naître ſi vous avez de quoi m'en tirer?

ROUSSEAU.

Il vous eſt aiſé d'en ſortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conſeil que vous dites m'avoir donné. Il eſt malheureux pour J. J. que Rouſſeau ne puiſſe dire tout ce qu'il ſait de lui. Ces déclarations ſont déſormais impoſſibles parce qu'elles feroient inutiles & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée ſommaire de mes obſervations? prenez directement & *en tout, tant en bien* qu'en mal le contre-pied du J. J. de vos Meſſieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai trouvé. Le leur eſt cruel féroce & dur juſqu'à la dépravation; le mien eſt doux & compatiſſant juſqu'à la foibleſſe. Le leur eſt intraitable inflexible & toujours repouſſant; le mien eſt facile & mou, ne pouvant réſiſter aux careſſes qu'il croit ſinceres, & ſe *laiſſant* ſubjuguer, quand on ſait s'y prendre par *les gens* mêmes qu'il n'eſtime pas. Le leur *miſantrope farouche* déteſte les hom-

mes ; le mien humain jusqu'à l'excès & trop sensible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils se font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du sien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laissât en paix dans son coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour-propre, est tourmenté de l'existence de ses semblables, & voudroit voir tout le genre-humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant sans se comparer n'est pas plus susceptible de vanité que de modestie, content de sentir ce qu'il est, il ne cherche point quelle est sa place parmi les hommes, & je suis sûr que de sa vie il ne lui entra dans l'esprit de se mesurer avec un autre pour savoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de ruse & d'art pour en imposer voile ses vices avec la plus grande adresse & cache sa méchanceté sous une candeur apparente ; le mien emporté violent même dans ses premiers momens plus rapides que l'éclair, passe sa vie à faire de grandes & courtes fautes, & à les expier par de vifs & longs repentirs : au surplus sans prudence sans présence d'esprit & d'une balourdise incroyable, il offense quand il veut plaire, & dans sa naïveté plutôt étourdie que franche dit également ce qui lui sert & qui lui nuit sans même en sentir la différence. Enfin le leur est un esprit diabolique aigu pénétrant ; le mien ne pensant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue, & souvent n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise & seul, peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'est-il pas vrai que si je multipliois ces oppositions, comme je le pourrois faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? & cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par ma propre conscience. Cette maniere simple mais peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés, par les observations paisibles mais sures d'un homme impartial, seroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître il faudroit la connoître à fond ; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire ; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route aussi droite & moins traversée pour arriver au même but. S'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout-d'un-coup par une impression simple & immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes je ne saurois vous persuader en procédant graduellement sans attaquer sans cesse par des négations dures les tranchantes assertions de vos Messieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des deux est le plus lié dans ses parties & paroît former le mieux un seul tout, lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il représente, ses goûts ses

habitudes & tout ce qu'on connoît de lui, non-seulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès son enfance & de tous les tems ; après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc ; je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus celui dont le caractere dérive le plus pleinement de son seul tempérament est J. J. Il est ce que l'a fait la nature : l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés & ses forces s'étoient tout-à-coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fût dans son âge mûr, & maintenant après soixante ans de peines & de miseres, le tems l'adversité les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit & se casse son cœur reste jeune toujours ; il garde encore les mêmes goûts les mêmes passions de son jeune âge, & jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités qui pour être démêlées demandent une attention plus suivie que le coup-d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire & par ce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à mesure que vous m'écouterez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord

de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat pour ne pas dire de la bêtise de ses entretiens; moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans élancés sententieux comme des oracles, subjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, & les disant sans précision, sans finesse, & sans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point, si-tôt qu'on dit des choses un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répete éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un penseur plein d'idées vives & neuves, pensant avec force & s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes, & subjugué par la suffisance des gens qui en savent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures, comment le concevoir dans un auteur qui foulant aux pieds les opinions de son siecle sembloit en toute chose moins disposé à recevoir la loi qu'à la faire? S'il n'eût fait que dire des choses triviales & plates j'aurois pu croire qu'il faisoit l'imbécille pour dépayser les espions dont il se sent entouré; mais quels que soyent les gens qui l'écoutent, loin d'user avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconsidérés qui donnent sur lui de grandes prises, non qu'au fond ces propos soyent répréhensibles, mais parce qu'il

est possible de leur donner un mauvais sens, qui, sans lui être venu dans l'esprit, ne manque pas de se présenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, & qui ne cherchent que cela. En un mot, je l'ai presque toujours trouvé pesant à penser, mal-adroit à dire, se fatigant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, & embrouillant des idées déja peu claires par une mauvaise maniere de les exprimer. J'ajoute en passant que si dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler j'en aurois tiré sur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ses livres. Car si, selon vous, déchiffrant si mal la musique il n'en avoit pu composer, à plus forte raison sachant si mal parler il n'avoit pu si bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme assez adroit pour avoir trompé quarante ans par de fausses apparences tous ceux qui l'ont approché; mais ce n'est pas tout. Ce même homme dont l'œil terne & la physionomie effacée semble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la stupidité, change tout-à-coup d'air & de maintien, si-tôt qu'une matiere intéressante pour lui le tire de sa léthargie. On voit sa physionomie éteinte s'animer se vivifier, devenir parlante expressive & promettre de l'esprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ses yeux à son âge, dans sa jeunesse ils ont dû lancer des éclairs. A son geste impétueux à sa contenance agitée on voit que son sang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de sa bouche, & point du tout; toute cette effervescence ne produit que des propos communs confus mal ordonnés, qui, sans être plus

expressifs qu'à l'ordinaire, sont seulement plus inconsidérés. Il éleve beaucoup la voix ; mais ce qu'il dit devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelquefois, cependant, je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expression ; mais ce n'étoit jamais au moment d'une explosion subite ; c'étoit seulement lorsque cette explosion ayant précédé avoit déjà produit son premier effet. Alors cette émotion prolongée agissant avec plus de regle sembloit agir avec plus de force & lui suggéroit des expressions vigoureuses pleines du sentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit quand son sujet échauffoit son cœur écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment sa plume devoit mieux que sa langue parler le langage des passions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'est pas si contraire que vous pensez aux idées qu'on m'a données de son caractere. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez sont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus sures enseignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il suit que nos petits pâtres & nos pauvres villageoises regorgent d'amour-propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air sont des prodiges de modestie & d'humilité ? Oh malheureuse nation où toutes les idées de l'aimable & du bon sont renversées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds !

LE FRANÇOIS.

Ne vous échauffez pas. Laiſſons ce nouveau paradoxe ſur lequel on peut diſputer, & revenons à la ſenſibilité de notre homme, dont vous convenez vous-même, & qui ſe déduit de vos obſervations. D'une profonde indifférence ſur tout ce qui ne touche pas ſon petit individu, il ne s'anime jamais que pour ſon propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intenſité de ſon amour-propre doit en effet l'agiter juſqu'au tranſport, & ce n'eſt que quand cette agitation ſe modere qu'il commence d'exhaler ſa bile & ſa rage, qui dans les premiers momens ſe concentre avec force autour de ſon cœur.

ROUSSEAU.

Mes obſervations, dont vous tirez ce réſultat m'en fourniſſent un tout contraire. Il eſt certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les queſtions un peu fines qui ſe préſentent, & qu'il ne ſuffit pas, pour qu'une diſcuſſion l'intéreſſe, que l'eſprit puiſſe y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre ſa pareſſe à parler & l'émouvoir dans la converſation il faloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil, mais je n'ai gueres vu que cet intérêt capable de l'animer fût ſon intérêt propre, celui de ſon individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, ſoit qu'on le cajole par des flatteries, ſoit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne montroit pas qu'il fît un grand cas de tous ces diſcours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opi-

nions ſur ſon compte : mais l'intérêt plus grand plus noble qui l'anime & le paſſionne eſt celui de la juſtice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de ſang-froid toute doctrine qu'il crût nuiſible au bien public. Son embarras de parler peut ſouvent l'empêcher de ſe commettre, lui & la bonne cauſe vis-à-vis ces brillans péroreurs qui ſavent habiller en termes ſéduiſans & magnifiques leur cruelle philoſophie : mais il eſt aiſé de voir alors l'effort qu'il fait pour ſe taire, & combien ſon cœur ſouffre à laiſſer propager des erreurs qu'il croit funeſtes au genre-humain. Défenſeur indiſcret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu ſouvent rompre impétueuſement en viſiere au puiſſant oppreſſeur qui, ſans paroître offenſé de ſon audace, s'apprêtoit ſous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de ſorte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre en méditant en ſecret des noirceurs paroît un ſage qui ſe poſſede ; & voilà comment, jugeant toujours ſur les apparences, les hommes le plus ſouvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu ſe paſſionner de même, & ſouvent juſqu'aux larmes pour les choſes bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus dans les talens dans les beaux-arts & généralement dans tout ce qui porte un caractere de force de grace ou de vérité digne d'émouvoir une ame ſenſible. Mais, ſur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui ſeul au monde, c'eſt un égal attachement pour les productions de ſes plus cruels ennemis, & même pour celles qui dépoſoient contre ſes pro-

pres idées, lorſqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher ſon cœur, les goûtant avec le même plaiſir, les louant avec le même zele que ſi ſon amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que ſi l'Auteur eût été ſon meilleur ami, & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les ſuffrages du public le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur eſt que tout cela n'eſt jamais réglé par la prudence, & qu'il ſe livre impétueuſement au mouvement dont il eſt agité ſans en prévoir l'effet & les ſuites, ou ſans s'en ſoucier. S'animer modérément n'eſt pas une choſe en ſa puiſſance. Il faut qu'il ſoit de flamme ou de glace; quand il eſt tiede il eſt nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de ſon ame duroit peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ſes paſſions les conſumoit les dévoroit elles-mêmes; & qu'après de fortes & rapides exploſions elles s'anéantiſſoient auſſi-tôt & le laiſſoient retomber dans ce premier engourdiſſement qui le livre au ſeul empire de l'habitude & me paroît être ſon état permanent & naturel.

Voilà le précis des obſervations d'où j'ai tiré la connoiſſance de ſa conſtitution phyſique, & par des conſéquences néceſſaires, confirmées par ſa conduite en toute choſe, celle de ſon vrai caractere. Ces obſervations & les autres qui s'y rapportent offrent pour réſultat un tempérament mixte formé d'élémens qui paroiſſent contraires: un cœur ſenſible, ardent ou très-inflammable; un cerveau compacte & lourd, dont les parties ſolides & maſſives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du ſang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en phyſicien ces apparentes contradictions, & que m'im-

porte? Ce qui m'importoit, étoit de m'assurer de leur réalité, & c'est aussi tout ce que j'ai fait. Mais ce résultat, pour paroître à vos yeux dans tout son jour a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de sensibilité, & tirer de-là l'évidente conséquence qu'il étoit un monstre. C'est sur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches sur l'ame*, où, à la faveur de je ne sais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices & de ses crimes, & qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique par une exception à la regle l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine impartiale du philosophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *sensibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque instant des idées si vagues & souvent contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne sentiroit rien, n'agiroit point: car où seroit pour lui le motif d'agir? Dieu lui-même est sensible puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une sensibilité physique & organique, qui, purement passive, paroît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps & celle de notre espece par les directions du plaisir & de la douleur.

Il y a une autre ſenſibilité que j'appelle active & morale qui n'eſt autre choſe que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous ſont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoiſſance, ſemble offrir dans les ames une analogie aſſez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force eſt en raiſon des rapports que nous ſentons entre nous & les autres êtres, &, ſelon la nature de ces rapports elle agit tantôt poſitivement par attraction, tantôt négativement par répulſion, comme un aimant par ſes pôles. L'action poſitive ou attirante eſt l'œuvre ſimple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le ſentiment de notre être; la négative ou repouſſante qui comprime & rétrécit celui d'autrui eſt une combinaiſon que la réflexion produit. De la premiere naiſſent toutes les paſſions aimantes & douces, de la ſeconde toutes les paſſions haineuſes & cruelles. Veuillez, Monſieur, vous rappeller ici, avec les diſtinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de ſoi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agiſſent ſur le cœur humain. La ſenſibilité poſitive dérive immédiatement de l'amour de ſoi. Il eſt très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre ſon être & ſes jouiſſances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il ſent devoir être un bien pour lui: ceci eſt une pure affaire de ſentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais ſi-tôt que cet amour abſolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la ſenſibilité négative; parce qu'auſſi-tôt qu'on prend l'habitude de ſe meſurer avec d'autres, & de ſe tranſporter hors de ſoi pour s'aſſigner la premiere & meilleure place, il eſt impoſſible de ne pas prendre en averſion tout ce

qui nous ſurpaſſe, tout ce qui nous rabaiſſe, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque choſe nous empêche d'être tout. L'amour-propre eſt toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même, ce qui ne ſe peut : il s'irrite des préférences qu'il ſent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a ſur nous, ſans s'appaiſer par ceux dont il ſe ſent dédommagé. Le ſentiment de l'infériorité à un ſeul égard empoiſonne alors celui de la ſupériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous ſentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi diſpoſer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette diſpoſition à ſe comparer, qui change une paſſion naturelle & bonne en une autre paſſion factice & mauvaiſe ; je vous répondrai qu'elle vient des relations ſociales, du progrès des idées, & de la culture de l'eſprit. Tant qu'occupé des ſeuls beſoins abſolus on ſe borne à rechercher ce qui nous eſt vraiment utile, on ne jette gueres ſur d'autres un regard oiſeux. Mais à meſure que la ſociété ſe reſſerre par le lien des beſoins mutuels, à meſure que l'eſprit s'étend s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embraſſe plus d'objets, ſaiſit plus de rapports, examine compare ; dans ces fréquentes comparaiſons il n'oublie ni lui-même ni ſes ſemblables ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de ſe meſurer ainſi l'on ne ceſſe plus, & le cœur ne ſait plus s'occuper déſormais qu'à mettre tout le monde au-deſſous de nous. Auſſi remarque-

t-on généralement en confirmation de cette théorie que les gens d'esprit & sur-tout les gens de lettres sont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intensité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'est plus commun que des sots pétris d'amour-propre. Cela n'est vrai qu'en distinguant. Fort souvent les sots sont vains, mais rarement ils sont jaloux, parce que se croyant bonnement à la premiere place, ils sont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'esprit n'a gueres le même bonheur; il sent parfaitement, & ce qui lui manque, & l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir sur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le sent en dépit de lui, & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclaircissemens m'ont paru nécessaires pour jetter du jour sur ces imputations de sensibilité, tournées par les uns en éloges & par les autres en reproches; sans que les uns ni les autres sachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il est des genres de sensibilité de natures différentes & même contraires qui ne sauroient s'allier ensemble dans un même individu. Passons maintenant à l'application.

Jean-Jaques m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens & il en dépendroit bien davantage si la sensibilité morale n'y faisoit souvent diversion; & c'est même encore souvent par celle-ci que l'autre l'affecte si vivement. De beaux sons, un beau ciel, un beau paysage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux un doux regard; tout cela ne réagit si fort sur ses

ſens qu'après avoir percé par quelque côté juſqu'à ſon cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant preſque tout un printems pour aller écouter à Berci le roſſignol à ſon aiſe; il faloit l'eau la verdure la ſolitude & les bois pour rendre le chant de cet oiſeau touchant à ſon oreille, & la campagne elle-même auroit moins de charme à ſes yeux s'il n'y voyoit les ſoins de la mere commune qui ſe plaît à parer le ſéjour de ſes enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ſes ſenſations les tempere, & ôtant à celles qui ſont purement matérielles l'attrait ſéducteur des autres fait que toutes agiſſent ſur lui plus modérément. Ainſi ſa ſenſualité, quoique vive, n'eſt jamais fougueuſe, & ſentant moins les privations que les jouiſſances, il pourroit ſe dire en un ſens plutôt tempérant que ſobre. Cependant l'abſtinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il poſſéde, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'eſt ſeulement après avoir deſiré, & il n'attend pas pour ceſſer que le deſir ceſſe, il ſuffit qu'il ſoit attiédi. Ses goûts ſont ſains, délicats même mais non pas rafinés. Le bon vin les bons mêts lui plaiſent fort, mais il aime par préférence ceux qui ſont ſimples communs ſans apprêt, mais choiſis dans leur eſpece, & ne fait aucun cas en aucune choſe du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mêts fins & la chère trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas ſes feſtins ſont d'un plat unique & toujours le même juſqu'à ce qu'il ſoit achevé. En un mot, il eſt ſenſuel

plus

plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Cependant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel est l'homme de la nature ; l'homme réfléchi est celui de l'opinion ; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité à l'acception que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui se font une vanité de l'être, ou qui pour vouloir passer les limites du plaisir tombent dans la dépravation, ou qui, dans les rafinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, dédaignent les plaisirs dont tout homme a le choix, & se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les sensations, & pour qu'un objet lui fasse impression il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau ; si l'impression n'en pénétre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours

bien voir quand il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne sait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports, & quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité soit dans les arts soit dans le monde, soit dans la nature ne tente ni ne flatte J. J. en aucune sorte, & jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser qui déjà trop contrariée pour son propre compte l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'est aussi par-là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit, & vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, & qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir : il paroît distrait sans l'être & n'est exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences & les balourdises qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits faux malfaisans sont toujours en garde & ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on sent le bien qui le rachete, & qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui se mettant toujours à dé-

couvert ne dise & ne fasse jamais de choses répréhensibles? L'homme rusé qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voye, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne sait pas mettre son prix en montre, & que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons & mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment & souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent quoiqu'il ne s'agite pas : elles sont naturelles & simples comme son caractere; il est parmi tous ces énergumenes de sensibilité, comme une belle femme sans rouge qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des visages fardés. Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société, (& dont je distingue l'impression vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine,) je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral; c'est-à-dire que la haine de l'in-

justice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste & le méchant, mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'homme de lettres ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de haine & de jalousie contre aucun homme ne prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït dépriser ni rabaisser les hommes célebres pour nuire à leur réputation. De sa vie il n'a tenté, même dans ses courts succès de se faire ni parti ni prosélytes ni de primer nulle part. Dans toutes les sociétés où il a vécu il a toujours laissé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur esprit épargnoit de la peine au sien; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus qui ne sussent point qu'il a fait des livres, je suis sûr que loin de l'en croire capable, tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses ennemis. Quand il en parle, c'est avec une fierté sans dédain, avec une plaisanterie sans fiel, avec des reproches sans amertumes, avec une franchise sans malignité. Et de même il ne parle de ses rivaux de gloire qu'avec des éloges mérités sous lesquels aucun venin ne se cache; ce qu'on ne dira surement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que *j'ai* trouvé en lui de plus rare

pour un auteur & même pour tout homme ſenſible, c'eſt la tolérance la plus parfaite en fait de ſentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout eſprit de parti, même en ſa faveur; voulant dire en liberté ſon avis & ſes raiſons quand la choſe le demande, & même quand ſon cœur s'échauffe y mettant de la paſſion ; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas ſon ſentiment qu'il ne ſouffre qu'on le lui veuille ôter, & laiſſant à chacun la même liberté de penſer qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui ſeul.

Enfin l'eſpece de ſenſibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu ſages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés ni des monſtres : elle en fait ſeulement des hommes inconſéquens & ſouvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, uniſſant comme celui-ci un cœur vif & un eſprit lent, ils commencent par ne ſuivre que leurs penchans & finiſſent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raiſon plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette oppoſition entre les premiers élémens de ſa conſtitution ſe fait ſentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, & dans toute ſa conduite. Il y a peu de ſuite dans ſes actions, parce que ſes mouvemens naturels & ſes projets réfléchis ne le menant jamais ſur la même ligne, les premiers le détournent à chaque inſtant de la route qu'il s'eſt tracée, & qu'en agiſſant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand de beau de généreux dont par élans il ne ſoit capable ; mais il ſe laſſe bien vîte, & retombe auſſi-tôt dans ſon inertie :

c'eſt en vain que les actions nobles & belles ſont quelques inſtans dans ſon courage, la pareſſe & la timidité qui ſuccédent bientôt le retiennent l'anéantiſſent, & voilà comment avec des ſentimens quelquefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par ſa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond ſa conduite & ſes mœurs? Etudiez bien ſes inclinations & ſes goûts; cette connoiſſance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne ſe conduiſit moins ſur des principes & des regles, & ne ſuivit plus aveuglément ſes penchans. Prudence, raiſon, précaution, prévoyance; tout cela ne ſont pour lui que des mots ſans effet. Quand il eſt tenté, il ſuccombe; quand il ne l'eſt pas, il reſte dans ſa langueur. Par-là vous voyez que ſa conduite doit être inégale & ſautillante, quelques inſtans impétueuſe, & preſque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place, ſon activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choſes le tire, & s'il n'étoit pouſſé que par ſon plus conſtant deſir, il reſteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exiſta d'être plus ſenſible à l'émotion & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la ſolitude. Il ſe plaiſoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il ſe plaiſoit encore plus avec lui-même. Il chériſſoit leur ſociété; mais il avoit quelquefois beſoin de ſe recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre *toujours* ſeul que *toujours* avec eux. Son affection pour le roman de Robinſon m'a fait juger qu'il ne ſe *fût* pas cru ſi malheureux que lui, confiné dans ſon *Iſle déſerte*. Pour un homme ſen-

ſible, ſans ambition, & ſans vanité, il eſt moins cruel & moins difficile de vivre ſeul dans un déſert que ſeul parmi ſes ſemblables. Du reſte quoique cette inclination pour la vie retirée & ſolitaire n'ait certainement rien de méchant & de miſantrope, elle eſt néanmoins ſi ſinguliere que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui ſeul, & qu'il en faloit abſolument démêler la cauſe préciſe, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la meſure des ſociétés ordinaires où régne une familiarité apparente & une réſerve réelle ne pouvoit lui convenir. L'impoſſibilité de flatter ſon langage & de cacher les mouvemens de ſon cœur mettoit de ſon côté un déſavantage énorme vis-à-vis du reſte des hommes, qui, ſachant cacher ce qu'ils ſentent & ce qu'ils ſont, ſe montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a miſe, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de ſa part une imprudence & de la leur une embûche, & cette tromperie, dont il fut la victime, une fois ſentie a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la ſociété humaine qu'a-t-il ſubſtitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre malgré ſes inconvéniens? Je ſais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils ſe reſſerrent & ſe compriment dans la foule, qu'ils ſe dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effuſion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuſe qui fait la véritable jouiſſance de l'amitié ne peut gueres ſe former

& se nourrir que dans la retraite : mais je sais aussi qu'une solitude absolue est un état triste & contraire à la nature : les sentimens affectueux nourrissent l'ame, la communication des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative & collective ; & notre vrai *moi* n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire J. J. devroit donc être sombre taciturne, & vivre toujours mécontent. C'est en effet ainsi qu'il paroît dans tous ses portraits, & c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs ; même on lui fait dire dans une lettre imprimée qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois qu'il cite, & toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même si-tôt qu'il s'est mis à son aise avec moi. J'ai sur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai si serein que quand on l'avoit laissé seul & tranquille, ou au retour de sa promenade solitaire pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accostât. Sa conversation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire comme seroit celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi s'occupoit-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la risée & l'horreur de ses contemporains ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes & de désespoir ?

O providence ! ô nature ! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné ; celui qui sent qui connoît vos saintes loix & s'y confie, celui dont le cœur est en paix & dont le corps ne souffre pas, graces à vous n'est point tout entier en proie à

l'adversité.

l'adverſité. Malgré tous les complots des hommes, tous les ſuccès des méchans il ne peut être abſolument miſérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'eſpérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'inſtant même : d'heureuſes fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui ſeul eſt ſolidement heureux, puiſque les biens terreſtres peuvent à chaque *inſtant* échapper en mille manieres à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque ſait en jouir. Il les poſſede ſans riſque & ſans crainte ; la fortune & les hommes ne ſauroient l'en dépouiller.

Foible reſſource, allez-vous dire, que des viſions contre une grande adverſité ! Eh Monſieur, ces viſions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puiſqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai ſentiment de bonheur, & que ceux qui les poſſedent ſont également forcés de ſe jetter dans l'avenir faute de trouver dans le préſent des jouiſſances qui les ſatisfaſſent.

Si l'on vous diſoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, paſſe réguliérement cinq ou ſix heures par jour dans des ſociétés délicieuſes, composées d'hommes juſtes vrais gais aimables, ſimples avec de grandes lumieres, doux avec de grandes vertus ; de femmes charmantes & ſages, pleines de ſentimens & de graces, modeſtes ſans grimace, badines ſans étourderie, n'uſant de l'aſcendant de leur ſexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choſes & le zele de la vertu : que ce mortel connu eſtimé chéri dans ces ſociétés d'élite y vit avec tout

ce qui les compose dans un commerce de confiance d'attachement de familiarité; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs, des maîtresses fidelles, de tendres & solides amies, qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie & l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du tems, & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux? Pour moi, je pense & vous penserez, je m'assure, que cet homme pourroit se flatter malgré ses peines de passer de cette maniere une vie aussi pleine de bonheur & de jouissance que tel autre mortel que ce soit. Hé bien, Monsieur, tel est l'état de J. J. au milieu de ses afflictions & de ses fictions, de ce J. J. si cruellement si obstinément si indignement noirci flétri diffamé, & qu'avec des soucis des soins des frais énormes ses adroits ses puissans persécuteurs travaillent depuis si long-tems sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échappe, & se réfugiant dans les régions éthérées, il y vit heureux en dépit d'eux: jamais avec toutes leurs machines ils ne le poursuivront jusques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre & à son triste cortege ne connoissent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice, au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent, ils voient par-tout

quelque ſujet de peine, ils gardent toujours quelque ſouvenir attriſtant; & quand enſuite ils méditent dans la ſolitude ſur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés rempliſſent leur imagination de mille objets funeſtes. Les concurrences les préférences les jalouſies les rivalités, les offenſes les vengeances les mécontentemens de toute eſpece, l'ambition les deſirs les projets les moyens les obſtacles rempliſſent de penſées inquiétantes les heures de leurs courts loiſirs; & ſi quelque image agréable oſe y paroître avec l'eſpérance, elle en eſt effacée ou obſcurcie par cent images pénibles que le doute du ſuccès vient bientôt y ſubſtituer.

Mais celui qui, franchiſſant l'étroite priſon de l'intérêt perſonnel & des petites paſſions terreſtres, s'éleve ſur les aîles de l'imagination au-deſſus des vapeurs de nôtre atmoſphere, celui qui ſans épuiſer ſa force & ſes facultés à lutter contre la fortune & la deſtinée ſait s'élancer dans les régions éthérées, y plâner & s'y ſoutenir par de ſublimes contemplations, peut de-là braver les coups du ſort & des inſenſés jugemens des hommes. Il eſt au-deſſus de leurs atteintes, il n'a pas beſoin de leur ſuffrage pour être ſage ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel eſt en nous l'empire de l'imagination & telle en eſt l'influence, que d'elle naiſſent non-ſeulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que c'eſt principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel pareſſeux doivent inſpirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une paſſion très-vive, pour peu qu'il ſoit ſecondé par l'imagination. C'eſt ce

qui arrive très-fréquemment aux Orientaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé à J. J. qui leur reſſemble à bien des égards. Trop ſoumis à ſes ſens pour pouvoir dans les jeux de la ſienne en ſecouer le joug, il ne s'éleveroit pas ſans peine à des méditations purement abſtraites, & ne s'y ſoutiendroit pas long-tems. Mais cette foibleſſe d'entendement lui eſt peut-être plus avantageuſe que ne ſeroit une tête plus philoſophique. Le concours des objets ſenſibles rend ſes méditations moins ſéches plus douces plus illuſoires plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, ſe peint à ſes yeux des couleurs les plus vives, ſe peuple pour ſon uſage d'êtres ſelon ſon cœur ; & lequel eſt le plus conſolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui raviſſent, & tranſportent celui qui s'y livre au ſein de la félicité ? Il raiſonne moins, il eſt vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouiſſance, & ſi-tôt qu'il eſt ſeul il eſt heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle ſoit épuiſe & fatigue à la longue, elle a beſoin de délaſſement. On le trouve en laiſſant repoſer ſa tête & livrant uniquement ſes ſens à l'impreſſion des objets extérieurs. Le plus indifférent ſpectacle a ſa douceur par le relâche qu'il nous procure, & pour peu que l'impreſſion ne ſoit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite ſuffit pour nous préſerver d'un engourdiſſement léthargique & nourrir en nous le plaiſir d'exiſter ſans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems ſi peu attentif aux objets qui l'entourent a ſouvent grand

besoin de ce repos & le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent gueres. Il n'apperçoit rien sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux, mais c'en est assez pour lui. Non-seulement une parade de foire une revue un exercice une procession l'amuse; mais la grue le cabestan le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui court, l'oiseau qui vole, attachent ses regards. Il s'arrête même à des spectacles sans mouvement, pour peu que la variété y supplée. Des colifichets en étalage des bouquins ouverts sur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil stupide, tout cela l'arrête & l'amuse quand son imagination fatiguée a besoin de repos. Mais nos modernes sages qui le suivent & l'épient dans tout ce badaudage en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention & toujours dans l'aimable caractere dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour assez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes-gens inquiets de savoir ce qui l'occupoit si fort, mais assez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interposer entre l'objet & lui, attendirent avec une risible impatience. Si-tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis ensuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monsieur, une grande découverte & dont je me suis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres singularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries j'ai vu dériver tous les goûts tous les penchans toutes les habitudes de J. J., ses vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet il fait par fois dans sa chambre de fortes & promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une premiere inconséquence. La même opposition qu'offrent les élémens de sa constitution se retrouve dans ses inclinations dans ses mœurs & dans sa conduite. Il est actif ardent laborieux infatigable; il est indolent paresseux sans vigueur; il est fier audacieux téméraire, il est craintif timide embarrassé; il est froid dédaigneux rebutant jusqu'à la dureté; il est doux caressant facile jusqu'à la foiblesse, & ne sait pas se défendre de faire ou souffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité sans même remarquer ce passage ni se souvenir de ce qu'il étoit l'instant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche & mou tant que la seule raison l'excite, il devient tout de feu si-tôt qu'il est animé par quelque passion. Vous me direz que c'est comme cela que sont tous les hommes. Je pense tout le contraire, & vous ne penseriez pas ainsi vous-même si j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raison* qui dans le fond signifie

ici la même chose : car qu'est-ce que la raison pratique, si ce n'est le sacrifice d'un bien présent & passager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus solides, & qu'est-ce que l'intérêt si ce n'est l'augmentation & l'extension continuelle de ces mêmes moyens ? L'homme intéressé songe moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'instrument des jouissances. Il n'a point proprement de passions non plus que l'avare, ou il les surmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à se mettre en état de satisfaire à son aise celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables passions, plus rares qu'on ne pense parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'est qu'une bêtise de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La devise du Baron de Feneste se lit en gros caracteres sur toutes les actions des hommes de nos jours *c'est pour paroistre*. Ces dispositions habituelles ne sont gueres propres à laisser agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J. incapable d'une prévoyance un peu suivie, & tout entier à chaque sentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant sa durée qu'il puisse jamais cesser d'en être affecté. Il ne pense à son intérêt c'est-à-dire à l'avenir que dans un calme absolu ; mais il tombe alors dans un tel engourdissement qu'autant vaudroit qu'il n'y pensât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile & de ceux de nos jours, qu'où est le cœur là est aussi son trésor. En un mot son ame est forte ou foible à l'excès, selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'est pas dans

l'action mais dans la résistance ; toutes les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié seule eût eu le pouvoir de l'égarer, il est à l'épreuve de tout le reste. Sa foiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ces dispositions le rendroient propre à faire son chemin dans le monde où l'on ne marche que par zig-zag?

Tout a concouru dès ses premieres années à détacher son ame des lieux qu'habitoit son corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa premiere lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre & des vieux Romans qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tous les sentimens expansifs & tendres auxquels il n'étoit déjà que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes & de la société des idées romanesques & fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune adolescent, & se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides les Lycurgues & les Astrées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jetter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à se *désabuser*. Durant sa jeunesse il trouva des ames bonnes & simples, mais sans chaleur

&

& ſans énergie. Dans ſon âge mûr il trouva des eſprits vifs éclairés & fins, mais faux doubles & méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la premiere place, mais qui dès qu'ils s'en crurent offuſqués n'uſerent de ſa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, ſe voyant devenu la riſée & le jouet de ſon ſiecle ſans ſavoir comment ni pourquoi il comprit que vieilliſſant dans la haine publique il n'avoit plus rien à eſpérer des hommes, & ſe détrompant trop tard des illuſions qui l'avoient abuſé ſi long-tems il ſe livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliſer tous les jours, & finit par nourrir de ſes ſeules chimeres ſon cœur que le beſoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ſes goûts toutes ſes paſſions ont ainſi leurs objets dans une autre ſphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me ſoit connu. Ce n'eſt pas de quoi ſe faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui ſe ſentant dépendre de tout le monde veulent auſſi que tout le monde dépende d'eux.

Ces cauſes tirées des événemens de ſa vie auroient pu ſeules lui faire fuir la foule & rechercher la ſolitude. Les cauſes naturelles tirées de ſa conſtitution auroient dû ſeules produire auſſi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes cauſes pour le rendre ce qu'il eſt aujourd'hui. Pour mieux ſentir cette néceſſité écartons un moment tous les faits, ne ſuppoſons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devroit naturellement en réſulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-ſenſible & d'une imagination très-

vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées & plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles & recherchera celles qui lui sont commodes, il se complaira dans le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses, mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées, & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit & d'avoir toujours l'esprit présent & tendu pour y répondre, lui rendra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore cette répugnance en lui faisant entendre après-coup des multitudes de choses qu'il n'a pu d'abord entendre & auxquelles forcé de répondre à l'instant il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens, la société des cœurs & l'intimité lui seront très-précieuses, & il se sentira d'autant plus à son aise avec ses amis que bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent sur les sottises qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la conversation. Aussi le plaisir de vivre avec eux exclusivement se marquera-t-il sensiblement dans ses yeux & dans ses manieres; mais l'arrivée d'un survenant fera disparoître à l'instant sa confiance & sa gaîté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le sentiment de son invincible ineptie au-dehors pourra lui donner souvent du dépit contre lui-même & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en aversion tout ce flux de complimens qui ne sont qu'un art de s'en attirer à soi-même & de provoquer une escrime en paroles. Art sur-tout em-

ployé par les femmes & chéri d'elles, ſures de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conſéquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendreſſe, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra ſouffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleſſes qu'il ſe ſent hors d'état de payer. Il parlera peut-être auſſi bien qu'un autre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce ſoit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus l'eſtimeront au-deſſous de ſon prix. Ses yeux animés par intervalles promettroient en vain ce qu'il feroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'eſprit: ceux qui ne connoiſſent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, & jugeant de lui ſur cette apparence, ils diroient; c'eſt un homme d'eſprit en peinture, c'eſt un ſot en original. Ses amis mêmes pourroient ſe tromper comme les autres ſur ſa meſure, & ſi quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'eſprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur premiere erreur ſur ſon compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas ſu d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ſes contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types de vertus de beautés de perfections de toute eſpece chercheroit long-tems dans le

monde des ſujets où il trouvât tout cela. A force de deſirer, il croiroit ſouvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroîtroient des qualités réelles, les moindres proteſtations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ſes attachemens il croiroit toujours trouver le ſentiment qu'il y porteroit lui-même, toujours trompé dans ſon attente & toujours careſſant ſon erreur, il paſſeroit ſa jeuneſſe à croire avoir réaliſé ſes fictions ; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin pour ce qu'elles ſont, & malgré les erreurs les fautes & les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire ſon illuſion chérie & lui faire ſentir que ce qu'il cherche ne ſe trouve point ſur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choſes bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus ſéducteur que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui dans l'univers qu'il ſe crée à ſon gré, ſe dilate s'étend à ſon aiſe délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mere des ſoucis & des peines n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les ſoins fatigans de la vie active lui deviennent inſupportables & lui ſemblent ſuperflus ; & pourquoi ſe donner tant de peines dans l'eſpoir éloigné d'un ſuccès ſi pauvre ſi incertain, tandis qu'on peut dès l'inſtant même dans une délicieuſe rêverie jouir à ſon aiſe de toute la félicité dont on ſent en ſoi la puiſſance & le beſoin ? Il deviendroit donc indolent pareſſeux par goût par raiſon même, quand il ne le ſeroit pas par tempérament. Que ſi par intervalle

quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir, il le ſuivroit d'abord avec ardeur avec impétuoſité, mais la moindre difficulté le moindre obſtacle l'arrêteroit le rebuteroit le rejetteroit dans l'inaction. La ſeule incertitude du ſuccès le détacheroit de toute entrepriſe douteuſe. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter ſur quelque choſe ici-bas, à ſe tourmenter pour un avenir ſi précaire, & de la ſageſſe à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir.

Ainſi livré par ſyſtême à ſa douce oiſiveté, il rempliroit ſes loiſirs de jouiſſances à ſa mode, & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la ſageſſe humaine preſcrit comme indiſpenſables, il paſſeroit pour fouler aux pieds les bienſéances parce qu'il dédaigneroit les ſimagrées. Enfin, loin de cultiver ſa raiſon pour apprendre à ſe conduire prudemment parmi les hommes, il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de ſe livrer tout entier à ſes fictions.

Cette humeur indolente & voluptueuſe ſe fixant toujours ſur des objets rians, le détourneroit par conſéquent des idées pénibles & déplaiſantes. Les ſouvenirs douloureux s'effaceroient très-promptement de ſon eſprit : les auteurs de ſes maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux mêmes, & tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de tems ſeroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà ſouffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins préciſément à cauſe de

ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'ensuivroient inévitablement & qui alarmeroient plus sa paresse que la crainte du mal n'épouvanteroit son courage. Mais tout cet effroi subit & momentané seroit sans suite & stérile en effets. Il craindroit moins la souffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ses maux & rester tranquille que de se tourmenter pour les adoucir ; disposition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux : notre homme ne le seroit pas non plus ; & comment, foible & subjugué par ses penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison ? Comment la vertu qui n'est que travail & combat régneroit-elle au sein de la mollesse & des doux loisirs ? Il seroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel ; il feroit du bien, parce qu'il lui seroit doux d'en faire : mais s'il s'agissoit de combattre ses plus chers desirs & de déchirer son cœur pour remplir son devoir, le feroit-il aussi ? J'en doute. La loi de la nature, sa voix du moins ne s'étend pas jusques-là. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature se taise.

Mais se mettroit-il aussi dans ces situations violentes d'où naissent des devoirs si cruels ? J'en doute encore plus. Du tumulte des sociétés naissent des multitudes de rapports nouveaux & souvent opposés qui tiraillent en sens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route sociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne regle de justice que de résister à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils

defirent, par cela feul qu'ils le defirent. Mais celui qui fe tient à l'écart, & fuit ces dangereux combats, n'a pas befoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de céder à fa fougue impétueufe ou de fe roidir pour y réfifter, il fe trouve naturellement foumis à ce grand précepte de morale, mais deftructif de tout l'ordre focial, de ne fe mettre jamais en fituation à pouvoir trouver fon avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut fuivre ce précepte à la rigueur n'a point d'autre moyen pour cela que de fe retirer tout-à-fait de la fociété, & celui qui en vit féparé fuit par cela feul ce précepte fans avoir befoin d'y fonger.

Notre homme ne fera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas befoin de l'être, & par la même raifon il ne fera ni vicieux ni méchant. Car l'indolence & l'oifiveté, qui dans la fociété font un fi grand vice n'en font plus un dans quiconque a fu renoncer à fes avantages pour n'en pas fupporter les travaux. Le méchant n'eft méchant qu'à caufe du befoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorifent pas affez, que ceux-là lui font obftacle, & qu'il ne peut ni les employer ni les écarter à fon gré. Le folitaire n'a befoin que de fa fubfiftance qu'il aime mieux fe procurer par fon travail dans la retraite que par fes intrigues dans le monde, qui feroient un bien plus grand travail pour lui. Du refte, il n'a befoin d'autrui que parce que fon cœur a befoin d'attachement, il fe donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne ſera pas vertueux parce qu'il ſera foible & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui eſt-ce qui l'admirera la chérira l'adorera plus que lui ? Qui eſt-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin ſimulacre ? Qui eſt-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle ? Ordre harmonie beauté perfection ſont les objets de ſes plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, reſteroit-il froid uniquement pour la ſuprême beauté ? Non, elle ornera de ſes charmes immortels toutes ces images chéries qui rempliſſent ſon ame, qui repaiſſent ſon cœur. Tous ſes premiers mouvemens ſeront vifs & purs ; les ſeconds auront ſur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui eſt bien, il le fera quelquefois, & ſi ſouvent il laiſſe éteindre ſa volonté par ſa foibleſſe, ce ſera pour retomber dans ſa langueur. Il ceſſera de bien faire, il ne commencera pas même lorſque la grandeur de l'effort épouvantera ſa pareſſe ; mais jamais il ne fera volontairement ce qui eſt mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas, & toutes ſes fautes, même les plus graves, ne ſeront que des péchés d'omiſſion : mais c'eſt par-là préciſément qu'il ſera le plus en ſcandale aux hommes ; qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abſtient, pour tout l'étiquette des petits procédés, & font bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel ſera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel

tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais foible pour surmonter les obstacles, ne prend gueres de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus souvent il est nul, & c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auroient sur tout autre homme, & que malgré tous ses malheurs, ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie, ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela sans qu'il restât pour le moment dans son ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui constituoient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser une larme; mais tout sentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité passe à son cœur lui en arrache infailliblement. Il ne sauroit pleurer que d'attendrissement ou d'admiration : la tendresse & la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un

œil ſec, mais il pleure en penſant à ſon innocence, & au prix qu'avoit mérité ſon cœur.

Il eſt des malheurs auxquels il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels ſont ceux qu'on lui deſtinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques inſtans ſe laiſſer dégrader juſqu'à la baſſeſſe juſqu'à la lâcheté, jamais juſqu'à l'injuſtice juſqu'à la fauſſeté juſqu'à la trahiſon. Revenu de cette premiere ſurpriſe il s'eſt relevé, & vraiſemblablement ne ſe laiſſera plus abattre, parce que ſon naturel a repris le deſſus, que connoiſſant enfin les gens auxquels il a à faire, il eſt préparé à tout, & qu'après avoir épuiſé ſur lui tous les traits de leur rage, ils ſe ſont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une poſition unique & preſque incroyable, plus ſeul au milieu de Paris que Robinſon dans ſon Iſle, & ſéqueſtré du commerce des hommes par la foule même empreſſée à l'entourer pour empêcher qu'il ne ſe lie avec perſonne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ſes perſécuteurs à ſe rendre ſans ceſſe plus iſolé, & tandis qu'ils travailloient ſans relâche à le tenir ſéparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent reſter pour lui ſervir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper les gagner ou les écarter, pour obſerver ſes diſcours ſa contenance, pour jouir à longs traits du doux aſpect de ſa miſere, pour chercher d'un œil curieux s'il reſte quelque place en ſon cœur déchiré où ils puiſſent porter encore quelque atteinte. De ſon

côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner parce que leur malignité leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, & que le spectacle de la haine l'afflige & le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, & si-tôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre, l'indignation le saisit, perce de toutes parts dans son accent dans son regard dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il est oublié, & l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, serré dans leurs lacs, se débattre très-peu pour en sortir, entouré de mensonges & de ténebres attendre sans murmure la lumiere & la vérité, enfermé vif dans un cercueil s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre passant pour riche, vieux passant pour jeune, doux passant pour féroce, complaisant & foible passant pour inflexible & dur, gai passant pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné

persiflé moqué des honnêtes-gens, servir de jouet à la canaille, le voir le sentir en gémir, déplorer la misere humaine & supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même au point d'aller chercher dans la société des indignités peu déguisées dont on se plaisoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares qui se faisant de ses peines un objet d'amusement ne cherchoient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse & de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles? Voilà ce qui lui rendit indispensable la maniere de vivre à laquelle il s'est réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'est à quoi l'on en vouloit venir & l'on s'est attaché à lui rendre si cruelle & si déchirante la fréquentation des hommes qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, disoit-il, *pourquoi je fuis les hommes? demandez-le à eux-mêmes, ils le savent encore mieux que moi.* Mais une ame expansive change-t-elle ainsi de nature, & se détache-t-elle ainsi de tout? Tous ses malheurs ne viennent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur dès son enfance & qui l'inquiéte & le trouble encore au point que, resté seul sur la terre il attend le moment d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites, & retrouver dans un meilleur ordre de choses une patrie & des amis.

Il atteignit & passa l'âge mûr sans songer à faire des livres, & sans sentir un instant le besoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, & qu'on lui a fait payer si cher. Ses visions

chéries lui tenoient lieu de tout, & dans le feu de la jeunesse sa vive imagination surchargée accablée d'objets charmans qui venoient incessamment la remplir tenoit son cœur dans une ivresse continuelle qui ne lui laissoit, ni le pouvoir d'arranger ses idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le desir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiser, quand ses idées prenant une marche plus réglée & plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer; ce fut dis-je alors seulement que l'usage de la plume lui devint possible, & qu'à l'exemple & à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui-même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par surprise & sans en avoir formé le projet, qu'il se trouva jetté dans cette funeste carriere où dès-lors peut-être on creusoit déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons sages heureux comme ils lui sembloient faits pour l'être; il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, se disoit-il, me ressembloient, il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par brusques & rares secousses; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce société. Pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi? Pourquoi toujours accusant le Ciel de leurs miseres travaillent-ils sans

cesse à les augmenter ? En admirant les progrès de l'esprit humain il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une secrete opposition entre la constitution de l'homme & celle de nos sociétés ; mais c'étoit plutôt un sentiment sourd une notion confuse qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup dessiller ses yeux, débrouiller ce cahos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples sages heureux, & réaliser en espérance toutes ses visions, par la destruction des préjugés qui l'avoient subjugué lui-même; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miseres du genre-humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son ame sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant dix ans de délire & de fievre ; mais dont aucun vestige n'avoit paru jusqu'alors, & qui vraisemblablement n'auroient plus brillé dans la suite si cet accès passé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours présens à sa pensée, & les comparant à l'état réel des choses il les voyoit chaque jour sous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés & du mensonge la raison la vérité, & de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt, son cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du

genre-humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par-là de s'occuper fortement & long-tems du même sujet il assujettit sa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe par des productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laissé parler sans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment......

ROUSSEAU.

Je devine..... une contradiction, n'est-ce pas?

LE FRANÇOIS.

Non, j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence est un piége que J. J. s'amuse à tendre aux lecteurs étourdis.

ROUSSEAU.

Si cela est, il en est bien puni par les lecteurs de mauvaise foi qui font semblant de s'y prendre pour l'accuser de ne savoir ce qu'il dit.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis point de cette derniere classe & je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'est donc point une contradiction qu'ici je vous reproche, mais c'est un éclaircissement que je vous demande. Vous étiez ci-devant persuadé que les livres qui

portent le nom de J. J. n'étoient pas plus de lui que cette traduction du Tasse si fidelle & si coulante qu'on répand avec tant d'affectation sous son nom. Maintenant vous paroissez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion, veuillez m'apprendre sur quoi ce changement est fondé.

ROUSSEAU.

Cette recherche fut le premier objet de mes soins. Certain que l'auteur de ces livres & le monstre que vous m'avez peint ne pouvoient être le même homme, je me bornois pour lever mes doutes à résoudre cette question. Cependant je suis sans y songer parvenu à la résoudre par la méthode contraire. Je voulois premiérement connoître l'auteur pour me décider sur l'homme, & c'est par la connoissance de l'homme que je me suis décidé sur l'auteur.

Pour vous faire sentir comment une de ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour cet effet; vous déduirez de vous-même & très-aisément les conséquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sols la page; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, & qui ne ressembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire : l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations : l'autre, s'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictete & le Diogene, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si long-tems. Sa note mal formée m'a paru faite pesamment lentement sans facilité sans grace mais avec exactitude. On voit qu'il tâche de suppléer aux dispositions qui lui manquent, à force de travail & de soins. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen, & n'ayant leur effet que dans l'exécution, sur quoi les musiciens, qui ne l'aiment pas ne sont pas toujours sinceres, ne compensent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord sautent à la vue.

N'ayant l'esprit présent à rien, il ne l'a pas non plus à son travail, sur-tout forcé par l'affluence des survenans de l'associer avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, & il les corrige ensuite en grattant son papier avec une perte de tems & des peines incroyables. J'ai vu des pages presque entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainsi que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutôt fait; mais il entre dans son tour d'esprit laborieusement paresseux, de ne pouvoir se résoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut satisfaire qu'à force de peine & de tems. Du reste le plus long le plus ennuyeux travail ne sauroit lasser sa patience, & souvent faisant faute sur faute je l'ai vu gratter & regratter jusqu'à percer le papier sur lequel ensuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, & il paroît au bout de six ans s'y livrer avec le même goût & le même zele que s'il ne faisoit que de commencer.

* J'ai ſu qu'il tenoit regiſtre de ſon travail, j'ai deſiré de voir ce regiſtre ; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces ſix ans il avoit écrit en ſimple copie plus de ſix mille pages de muſique, dont une partie, muſique de harpe & de clavecin ou ſolo & concerto de violon très-chargés & en plus grand papier, demande une grande attention & prend un tems conſidérable. Il a inventé, outre ſa note par chiffres une nouvelle maniere de copier la *muſique ordinaire*, qui la rend plus commode à lire ; & pour prévenir & réſoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute eſpece tant en partition qu'en parties ſéparées.

Outre ce travail & ſon Opéra de Daphnis & Cloé dont un acte entier eſt fait & une bonne partie du reſte bien avancée, & le Devin du Village ſur lequel il a refait à neuf une ſeconde muſique preſque en entier, il a dans le même intervalle compoſé plus de cent morceaux de muſique en divers genres, la plupart vocale avec des accompagnemens, tant pour obliger des perſonnes qui lui ont fourni les paroles que pour ſon propre amuſement. Il a fait & diſtribué des copies de cette muſique tant en partition qu'en parties ſéparées tranſcrite ſur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait compoſé ou pillé toute cette muſique, ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas compoſée, toujours eſt-il certain qu'il l'a écrite & notée pluſieurs fois de ſa main. S'il ne l'a pas compoſée, que de tems ne lui a-t-il pas fallu pour chercher pour choiſir dans les muſiques déjà toutes faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui *fourniſſoit*, ou pour l'y *ajuſter* ſi bien qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'a particuliérement

la musique qu'il donne pour sienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention sans doute; mais il y a plus d'art de travail, sur-tout de consommation de tems, & c'étoit-là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis sous mes yeux, soit en nature soit par articles exactement détaillés fait ensemble plus de huit mille pages de musique (2), toute écrite de sa main depuis son retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique, à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son tems. Dans de grandes & fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes; il les a desséchées avec des soins infinis; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'est appliqué à conserver la figure & la couleur des fleurs & des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainsi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné, envoyé à diverses personnes, & ce qui lui reste (3) suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de tems & de patience, qu'il en fait son unique occupation.

LE FRANÇOIS.

Ajoutez le tems qu'il lui a falu pour étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes, pour les piler les extraire les distiller les préparer de maniere à en tirer les usages aux-

(2) Voyez la note 12.

(3) Ce reste a été donné presque en entier à M. *Malthus* qui a acheté mes livres de botanique.

quels il les destine ; car enfin quelque prévenu pour lui que vous puissiez être, vous comprenez bien, je pense, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

ROUSSEAU.

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature est quelque chose pour toute ame sensible, & beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez & qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige ; je ne me suis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. « Je connois, m'a-t-il dit, l'organisation végétale & la structure des plantes sur le rapport de » mes yeux, sur la foi de la nature qui me la montre & qui » ne ment point ; mais je ne connois leurs vertus que sur » la foi des hommes, qui sont ignorans & menteurs ; leur » autorité a généralement sur moi trop peu d'empire pour » que je lui en donne beaucoup en cela. D'ailleurs cette » étude, vraie ou fausse, ne se fait pas en plein champ » comme celle de la botanique, mais dans des laboratoires » & chez les malades ; elle demande une vie appliquée & » sédentaire qui ne me plaît ni ne me convient ». En effet je n'ai rien vu chez lui qui montrât ce goût de pharmacie. J'y ai vu seulement des cartons remplis des rameaux de plantes dont je viens de vous parler, & des graines distribuées dans de petites boîtes classées, comme les plantes qui les fournissent, selon le systême de Linnæus.

LE FRANÇOIS.

Ah de petites boîtes ! Eh bien Monsieur, ces petites boîtes ? à quoi servent-elles ? qu'en dites-vous ?

ROUSSEAU.

Belle demande ! A empoisonner les gens, à qui il fait avaler en bol toutes ces graines. Par exemple, vous avalerez par mégarde une once ou deux de graine de pavots, qui vous endormira pour toujours, & du reste comme cela. C'est encore la même chose à-peu-près dans les plantes ; il vous les fait brouter comme du fourage, ou bien il vous en fait boire le jus dans des sauces.

LE FRANÇOIS.

Eh non, Monsieur ! on sait bien que ce n'est pas de la sorte que la chose peut se faire, & nos Médecins qui l'ont voulu décider ainsi se sont fait tort chez les gens instruits. Une écuellée de jus de ciguë ne suffit pas à Socrate ; il en falut une seconde ; il faudroit donc que J. J. fît boire à son monde des bassins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'est pas ainsi qu'il s'y prend ! Il fait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poisons des plantes qu'ils agissent plus fortement que ceux mêmes des minéraux. Il les escamote, & vous les fait avaler sans qu'on s'en apperçoive, il les fait même agir de loin comme la poudre de sympathie, & comme le basilic il fait empoisonner les gens en les regardant. Il a suivi jadis un cours de chymie, rien n'est plus certain. Or vous comprenez bien ce que c'est, ce que ce

peut être, qu'un homme qui n'eſt ni Médecin ni Apothicaire & qui néanmoins ſuit des cours de chymie & cultive la botanique! Vous dites, cependant n'avoir vu chez lui nuls veſtiges de préparations chymiques. Quoi! point d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues? Rien qui ait rapport à un laboratoire?

ROUSSEAU.

Pardonnez-moi, vraiment! J'ai vu dans ſa petite cuiſine un réchaud, des caffetieres de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

LE FRANÇOIS.

Des plats, des pots, des écuelles! Eh mais vraiment! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoiſonner tout le genre-humain.

ROUSSEAU.

Témoin Mignot & ſes ſucceſſeurs.

LE FRANÇOIS.

Vous me direz que les poiſons qu'on prépare dans des écuelles doivent ſe manger à la cuiller, & que les potages ne s'eſcamotent pas......

ROUSSEAU.

Oh non! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de ſemblable: je me contenterai d'admirer. O la ſavante la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour ſe faire empoiſonneur! C'eſt comme ſi l'on apprenoit la géométrie pour ſe faire aſſaſſin.

LE FRANÇOIS.

Je vous vois ſourire bien dédaigneuſement. Vous paſſionnerez-vous toujours pour cet homme-là ?

ROUSSEAU.

Me paſſionner ! moi ! Rendez-moi plus de juſtice, & ſoyez même aſſuré que jamais Rouſſeau ne défendra J. J. accuſé d'être un empoiſonneur.

LE FRANÇOIS.

Laiſſons donc tous ces perſiflages, & reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéreſſent de plus en plus.

ROUSSEAU.

Ils vous intéreſſeroient davantage encore, j'en ſuis très-ſûr, s'il m'étoit poſſible ou permis ici de tout dire. Ce ſeroit abuſer de votre attention que de l'occuper à tous les ſoins que j'ai pris pour m'aſſurer du véritable emploi de ſon tems, de la nature de ſes occupations, & de l'eſprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des réſultats, & vous laiſſer le ſoin de tout vérifier par vous-même, ſi ces recherches vous intéreſſent aſſez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans leſquels je viens d'entrer que J. J., au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé ſix mois dans le même intervalle tant à l'examen de la conſtitution d'une Nation malheureuſe qu'à propoſer ſes idées ſur les corrections à faire à cette conſtitution, & cela ſur les inſtances réitérées juſqu'à l'opiniâtreté d'un des pre-

miers patriotes de cette Nation qui lui faisoit un devoir d'humanité des soins qu'il lui imposoit.

Enfin malgré la résolution qu'il avoit prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni de reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcellemens sans relâche que la crainte qu'il n'écrivît lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuoit incessamment de nouveaux livres, & la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, & lui faisant sentir qu'il ne gagneroit rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort & s'occupant derechef malgré lui de sa destinée & de ses persécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une espece de jugement d'eux & de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance & exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse & poussés enfin aux derniers excès ne l'avoient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper longtems de suite, il n'en eût pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fût venu l'interrompre & la lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, & cette maniere d'écrire coupée & interrompue est une des causes du peu de suite & des répétitions continuelles qui regnent dans cet écrit.

Après m'être assuré que cette copie de musique n'étoit point un jeu, il me restoit à savoir si en effet elle étoit nécessaire

à sa subsistance, & pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même & pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-là? Pour abréger ces recherches sans manquer à mes engagemens envers vous je lui marquai naturellement ma curiosité, & sans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de son opulence, je me contentai de lui répéter ce que j'avois ouï dire mille fois, que du seul produit de ses livres, & sans avoir rançonné ses libraires, il devoit être assez riche pour vivre à son aise de son revenu.

Vous avez raison, me dit-il, *si vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être; mais si vous prétendez en conclure que la chose est réellement ainsi & que je suis riche en effet, vous avez tort, tout au moins; car un sophisme bien cruel pourroit se cacher sous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail articulé de ce qu'il avoit reçu de ses libraires pour chacun de ses livres, de toutes les ressources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs, des dépenses auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'est amusé à le faire voyager à grands frais, lui & sa compagne aujourd'hui sa femme, & de tout cela bien calculé & bien prouvé il résulta, qu'avec quelque argent comptant provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique & du reste d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon & qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente *consiste* en huit cents francs de rente viagere incertaine, & dont il n'a aucun titre, & trois cents francs de rente aussi viagere mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. « Voilà très-fidellement, me dit-

» il, à quoi ſe borne toute mon opulence. Si quelqu'un dit
» me ſavoir aucun autre fonds ou revenu de quelque eſpece
» que ce puiſſe être; je dis qu'il ment & je me montre; &
» ſi quelqu'un dit en avoir à moi, qu'il m'en donne le quart
» & je lui fais quittance du tout.

» Vous pourriez, continua-t-il, dire comme tant d'autres
» que pour un Philoſophe auſtere onze cents francs de rente
» devroient, au moins tandis que je les ai, ſuffire à ma
» ſubſiſtance, ſans avoir beſoin d'y joindre un travail auquel
» je ſuis peu propre & que je fais avec plus d'oſtentation
» que de néceſſité. A cela je réponds, premiérement que
» je ne ſuis ni Philoſophe ni auſtere, & que cette vie dure
» dont il plaît à vos Meſſieurs de me faire un devoir n'a
» jamais été ni de mon goût ni dans mes principes, tant
» que par des moyens juſtes & honnêtes j'ai pu éviter de
» m'y réduire; en me faiſant copiſte de muſique je n'ai point
» prétendu prendre un état auſtere & de mortification, mais
» choiſir au contraire une occupation de mon goût, qui ne
» fatigât pas mon eſprit pareſſeux, & qui pût me fournir les
» commodités de la vie que mon mince revenu ne pouvoit
» me procurer ſans ce ſupplément. En renonçant & de grand
» cœur à tout ce qui eſt de luxe & de vanité je n'ai point
» renoncé aux plaiſirs réels, & c'eſt même pour les goûter
» dans toute leur pureté que j'en ai détaché tout ce qui ne
» tient qu'à l'opinion. Les diſſolutions ni les excès n'ont ja-
» mais été de mon goût; mais ſans avoir jamais été riche
» j'ai toujours vécu commodément; & il m'eſt de toute
» impoſſibilité de vivre commodément dans mon petit mé-

» nage avec onze cents francs de rente quand même ils seroient » assurés, bien moins encore avec trois cents auxquels d'un » jour à l'autre je puis être réduit. Mais écartons cette pré- » voyance. Pourquoi voulez-vous que sur mes vieux jours je » fasse sans nécessité le dur apprentissage d'une vie plus que » frugale à laquelle mon corps n'est point accoutumé; tandis » qu'un travail qui n'est pour moi qu'un plaisir me procure » la continuation de ces mêmes commodités dont l'habitude » m'a fait un besoin, & qui de toute autre maniere seroient » moins à ma portée ou me coûteroient beaucoup plus cher? » Vos Messieurs, qui n'ont pas pris pour eux cette austérité » qu'ils me prescrivent, font bien d'intriguer ou emprunter, » plutôt que de s'assujettir à un travail manuel qui leur paroît » ignoble usurier insupportable, & ne procure pas tout-d'un- » coup des raffles de cinquante mille francs. Mais moi qui » ne pense pas comme eux sur la véritable dignité; moi qui » trouve une jouissance très-douce dans le passage alternatif » du travail à la récréation; par une occupation de mon goût » que je mesure à ma volonté, j'ajoute ce qui manque à ma » petite fortune pour me procurer une subsistance aisée, & » je jouis des douceurs d'une vie égale & simple autant qu'il » dépend de moi. Un désœuvrement absolu m'assujettiroit à » l'ennui, me forceroit peut-être à chercher des amusemens » toujours coûteux souvent pénibles, rarement innocens, au » lieu qu'après le travail le simple repos a son charme, & » suffit avec la promenade pour l'amusement dont j'ai besoin. » Enfin c'est peut-être un soin que je me dois dans une » situation aussi triste d'y jetter du moins tous les agrémens

» qui restent à ma portée pour tâcher d'en adoucir l'amer-
» tume, de peur que le sentiment de mes peines aigri par
» une vie austere ne fermentât dans mon ame & n'y pro-
» duisît des dispositions haineuses & vindicatives, propres à
» me rendre méchant & plus malheureux. Je me suis toujours
» bien trouvé d'armer mon cœur contre la haine par toutes
» les jouissances que j'ai pu me procurer. Le succès de cette
» méthode me la rendra toujours chere, & plus ma destinée
» est déplorable, plus je m'efforce à la parsemer de douceurs,
» pour me maintenir toujours bon.

» Mais, disent-ils, parmi tant d'occupations dont il a le
» choix, pourquoi choisir par préférence celle à laquelle il
» paroît le moins propre, & qui doit lui rendre le moins?
» Pourquoi copier de la musique au lieu de faire des livres?
» Il y gagneroit davantage & ne se dégraderoit pas. Je ré-
» pondrois volontiers à cette question en la renversant. Pour-
» quoi faire des livres au lieu de copier de la musique,
» puisque ce travail me plaît & me convient plus que tout
» autre, & que son produit est un gain juste honnête &
» qui me suffit? Penser est un travail pour moi très-pénible
» qui me fatigue me tourmente & me déplaît; travailler de
» la main & laisser ma tête en repos me récrée & m'amuse.
» Si j'aime quelquefois à penser c'est librement & sans gêne
» en laissant aller à leur gré mes idées sans les assujettir à
» rien. Mais penser à ceci ou à cela par devoir par métier,
» mettre à mes productions de la correction de la méthode
» est pour moi le travail d'un galérien, & penser pour vivre
» me paroît la plus pénible ainsi que la plus ridicule de

» toutes les occupations. Que d'autres usent de leurs talens » comme il leur plaît, je ne les en blâme pas; mais pour moi » je n'ai jamais voulu prostituer les miens tels quels en les » mettant à prix, sûr que cette vénalité même les auroit » anéantis. Je vends le travail de mes mains, mais les pro» ductions de mon ame ne sont point à vendre; c'est leur » désintéressement qui peut seul leur donner de la force & » de l'élévation. Celles que je ferois pour de l'argent n'en » vaudroient gueres & m'en rendroient encore moins.

» Pourquoi vouloir que je fasse encore des livres quand » j'ai dit tout ce que j'avois à dire, & qu'il ne me resteroit » que la ressource trop chétive à mes yeux de retourner & » répéter les mêmes idées? A quoi bon redire une seconde » fois & mal, ce que j'ai dit une fois de mon mieux? » Ceux qui ont la démangeaison de parler toujours trouvent » toujours quelque chose à dire; cela est aisé pour qui ne » veut qu'agencer des mots; mais je n'ai jamais été tenté » de prendre la plume que pour dire des choses grandes » neuves & nécessaires, & non pas pour rabâcher. J'ai fait » des livres, il est vrai, mais jamais je ne fus un livrier. » Pourquoi faire semblant de vouloir que je fasse encore des » livres, quand en effet on craint tant que je n'en fasse & » qu'on met tant de vigilance à m'en ôter tous les moyens. » On me ferme l'abord de toutes les maisons hors celles des » fauteurs de la ligue. On me cache avec le plus grand soin » la demeure & l'adresse de tout le monde. Les suisses & » les portiers ont tous pour moi des ordres secrets autres » que ceux de leurs maîtres; on ne me laisse plus de com-

» munication avec les humains, même pour parler, me » permettroit-on d'écrire ? On me laisseroit peut-être exprimer ma pensée afin de la savoir, mais très-certainement » on m'empêcheroit bien de la dire au public.

» Dans la position où je suis si j'avois à faire des livres, » je n'en devrois & n'en voudrois faire que pour la défense » de mon honneur, pour confondre & démasquer les imposteurs qui le diffament : il ne m'est plus permis sans » me manquer à moi-même de traiter aucun autre sujet. » Quand j'aurois les lumieres nécessaires pour percer cet » abyme de ténebres où l'on m'a plongé, & pour éclairer » toutes ces trames souterraines, y a-t-il du bon sens à » supposer qu'on me laisseroit faire, & que les gens qui » disposent de moi souffriroient que j'instruisisse le public de » leurs manœuvres & de mon sort? A qui m'adresserois-je » pour me faire imprimer qui ne fût un de leurs émissaires » ou qui ne le devînt aussi-tôt? M'ont-ils laissé quelqu'un » à qui je pusse me confier? Ne sait-on pas tous les jours » à toutes les heures à qui j'ai parlé, ce que j'ai dit, & » doutez-vous que depuis nos entrevues vous-même ne » soyez aussi surveillé que moi? Quelqu'un peut-il ne pas voir » qu'investi de toutes parts, gardé à vue comme je le suis, » il m'est impossible de faire entendre nulle part la voix de » la justice & de la vérité? Si l'on paroissoit m'en laisser » le moyen ce seroit un piége. Quand j'aurois dit *blanc* on » me feroit dire *noir* sans même que j'en susse rien (4), &

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, si son existence est connue du public & qu'il tombe entre les mains de ces Messieurs, ce qui paroît naturellement inévitable.

» puisqu'on falsifie tout ouvertement mes anciens écrits qui » sont dans les mains de tout le monde, manqueroit-on de » falsifier ceux qui n'auroient point encore paru, & dont » rien ne pourroit constater la falsification, puisque mes » protestations sont comptées pour rien ? Eh, Monsieur, » pouvez-vous ne pas voir que le grand le seul crime qu'ils » redoutent de moi, crime affreux dont l'effroi les tient dans » des transes continuelles, est ma justification ?

» Faire des livres pour subsister eût été me mettre dans » la dépendance du public. Il eût été dès-lors question, non » d'instruire & de corriger, mais de plaire & de réussir. » Cela ne pouvoit plus se faire en suivant la route que j'a» vois prise ; les tems étoient trop changés & le public » avoit trop changé pour moi. Quand je publiai mes pre» miers écrits, encore livré à lui-même, il n'avoit point » en tout adopté de secte & pouvoit écouter la voix de la » vérité & de la raison. Mais aujourd'hui subjugué tout entier » il ne pense plus il ne raisonne plus il n'est plus rien par » lui-même, & ne suit plus que les impressions que lui » donnent ses guides. L'unique doctrine qu'il peut goûter » désormais est celle qui met ses passions à leur aise & » couvre d'un vernis de sagesse le déréglement de ses mœurs. » Il ne reste plus qu'une route pour quiconque aspire à lui » plaire. C'est de suivre à la piste les brillans auteurs de ce » siecle & de prêcher comme eux dans une morale hypo» crite, l'amour des vertus, & la haine du vice, mais après » avoir commencé par prononcer comme eux que tout cela » sont des mots vides de sens, faits pour amuser le peuple,

» qu'il n'y a ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, puisqu'il n'y a ni liberté dans sa volonté ni moralité dans ses actions, que tout jusqu'à cette volonté même est l'ouvrage d'une aveugle nécessité, qu'enfin la conscience & les remords ne sont que préjugés & chimeres, puisqu'on ne peut, ni s'applaudir d'une bonne action qu'on a été forcé de faire, ni se reprocher un crime dont on n'a pas eu le pouvoir de s'abstenir (5). Et quelle chaleur quelle véhémence, quel ton de persuasion & de vérité pourrois-je mettre, quand je le voudrois dans ces cruelles doctrines qui, flattant les heureux & les riches, accablent les infortunés & les pauvres, en ôtant aux uns tout frein toute crainte toute retenue, aux autres toute espérance toute consolation, & comment enfin les accorderois-je avec mes propres écrits pleins de la réfutation de tous ces sophismes ? Non, j'ai dit ce que je savois, ce que je croyois du moins être vrai bon consolant utile. J'en ai dit assez pour qui voudra m'écouter en sincérité de cœur, & beaucoup trop pour le siecle où j'ai eu le malheur de vivre. Ce que je dirois de plus ne feroit aucun effet, & je le dirois mal, n'étant animé ni par l'espoir du succès comme les auteurs à la mode, ni comme autrefois par cette hauteur de courage qui met au-dessus, & qu'inspire le seul amour de la vérité sans mélange d'aucun intérêt personnel ».

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enseigné & publié jusqu'ici, sans qu'on ait songé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine étoit réservée au *Système impie de la Religion naturelle*. A présent c'est à J. J. qu'ils font dire tout cela ; eux se taisent, ou crient à l'impie, & le public avec eux. *Risum teneatis, amici!*

Voyant

Voyant l'indignation dont il s'enflammoit à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fatras de livres & de brochures qu'on lui fait barbouiller & publier tous les jours avec autant de secret que de bon sens. Par quelle inconcevable bêtise pourroit-il espérer, surveillé comme il est, de pouvoir garder un seul moment l'anonyme, & lui à qui l'on reproche tant de se défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance aussi stupide en ceux qu'il chargeroit de la publication de ses manuscrits, & s'il avoit en quelqu'un cette inepte confiance, est-il croyable qu'il ne s'en serviroit, dans la position terrible où il est, que pour publier d'arides traductions & de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penser que se voyant ainsi journellement découvert, il ne laissât pas d'aller toujours son train avec le même mystere, avec le même secret si bien gardé, soit en continuant de se confier aux mêmes traîtres, soit en choisissant de nouveaux confidens tout aussi fidelles?

J'entends insister. Pourquoi sans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplaît tant, ne pas choisir au moins pour ressource quelque talent plus honorable ou plus lucratif? Au lieu de copier de la musique, s'il étoit vrai qu'il la sût, que n'en faisoit-il ou que ne l'enseignoit-il? S'il ne la savoit pas, il avoit ou passoit pour avoir d'autres connoissances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que sais-je moi! Tout, puisqu'on a tant de facilités à Paris pour enseigner ce qu'on ne sait pas soi-même; les plus médiocres

(6) Aujourd'hui ce sont des livres en forme: mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aisé de prévoir.

talens valoient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il possédoit mal & dont il tiroit si peu de profit, même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de musique lui débiter son amphigouri, ni des valets insolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les sentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fût point fait mépriser du peuple & traiter de juif par le philosophe D* * *. pour ce travail même. Tous ces profits mesquins sont méprisés des grandes ames. L'illustre D* * *. qui ne souille point ses mains d'un travail mercenaire & dédaigne les petits gains usuriers, est aux yeux de l'Europe entiere un sage aussi vertueux que désintéressé; & le copiste J. J. prenant dix sols par page de son travail pour s'aider à vivre, est un juif que son avidité fait universellement mépriser. Mais en dépit de son âpreté la fortune paroît avoir ici tout remis dans l'ordre, & je ne vois point que les usures du juif J. J. l'ayent rendu fort riche, ni que le désintéressement du philosophe D* * *. l'ait appauvri. Eh comment peut-on ne pas sentir que si J. J. eût pris cette occupation de copier de la musique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué pour ôter cette arme à ses ennemis & se faire un mérite de son métier, de le faire au prix des autres, ou même au-dessous?

LE FRANÇOIS.

L'avidité ne raisonne pas toujours *bien*.

ROUSSEAU.

L'animosité raisonne souvent plus mal encore. Cela se sent à merveilles quand on examine les allures de vos Messieurs, & leurs singuliers raisonnemens qui les déceleroient bien vîte aux yeux de quiconque y voudroit regarder & ne partageroit pas leur passion.

Toutes ces objections m'étoient présentes quand j'ai commencé d'observer notre homme : mais en le voyant familiérement j'ai senti bientôt & je sens mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute sa conduite se trouvent rarement dans son plus grand intérêt & jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui si l'on ne veut s'abuser sans cesse.

D'abord comment ne sent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, savoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer courir à son âge de maison en maison, faire sa cour aux Grands aux riches aux femmes aux artistes, à tous ceux dont on le laisseroit approcher; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès qu'on met à ceux à qui l'on permet le sien, & parmi lesquels je ne serois pas sans vous.

Il a fait assez d'expériences de la façon dont le traiteroient les musiciens, s'il se mettoit à leur merci pour l'exécution de ses ouvrages, comme il y seroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même à force de manége il pourroit réussir, il devroit toujours trouver trop chers des succès achetés à ce prix. Pour moi du moins pensant autrement que le

public sur le véritable honneur, j'en trouvé beaucoup plus à copier chez soi de la musique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres & faire par-tout le métier de cajoleur & de complaisant. Voilà ce que tout esprit judicieux devroit sentir lui-même; mais l'étude particuliere de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. est indolent paresseux comme tous les contemplatifs: mais cette paresse n'est que dans sa tête. Il ne pense qu'avec effort, il se fatigue à penser, il s'effraye de tout ce qui l'y force à quelque foible degré que ce soit, & s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure il en sera tourmenté. Cependant il est vif, laborieux à sa maniere. Il ne peut souffrir une oisiveté absolue: il faut que ses mains que ses pieds que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice & que sa tête reste en repos. Voilà d'où vient sa passion pour la promenade; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif. Les images se tracent dans le cerveau s'y combinent comme dans le sommeil sans le concours de la volonté: on laisse à tout cela suivre sa marche, & l'on jouit sans agir. Mais quand on veut arrêter fixer les objets, les ordonner les arranger, c'est autre chose; on y met du sien. Si-tôt que le raisonnement & la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos; elle est une action très-pénible, & voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. & dont la seule idée l'accable & le rend paresseux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'esprit agisse, quelque peu que ce puisse être. Il n'est avare ni de son

tems ni de ſa peine, il ne peut reſter oiſif ſans ſouffrir ; il paſſeroit volontiers ſa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à ſon aiſe : mais ce ſeroit pour lui le plus cruel ſupplice de la paſſer dans un fauteuil en fatigant ſa cervelle à chercher des riens pour amuſer les femmes.

De plus il déteſte la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le faſſe à ſon heure & non pas à celle d'autrui. Il porte ſans peine le joug de la néceſſité des choſes, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant ſon tems qu'une ſimple au moment preſcrit.

A-t-il une affaire une viſite un voyage à faire, il ira ſur le champ ſi rien ne le preſſe ; s'il faut aller à l'inſtant il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée il ſe défit de ſa montre fut un des plus doux de ſa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il dans un tranſport de joie, je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt !

S'il ſe plie avec peine aux fantaiſies des autres, ce n'eſt pas qu'il en ait beaucoup de ſon chef. Jamais homme ne fut moins imitateur & cependant moins capricieux. Ce n'eſt pas ſa raiſon qui l'empêche de l'être, c'eſt ſa pareſſe ; car les caprices ſont des ſecouſſes de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté il ne ſait pas même obéir à la ſienne, ou plutôt il trouve ſi fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie ſuivre une impreſſion purement machinale qui l'entraîne ſans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement & dès ſa jeuneſſe le joug propre des ames foibles & des vieillards, ſa-

voir celui de l'habitude. C'eſt par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, ſans autre motif ſi ce n'eſt qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée il a moins de peine à la ſuivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il eſt incroyable à quel point cette pareſſe de vouloir le ſubjugue. Cela ſe voit juſques dans ſes promenades. Il répétera toujours la même juſqu'à ce que quelque motif le force abſolument d'en changer : ſes pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela ſe fait ſans avoir beſoin d'y penſer. Il iroit de cette façon toujours rêvant juſqu'à la Chine ſans s'en appercevoir ou ſans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaiſent; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction eſt néceſſaire pour tourner & revenir ſur ſes pas, & en compagnie il ſe met ſans y penſer à la ſuite des autres pour n'avoir pas beſoin de penſer à ſon chemin ; auſſi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait ſeul.

Tous les hommes ſont naturellement pareſſeux, leur intérêt même ne les anime pas, & les plus preſſans beſoins ne les font agir que par ſecouſſes ; mais à meſure que l'amour-propre s'éveille il les excite les pouſſe, les tient ſans ceſſe en haleine parce qu'il eſt la ſeule paſſion qui leur parle toujours : c'eſt ainſi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas & qui ne va point chercher ſon bonheur loin de lui eſt le ſeul qui connoiſſe l'incurie & les doux loiſirs, & J. J. eſt cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'eſt plus uniforme que ſa maniere de vivre ; il ſe leve ſe couche mange travaille ſort & rentre aux

mêmes heures, sans le vouloir & sans le savoir. Tous les jours sont jettés au même moule; c'est le même jour toujours répété; sa routine lui tient lieu de toute autre regle: il la suit très-exactement sans y manquer & sans y songer. Cette molle inertie n'influe pas seulement sur ses actions indifférentes, mais sur toute sa conduite, sur les affections mêmes de son cœur, & lorsqu'il cherchoit si passionnément des liaisons qui lui convinssent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le *hasard lui présenta*. L'indolence & le besoin d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occasion, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachemens & par eux toute sa destinée. En vain son cœur lui demandoit un choix, son humeur trop facile ne lui en laissa point faire. Il est peut-être le seul homme au monde des liaisons duquel on ne peut rien conclure; parce que son propre goût n'en forma jamais aucune, & qu'il se trouva toujours subjugué avant d'avoir eu le tems de choisir. Du reste l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit sans cesse le même air, reliroit toujours le même livre, ne verroit toujours que la même personne. Enfin je ne l'ai jamais vu se dégoûter d'aucune chose qui une fois lui eût fait plaisir.

C'est par ces observations & d'autres qui s'y rapportent, c'est par l'étude attentive du naturel & des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite, & non par des *fureurs* d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent *sans avoir jamais approché du sien*. C'est

par pareſſe par nonchalance par averſion de la dépendance & de la gêne que J. J. copie de la muſique. Il fait ſa tâche quand & comment il lui plaît, il ne doit compte de ſa journée de ſon tems de ſon travail de ſon loiſir à perſonne. Il n'a beſoin de rien arranger de rien prévoir de prendre aucun ſouci de rien, il n'a nulle dépenſe d'eſprit à faire, il eſt lui & à lui tous les jours, tout le jour; & le ſoir quand il ſe délaſſe & ſe promene, ſon ame ne ſort du calme que pour ſe livrer à des émotions délicieuſes ſans qu'il ait à payer de ſa perſonne, & à ſoutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou ſavantes converſations qui feroient le tourment de ſa vie ſans flatter ſa vanité.

Il travaille lentement, peſamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence ſans ceſſe, cela l'a forcé de taxer haut ſon ouvrage, quoiqu'il en ſente mieux que perſonne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais ni ſoins pour lui faire valoir ſon prix, & il y met des attentions qui ne ſont pas ſans effet & qu'on attendroit en vain des autres copiſtes. Ce prix même quelque fort qu'il ſoit ſeroit peut-être au-deſſous du leur, ſi l'on en déduiſoit ce qu'on s'amuſe à lui faire perdre, ſoit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, ſoit en le détournant de ſon travail en mille manieres dont les autres copiſtes ſont exempts. S'il abuſe en cela de ſa célébrité, il le ſent & s'en afflige; mais c'eſt un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, & il ne ſauroit faire autrement ſans s'expoſer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de ſupporter. Au lieu qu'avec ce modique ſupplément acheté par ſon travail, ſa ſituation préſente eſt du

du côté de l'aisance telle précisément qu'il la faut à son humeur. Libre des chaînes de la fortune, il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne ; il a retranché ceux de l'opinion, qui ne sont qu'apparens & qui sont les plus coûteux. Plus pauvre il sentiroit des privations des souffrances ; plus riche il auroit l'embarras des richesses, des soucis, des affaires, il faudroit renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés : en possédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse il ne peut espérer de vaquer long-tems encore à son travail ; sa main déjà tremblotante lui refuse un service aisé, sa note se déforme, son activité diminue, il fait moins d'ouvrage & moins bien dans plus de tems, un moment viendra (7) s'il vieillit beaucoup qui, lui ôtant les ressources qu'il s'est ménagées le forcera de faire un tardif & dur apprentissage d'une frugalité bien austère. Il ne doute pas même que vos Messieurs n'ayent déjà pour ce tems qui s'approche & qu'ils sauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bénéficence, c'est-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume & boire la coupe d'humiliation. Il sent & prévoit très-bien tout cela, mais si près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient est inévita-

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs la mauvaise volonté du public me rend plus onéreux qu'utile. C'est l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, & qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi sans que je puisse pénétrer leur dessein.

ble, c'eſt folie de s'en tourmenter, & ce ſeroit s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourvoit au préſent en ce qui dépend de lui, & laiſſe le ſoin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, ſe promenant toujours ſeul, penſant peu, rêvant beaucoup; travaillant preſque machinalement, ſans ceſſe occupé des mêmes choſes ſans s'en rebuter jamais; enfin plus gai, plus content, ſe portant mieux en menant cette vie preſque automate, qu'il ne fit tout le tems qu'il conſacra ſi cruellement pour lui & ſi peu utilement pour les autres, au triſte métier d'Auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-deſſus de ſa valeur. Dès que cette vie ſimple & laborieuſe n'eſt pas jouée, elle ſeroit ſublime dans un célebre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'eſt que naturelle, parce qu'elle n'eſt l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la raiſon, mais une ſimple impulſion du tempérament déterminé par la néceſſité. Le ſeul mérite de celui qui s'y livre eſt d'avoir cédé ſans réſiſtance au penchant de la nature, & de ne s'être pas laiſſé détourner par une mauvaiſe honte ni par une ſotte vanité. Plus j'examine cet homme dans le détail de l'emploi de ſes journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paroît y prendre, dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour ſon humeur & pour ſa ſanté; plus je vois que cette maniere de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes, le figurant toujours à leur mode en ont fait tantôt un profond *génie*, tantôt un petit charlatan,

d'abord un prodige de vertu, puis un monſtre de ſcélérateſſe, toujours l'être du monde le plus étrange & le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artiſan, ſenſible, il eſt vrai, juſqu'au tranſport, idolâtre du beau, paſſionné pour la juſtice, dans de courts momens d'effervefcence capable de vigueur & d'élévation, mais dont l'état habituel fut & ſera toujours l'inertie d'eſprit & l'activité machinale, & pour tout dire en un mot qui n'eſt rare que parce qu'il eſt ſimple. Une des choſes dont il ſe félicite eſt de ſe retrouver dans ſa vieilleſſe à-peu-près au même rang où il eſt né, ſans avoir jamais beaucoup ni monté ni deſcendu dans le cours de ſa vie. Le ſort l'a remis où l'avoit placé la nature, il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces ſolutions ſi ſimples & pour moi ſi claires de mes premiers doutes m'ont fait ſentir de plus en plus que j'avois pris la ſeule bonne route pour aller à la ſource des ſingularités de cet homme tant jugé & ſi peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'eſt pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de ſa conduite; des gens ſi fins ne s'en douteront jamais (8), mais c'eſt de n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir con-

(8) Les gens ſi fins, totalement transformés par l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature, & ne connoîtront jamais rien aux ames honnêtes, parce qu'ils ne voyent par-tout que le mal excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Auſſi les obſervations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par haſard ne font point autorité chez les ſages.

Je ne connois pas deux François qui puſſent parvenir à me connoître, quand même ils le deſireroient de tout leur cœur; la nature primitive de l'homme eſt trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point; je dis ſeulement que je n'en connois pas deux.

couru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire & eux de les favoir. Les gens même les plus équitables font portés à chercher des caufes bizarres à une conduite extraordinaire, & au contraire, c'eft à force d'être naturelle que celle de J. J. eft peu commune : mais c'eft ce qu'on ne peut fentir qu'après avoir fait une étude attentive de fon tempérament de fon humeur de fes goûts de toute fa conftitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour fe juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à fa place, & fouvent ils rencontrent jufte parce qu'ils font tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les paffions factices qui en font le cortege, & fur-tout par ce vif intérêt prévoyant & pourvoyant, qui les jette toujours loin du préfent & qui n'eft rien pour l'homme de la nature.

Mais ils font fi loin de remonter aux pures impulfions de cette nature & de les connoître que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'eft point par oftentation que J. J. fe conduit fi différemment qu'ils ne font, le plus grand nombre en concluroit auffi-tôt que c'eft donc par baffeffe d'ame; quelques-uns peut-être que c'eft par une héroïque vertu, & tous fe tromperoient également. Il y a de la baffeffe à choifir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par fon travail; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre fes penchans pour faire fon devoir, mais il n'y en a

point à les suivre pour se livrer à des occupations de son goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cause des faux jugemens portés sur J. J. est qu'on suppose toujours qu'il lui a falu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au lieu que, constitué comme il est, il lui en eût falu de très-grands pour être comme eux. Une de mes observations les plus certaines & dont le public se doute le moins est qu'impatient emporté sujet aux plus vives coleres, il ne connoît pas néanmoins la haine, & que jamais desir de vengeance n'entra dans son cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait si contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit aussi-tôt pour cause un effort sublime, la pénible victoire sur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis, & c'est simplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou pour lui-même & trop avide de son propre bien pour avoir le tems de songer au mal d'un autre, il ne s'avise point de ces jalouses comparaisons d'amour-propre d'où naissent les passions haineuses dont j'ai parlé. J'ose même dire qu'il n'y a point de constitution plus éloignée que la sienne de la méchanceté; car son vice dominant est de s'occuper de lui plus que des autres, & celui des méchans, au contraire, est de s'occuper plus des autres que d'eux; & c'est précisément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoïsme* dans son vrai sens, ils sont tous égoïstes & qu'il ne l'est point, parce qu'il ne se met ni à côté ni au-dessus ni au-dessous de personne, & que le déplacement de personne n'est nécessaire à son bonheur. Toutes ses méditations sont

douces parce qu'il aime à jouir. Dans les ſituations pénibles il n'y penſe que quand elles l'y forcent; tous les momens qu'il peut leur dérober ſont donnés à ſes rêveries; il ſait ſe ſouſtraire aux idées déplaiſantes & ſe tranſporter ailleurs qu'où il eſt mal. Occupé ſi peu de ſes peines, comment le feroit-il beaucoup de ceux qui les lui font ſouffrir? Il s'en venge en n'y penſant point non par eſprit de vengeance, mais pour ſe délivrer d'un tourment. Pareſſeux & voluptueux, comment ſeroit-il haineux & vindicatif? Voudroit-il changer en ſupplices ſes conſolations ſes jouiſſances & les ſeuls plaiſirs qu'on lui laiſſe ici-bas? Les hommes bilieux & méchans ne cherchent la retraite que quand ils ſont triſtes, & la retraite les attriſte encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la ſolitude par le plaiſir qu'on prend à s'y livrer; mais ce triſte & cruel plaiſir dévore & conſume celui qui s'y livre; il le rend inquiet actif intrigant: la ſolitude qu'il cherchoit fait bientôt le ſupplice de ſon cœur haineux & tourmenté, il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais ſolitaires, ſa paſſion animée par ſes chagrines réflexions cherche à ſe ſatisfaire, & bientôt quittant ſa ſombre retraite il court attiſer dans le monde le feu dont il veut conſumer ſon ennemi. S'il ſort des écrits de la main d'un tel ſolitaire, ils ne reſſembleront ſurement ni à l'Emile ni à l'Héloïſe, ils porteront, quelque art qu'emploie l'auteur à ſe déguiſer, la teinte de la bile amere qui les dicta. Pour J. J. les fruits de ſa ſolitude atteſtent les ſentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus auſſi-tôt qu'il vécut ſeul.

Cette répugnance, à se nourrir d'idées noires & déplaisantes se fait sentir dans ses écrits comme dans sa conversation, & sur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être lui, & où son cœur s'est mis, pour ainsi dire, plus à son aise. Dans ses premiers ouvrages entraîné par son sujet, indigné par le spectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivoient avec lui & qui dès-lors, peut-être, avoient déjà leurs vues, il s'est permis quelquefois de peindre les méchans & les vices en traits vifs & poignans, mais toujours prompts & rapides, & l'on voit qu'il ne se complaisoit que dans les images riantes dont il aima de tout tems à s'occuper. Il se félicite à la fin de l'Héloïse d'en avoir soutenu l'intérêt durant six volumes, sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'aucune mauvaise action. C'est-là, ce me semble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

LE FRANÇOIS.

Eh comme vous vous abusez! Les bons peignent les méchans sans crainte; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits : mais un méchant n'ose peindre son semblable; il redoute l'application.

ROUSSEAU.

Monsieur, cette interprétation si naturelle est-elle de votre façon ?

LE FRANÇOIS.

Non, elle est de nos Messieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'esprit de la trouver!

ROUSSEAU.

Du moins, l'admettez-vous sérieusement pour bonne ?

LE FRANÇOIS.

Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchans, & je ne crois pas qu'il s'ensuive de-là que je sois un méchant moi-même.

ROUSSEAU.

Il s'ensuit tout le contraire, & non-seulement les méchans aiment à vivre entr'eux, mais leurs écrits comme leurs discours sont remplis de peintures effroyables de toutes sortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre mais seulement pour les rendre odieuses : au lieu que les méchans ne se servent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les personnages qu'ils ont en vue. Ces différences se font bien sentir à la lecture, & les censures vives mais générales des uns s'y distinguent facilement des satires personnelles des autres. Rien n'est plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matieres qui sont le plus de son goût. Celui de J. J. en l'attachant à la solitude atteste par les productions dont il s'y est occupé, quelle espece de charme a pu l'y attirer & l'y retenir. Dans sa jeunesse & durant ses courtes prospérités n'ayant encore à se plaindre de personne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans sa misere. Il se partageoit alors avec délices entre les amis qu'il croyoit avoir & la douceur du recueillement. Maintenant si cruellement désabusé, il se livre à son goût dominant

dominant sans partage. Ce goût ne le tourmente ni ne le ronge ; il ne le rend ni triste ni sombre ; jamais il ne fut plus satisfait de lui-même, moins soucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ses persécuteurs, plus content ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de son propre fait vivant dans l'adversité. S'il étoit tel qu'on nous le représente, la prospérité de ses ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuissance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la solitude qu'il cherche que le désespoir & la mort. Il y trouve le repos d'esprit la douceur d'ame la santé la vie. Tous les mystérieux argumens de vos Messieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celui-là dans mon esprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur ? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant & tendre qui, nourri de visions délicieuses, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funestes & de sentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir ? Pourquoi noyer son cœur de fiel & de bile quand on peut l'abreuver de bienveillance & d'amour ? Ce choix si raisonnable n'est pourtant fait ni par la raison ni par la volonté ; il est l'ouvrage d'un pur instinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, sans doute, mais il n'en a pas non plus l'instabilité. Celui qui durant soixante ans s'est livré aux seules impressions de la nature, est bien sûr de n'y résister jamais.

Si ces impulsions ne le menent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le menent dans la mauvaise. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais ses vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui

ſeul. Sa morale eſt moins une morale d'action que d'abſtinence : ſa pareſſe la lui a donnée, & ſa raiſon l'y a ſouvent confirmé : ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile plus ſublime & beaucoup plus difficile que celle-même de faire du bien : car ſouvent le bien qu'on fait ſous un rapport devient un mal ſous mille autres : mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le *mal* poſitif. Souvent il *n'y a d'autre moyen de s'abſtenir* de nuire que de s'abſtenir tout-à-fait d'agir, & ſelon lui, le meilleur régime, tant moral que phyſique, eſt un régime purement négatif. Mais ce n'eſt pas celui qui convient à une philoſophie oſtentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat & n'apprend rien tant à ſes ſectateurs qu'à beaucoup ſe montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à ſa pareſſe, mais qui ſe change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'eſt de ne ſe mettre jamais dans une ſituation qui lui faſſe trouver ſon avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une ſituation pareille. Ils ſont tous trop forts trop vertueux pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir, & dans leur fiere confiance ils provoquent ſans crainte les tentations auxquelles ils ſe ſentent ſi ſupérieurs. Félicitons-les de leurs forces, mais ne blâmons pas le foible J. J. de n'oſer ſe fier à la ſienne & d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu ſûr du ſuccès d'un pareil combat.

Cette ſeule indolence l'eût perdu dans la *ſociété* quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les *petits devoirs à remplir la lui ont rendue inſupportable*, & ces petits devoirs né-

gligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été mise comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Quiconque s'attache avec scrupule à tous ces petits détails, peut au surplus être noir faux fourbe traître & méchant, peu importe ; pourvu qu'il soit exact aux regles des procédés, il est toujours assez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omission comme un cruel outrage, ou comme une monstrueuse ingratitude, & tel qui donneroit pour un autre sa bourse & son sang, n'en sera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignant tout ce qui est de pure formule & que font également bons & mauvais, amis & indifférens, pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs, qui n'ont rien de l'usage ordinaire & font peu de sensation, a fourni les prétextes que vos Messieurs ont si habilement employés. Il eût pu remplir sans bruit de grands devoirs dont jamais personne n'auroit rien dit : mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre, & je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même, qui n'en est pas un dans sa source & qui n'est tombé que sur lui, vient encore de cette indolence de caractere qui le domine & ne lui fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire

honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il est avide en ôtent la jouissance & le goût. Les pertes réelles ni les espérances frustrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop desiré le bonheur pour desirer beaucoup la richesse, & s'il eut quelques momens d'ambition, ses desirs comme ses efforts ont été vifs & courts. Au premier obstacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'est rebuté, & retombant aussi-tôt dans sa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit atteindre. Il fut toujours si peu agissant si peu propre au manége nécessaire pour réussir en toute entreprise, que les choses les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, sa paresse les lui rendoit impossibles pour lui épargner les efforts indispensables pour les obtenir. Un autre oreiller de paresse dans toute affaire un peu longue quoiqu'aisée, étoit pour lui l'incertitude que le tems jette sur les succès qui dans l'avenir semblent les plus assurés; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque instant faire avorter les desseins les mieux concertés. La seule instabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de simples probabilités. La peine qu'il faut prendre est certaine, le prix en est toujours douteux, & les projets éloignés ne peuvent paroître que des leurres de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel est & fut toujours J. J.; ardent & vif par tempérament, il n'a pu dans sa jeunesse être exempt de toute espece de convoitise, & c'est beaucoup s'il l'est toujours, même aujourd'hui. Mais quelque desir qu'il ait pu former, & quel qu'en ait pu être l'objet, si du premier effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue persévérance à y aspirer.

Maintenant il paroît ne plus rien desirer. Indifférent sur le reste, de sa carriere il en voit avec plaisir approcher le terme, mais sans l'accélérer même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux & plus sincérement dit à Dieu, *que ta volonté soit faite*, & ce n'est pas, sans doute, une résignation fort méritoire à qui ne voit plus rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse où le feu du tempérament & de l'âge dût souvent enflammer ses desirs, il en put former d'assez vifs, mais rarement d'assez durables pour vaincre les obstacles quelquefois très-surmontables qui l'arrêtoient. En desirant beaucoup il dût obtenir fort peu, parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, & qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus excessive indolence, auroient cédé quelquefois peut-être à la force du desir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les soins qu'elle sembloit exiger, & c'est encore ici des clefs de son caractere celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses desirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son desir. Par-là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, & font que desirer & jouir ne font pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un

homme ainsi constitué soit sans goût pour la vie active? Pour lui pourchasser au loin quelques jouissances imparfaites & douteuses, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux & sont toujours en son pouvoir. Il est plus heureux & plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le seroit par celle des biens plus réels si l'on veut, mais moins desirables qui existent réellement.

Mais cette même imagination si riche en tableaux rians & remplis de charmes rejette obstinément les objets de douleur & de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais si vivement que sa volonté ne les puisse effacer. L'incertitude de l'avenir & l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant son esprit des moyens de les éviter. Mais ces maux sont-ils arrivés? Il les sent vivement un moment & puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il se soulage & se tranquillise. Quand une fois le malheur est arrivé, il faut le souffrir sans doute, mais on n'est plus forcé d'y penser pour s'en garantir; c'est un grand tourment de moins dans son ame. En comptant d'avance sur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le supporter, & s'il n'arrive pas, c'est un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Comme il aime mieux jouir que souffrir, il se refuse aux souvenirs tristes & déplaisans qui sont inutiles, pour livrer son cœur tout entier à ceux qui le flattent; quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à se rappeller, il en a perdu toute la mémoire & rétrogradant vers les tems heureux

de ſon enfance & de ſa jeuneſſe, il les a ſouvent recommencés dans ſes ſouvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il eſpere & qu'il ſent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait ſouffrir injuſtement en ce monde. Plus ſouvent, laiſſant concourir ſes ſens à ſes fictions, il ſe forme des êtres ſelon ſon cœur, & vivant avec eux dans une ſociété dont il ſe ſent digne, il plâne dans l'empirée au milieu des objets charmans & preſque angéliques dont il s'eſt entouré. Concevez-vous que dans une ame tendre ainſi diſpoſée les levains haineux fermentent facilement? Non, non, Monſieur, comptez que celui qui put ſentir un moment les délices habituelles de J. J. ne méditera jamais de noirceurs.

La plus ſublime des vertus, celle qui demande le plus de grandeur de courage & de force d'ame eſt le pardon des injures & l'amour de ſes ennemis. Le foible J. J., qui n'atteint pas même aux vertus médiocres iroit-il juſqu'à celle-là? Je ſuis auſſi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, ſi ſon naturel aimant & paiſible le mene où l'auroit mené la vertu? Qu'eût pu faire en lui la haine s'il l'avoit connue? Je l'ignore; il l'ignore lui-même. Comment ſauroit-il où l'eût conduit un ſentiment qui jamais n'approcha de ſon cœur? Il n'a point eu là-deſſus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ſes facultés à ſes jouiſſances pour les livrer aux paſſions iraſcibles & déchirantes n'en eſt pas même une pour lui. C'eſt le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre & qui ne connoiſſent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette paſſion par choix, elle les tyranniſe, & n'en laiſſe point d'autre en leur pouvoir.

Lorſqu'il entreprit ſes confeſſions, cette œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà paſſé la maturité de l'âge & ignoroit encore l'adverſité. Il a dignement exécuté ce projet juſqu'au tems des malheurs de ſa vie; dès-lors il s'eſt vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ſes douces rêveries, il ne trouva ni courage ni force pour ſoutenir la méditation de tant d'horreurs; il n'auroit même pu s'en rappeller l'effroyable tiſſu quand il s'y feroit obſtiné. Sa mémoire a refuſé de ſe ſouiller de ces affreux ſouvenirs; il ne peut ſe rappeller l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaiſir. Ceux où il fut la proie des méchans en ſeroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus ſi funeſtes, ſi les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait ſouffrir. En un mot, un naturel aimant & tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui faiſant rejetter tout ſentiment douloureux écarte de ſon ſouvenir tout objet déſagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenſes, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ſes ennemis, mais il ne penſe point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que ne le perdant jamais de vue, ſans ceſſe occupés de lui pour l'enlacer de plus en plus dans leurs piéges, & ne le trouvant, ni aſſez attentif pour les voir ni aſſez actif pour s'en défendre, ils ſont toujours ſûrs de le prendre au dépourvu quand & comme il leur plaît ſans crainte de repréſailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent auſſi de lui. Il s'aime & ils le haïſſent; voilà l'occupation des uns

&

& des autres ; il est tout pour lui-même, il est aussi tout pour eux : car quant à eux ils ne sont rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes, & pourvu que J. J. soit misérable, ils n'ont pas besoin d'autre bonheur. Ainsi ils ont, eux & lui chacun de leur côté deux grandes expériences à faire ; eux, de toutes les peines qu'il est possible aux hommes d'accumuler dans l'ame d'un innocent, & lui, de toutes les ressources que l'innocence peut tirer d'elle seule pour les supporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela est d'entendre vos bénins Messieurs, se lamenter au milieu de leurs horribles trames du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, & plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un sentiment aussi tourmentant.

Il faudroit qu'il fût insensible ou stupide pour ne pas voir & sentir son état ; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se console avec lui-même des injustices des hommes ; en rentrant dans son cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il est seul il est heureux, & quand le spectacle de la haine le navre, ou quand le mépris & la dérision l'indignent, c'est un mouvement passager qui cesse aussi-tôt que l'objet qui l'excite a disparu. Ses émotions sont promptes & vives mais rapides & peu durables, & cela se voit. Son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe ; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux & sur son visage. On voit quand & comment il s'agite ou se calme, quand & comment il s'irrite ou s'attendrit, & si-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui est impossible d'en retenir ou dissimuler un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour

tromper quarante ans tout le monde sur son caractere; mais pour peu qu'on le tire de sa chere inertie, ce qui par malheur n'est que trop aisé, je le défie de cacher à personne ce qui se passe au fond de son cœur, & c'est néanmoins de ce même naturel aussi ardent qu'indiscret qu'on a tiré par un prestige admirable, le plus habile hypocrite & le plus rusé fourbe qui puisse exister.

Cette remarque étoit importante & j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans est la prudence, c'est-à-dire, la dissimulation. Ayant tant de desseins & de sentimens à cacher, ils savent composer leur extérieur, gouverner leurs regards leur air leur maintien, se rendre maîtres des apparences. Ils savent prendre leurs avantages & couvrir d'un vernis de sagesse les noires passions dont ils sont rongés. Les cœurs vifs sont bouillans emportés, mais tout s'évapore au-dehors; les méchans sont froids posés, le venin se dépose & se cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en tems & lieu: jusqu'alors rien ne s'exhale, & pour rendre l'effet plus grand ou plus sûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas seulement des tempéramens, mais aussi de la nature des passions. Celles des cœurs ardens & sensibles étant l'ouvrage de la nature, se montrent en dépit de celui qui les a; leur premiere explosion purement machinale est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet, mais non pas avant qu'elle se soit manifestée ou dans ses yeux ou par sa rougeur ou par sa voix ou par son maintien ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre & les mouvemens qui en dérivent,

n'étant que des paſſions ſecondaires produites par la réflexion n'agiſſent pas ſi ſenſiblement ſur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces ſortes de paſſions gouvernent ſont plus maîtres des apparences que ceux qui ſe livrent aux impulſions directes de la nature. En général ſi les naturels ardens & vifs ſont plus aimans, ils ſont auſſi plus emportés, moins endurans, plus coleres; mais ces emportemens bruyans ſont ſans conſéquence, & ſi-tôt que le ſigne de la colere s'efface ſur le viſage, elle eſt éteinte auſſi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques & froids, ſi doux ſi patiens ſi modérés à l'extérieur, en-dedans ſont haineux vindicatifs implacables; ils ſavent conſerver déguiſer nourrir leur rancune juſqu'à ce que le moment de l'aſſouvir ſe préſente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïſſent, les ſeconds haïſſent beaucoup plus qu'ils n'aiment, ſi tant eſt qu'ils ſachent aimer. Les ames d'une haute trempe ſont néanmoins très-ſouvent de celles-ci, comme ſupérieures aux paſſions. Les vrais ſages ſont des hommes froids, je n'en doute pas; mais dans la claſſe des hommes vulgaires, ſans le contrepoids de la ſenſibilité, l'amour-propre emportera toujours la balance, & s'ils ne reſtent nuls, il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs & ſenſibles qui ne laiſſent pas d'être méchans haineux & rancuniers. Je n'en crois rien, mais il faut s'entendre. Il y a deux ſortes de vivacité; celle des ſentimens & celle des idées. Les ames *ſenſibles* s'affectent fortement & rapidement. Le ſang enflammé par une agitation ſubite porte à l'œil à la voix au viſage ces mouvemens impétueux qui marquent la paſſion. Il eſt au con-

traire des esprits vifs qui s'associent avec des cœurs glacés, & qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît aussi dans les yeux dans le geste & accompagne la parole, mais par des signes tout différens, pantomimes & comédiens plutôt qu'animés & passionnés. Ceux-ci, riches d'idées, les produisent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement, leur esprit toujours présent & pénétrant leur fournit sans cesse des pensées neuves des saillies des réponses heureuses ; quelque force & quelque finesse qu'on mette à ce qu'on peut leur dire, ils étonnent par la promptitude & le sel de leurs réparties, & ne restent jamais court. Dans les choses même de sentiment ils ont un petit babil si bien agencé, qu'on les croiroit émus jusqu'au fond du cœur, si cette justesse même d'expression n'attestoit que c'est leur esprit seul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils sentent soignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable ; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche ; il leur semble dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent que ce qu'ils sentent devroit se faire jour & pénétrer d'un cœur à l'autre sans le froid ministere de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases tout arrangées ; il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher combiner choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve, & quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce triage. Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques & vigoureuses ; mais ce sont d'heureux hasards que

les mêmes situations ne fourniſſent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému eſt-il en état de prêter une attention minutieuſe à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui ſe paſſe autour de lui, pour y approprier ſa réponſe ou ſon propos? Je ne dis pas que tous ſeront auſſi diſtraits auſſi étourdis auſſi ſtupides que J. J., mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel, vraiment ardent vif ſenſible & tendre ſoit jamais un homme bien preſte à la riposte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs ſenſibles des cerveaux brûlés dont le ſeul deſir de briller anime les diſcours les actions les écrits, & qui pour être applaudis des jeunes gens & des femmes, jouent de leur mieux la ſenſibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet, c'eſt-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent ſur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laiſſent leurs cœurs vides de tout ſentiment, excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel ne leur donne aucun mouvement ſenſible & remarquable au-dehors. Ainſi tranquilles & de ſang-froid ſur toutes choſes, ils ne ſongent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, & ne laiſſant jamais échapper aucune occaſion, s'occupent ſans ceſſe avec un ſuccès qui n'a rien d'étonnant, à rabaiſſer leurs rivaux, à écarter leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les lettres, & à déprimer tout ce qui n'eſt pas attaché à leur char. Que de tels hommes ſoient méchans ou malfaiſans, ce n'eſt pas une merveille, mais qu'ils éprouvent d'autre paſſion que l'égoïſme qui les domine, qu'ils aient une véritable ſenſibilité, qu'il ſoient capables

d'attachement d'amitié, même d'amour, c'est ce que je nie. Ils ne savent pas seulement s'aimer eux-mêmes; ils ne savent que haïr ce qui n'est pas eux.

Celui qui sait régner sur son propre cœur, tenir toutes ses passions sous le joug, sur qui l'intérêt personnel & les desirs sensuels n'ont aucune puissance, & qui soit en public soit tout seul & sans témoin ne fait en toute occasion que ce qui est juste & honnête, sans égard aux vœux secrets de son cœur: celui-là seul est homme vertueux. S'il existe, je m'en réjouis pour l'honneur de l'espece humaine. Je sais que des foules d'hommes vertueux ont jadis existé sur la terre; je sais que Fénélon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les siecles modernes, & parmi nous j'ai vu George Keith suivre encore leurs sublimes vestiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes que forfanterie hypocrisie & vanité. Mais ce qui se rapproche un peu plus de nous, ce qui est du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'est un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des passions expansives & douces, que des penchans aimans & aimables, qu'un cœur ardent à desirer, mais sensible affectueux dans ses desirs, qui n'a que faire de gloire ni de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachemens, & qui comptant pour rien l'apparence des choses & pour peu l'opinion des hommes, cherche son bonheur en-dedans sans égard aux usages suivis & aux préjugés reçus. Cet homme ne sera pas vertueux, puisqu'il ne vaincra pas ses penchans, mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit, en surmontant les siens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté la

commisération la générosité, ces premieres inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi, ne s'érigeront point dans sa tête en d'austeres devoirs; mais elles seront des besoins de son cœur qu'il satisfera plus pour son propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne songera gueres à réduire en regles. L'instinct de la nature est moins pur peut-être, mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on se met souvent en contradiction avec son devoir, jamais avec son penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison a des appétits plus délicats mais non moins simples que dans sa premiere grossiéreté. Les fantaisies d'autorité de célébrité de prééminence ne sont rien pour lui; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui est vraiment louable & qu'il posséde en effet. L'esprit les talens ne sont pour lui que des ornemens du mérite & ne le constituent pas. Ils sont des développemens nécessaires dans le progrès des choses & qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais subordonnés aux facultés plus précieuses qui rendent l'homme vraiment sociable & bon, & qui lui font priser l'ordre la justice la droiture & l'innocence au-dessus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute chose le joug de la nécessité & à s'y soumettre, à ne murmurer jamais contre la providence qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à son cœur des biens plus précieux encore, mais qui pour réparer les injustices de la fortune & des hommes choisit son heure & non pas la nôtre, & dont les vues sont trop au-dessus de nous pour qu'elle nous doive

compte de ses moyens. L'homme de la nature est assujetti par elle & pour sa propre conservation à des transports irascibles & momentanés, à la colere à l'emportement à l'indignation; jamais à des sentimens haineux & durables, nuisibles à celui qui en est la proie & à celui qui en est l'objet, & qui ne menent qu'au mal & à la destruction sans servir au bien ni à la conservation de personne; enfin l'homme de la nature, sans épuiser ses débiles forces à se construire ici-bas des tabernacles des machines énormes de bonheur ou de plaisir, jouit de lui-même & de son existence, sans grand souci de ce qu'en pensent les hommes, & sans grand soin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. sans affectation sans apprêt, livré par goût à ses douces rêveries, pensant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaisir, & aimant mieux se laisser gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort sa tête par la raison. Je l'ai vu mener par goût une vie égale simple & routiniere, sans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie & la douceur qu'il y trouve montrent que son ame est en paix. S'il étoit mal avec lui-même il se lasseroit enfin d'y vivre; il lui faudroit des diversions que je ne lui vois point chercher, & si par un tour d'esprit difficile à concevoir il s'obstinoit à s'imposer ce genre de supplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte sur son humeur sur son teint sur sa santé. Il jauniroit il languiroit il deviendroit triste & sombre il dépériroit. Au contraire il se porte mieux qu'il ne fit jamais (9). Il n'a

(9) Tout a son terme ici-bas. Si ma santé *décline* & succombe enfin sous tant d'afflictions sans relâche, il restera toujours étonnant qu'elle ait résisté si long-tems.

plus

plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie, c'est-à-dire, pendant tout le tems qu'il se mêla d'écrire, métier aussi funeste à sa constitution que contraire à son goût, & qui l'eût enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus long-tems. Depuis qu'il a repris les doux loisirs de sa jeunesse il en a repris la sérénité; il occupe son corps & repose sa tête; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, j'ai trouvé dans lui l'homme de ses livres, sans avoir eu besoin de chercher expressément s'il étoit vrai qu'il en fût l'auteur.

Je n'ai eu qu'une seule curiosité que j'ai voulu satisfaire; c'est au sujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-dessus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille, si je ne m'en fusse particuliérement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque génie & de talens, par lesquels il pourroit aspirer à une gloire méritée, pour se parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas, iroit se fourrer sans nécessité dans toutes les occasions de montrer là-dessus son ineptie. Mais qu'au milieu de Paris & des artistes les moins disposés pour lui à l'indulgence, un tel homme se donne sans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire; qu'un homme aussi timide aussi peu suffisant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien & qu'il les accuse de ne pas entendre, c'est assurément une chose des plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre suppose tant de pau-

vreté d'eſprit, une vanité ſi puérile, un jugement ſi borné; que quiconque peut s'y réſoudre ne fera jamais rien de grand d'élevé de beau dans aucun genre, & que malgré toutes mes obſervations, il ſeroit toujours reſté impoſſible à mes yeux que J. J. ſe donnant fauſſement pour l'auteur du Devin du Village eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, & qui certainement ont trop de force & d'élévation pour avoir pu ſortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me ſembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma premiere conſéquence de *tout ou rien.*

Une choſe encore animoit le zele de mes recherches. L'auteur du Devin du Village n'eſt pas, quel qu'il ſoit un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette piece une douceur un charme, une ſimplicité ſur-tout qui la diſtinguent ſenſiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni ſituations vives ni belles ſentences ni pompeuſe morale: il n'y a dans la muſique ni traits ſavans ni morceaux de travail ni chants tournés ni harmonie pathétique. Le ſujet en eſt plus comique qu'attendriſſant, & cependant la piece touche remue attendrit juſqu'aux larmes; on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. D'où ce charme ſecret qui coule ainſi dans les cœurs tire-t-il ſa ſource? Cette ſource unique où nul autre n'a puiſé n'eſt pas celle de l'hypocrene: elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être auſſi ſingulier que la piece eſt originale. Si connoiſſant déjà J. J. j'avois vu pour la premiere fois le *Devin du Village* ſans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit ſans balancer, c'eſt celui de la nouvelle *Héloïſe*, *c'eſt J. J.*, & ce ne peut être

que lui. Colette intéresse & touche comme Julie sans magie de situations, sans apprêts d'événemens romanesques, même naturel même douceur même accent; elles sont sœurs ou je serois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou pensé. Maintenant on m'assure au contraire que J. J. se donne faussement pour l'auteur de cette piece & qu'elle est d'un autre : qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voye comment il est fait. Si ce n'est pas J. J., il doit du moins lui ressembler beaucoup, puisque leurs productions si originales si caractérisées se ressemblent si fort. Il est vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en musique, puisqu'il n'en sait pas faire; mais je suis sûr que s'il en savoit faire, elles auroient un caractere très-approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement cette musique est de lui; par les preuves que l'on me donne, elle n'en est pas : que dois-je croire? Je résolus de m'éclaircir si bien par moi-même sur cet article qu'il ne me pût rester là-dessus aucun doute, & je m'y suis pris de la façon la plus courte la plus sure pour y parvenir.

LE FRANÇOIS.

Rien n'est plus simple. Vous avez fait comme tout le monde; vous lui avez présenté de la musique à lire & voyant qu'il ne faisoit que barbouiller, vous avez tiré la conséquence, & vous vous en êtes tenu là.

ROUSSEAU.

Ce n'est point là ce que j'ai fait, & ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agissoit; car il ne s'est pas donné que

je sache pour un croquesol ni pour un chantre de Cathédrale. Mais en donnant de la musique pour être de lui, il s'est donné pour en savoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc proposé de la musique non à lire mais à faire. C'étoit aller ce me semble aussi directement qu'il étoit possible au vrai point de la question. Je l'ai prié de composer cette musique en ma présence sur des paroles qui lui étoient inconnues & que je lui ai fournies sur le champ.

LE FRANÇOIS.

Vous aviez bien de la bonté; car enfin vous assurer qu'il ne savoit pas lire la musique, n'étoit-ce pas vous assurer de reste qu'il n'en savoit pas composer?

ROUSSEAU.

Je n'en sais rien; je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir ni rendre celles des autres, & puisque ce n'est pas faute d'esprit qu'il fait si mal parler, ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lit si mal la musique. Mais ce que je sais bien, c'est que si de l'acte au possible la conséquence est valable, lui voir sous mes yeux composer de la musique étoit m'assurer qu'il en savoit composer.

LE FRANÇOIS.

D'honneur, voici qui est curieux! Hé bien, Monsieur, de quelle défaite vous paya-t-il? Il fit le fier, sans doute, & rejetta la proposition avec hauteur?

ROUSSEAU.

Non, il voyoit trop bien *mon motif* pour pouvoir *s'en*

offenser, & me parut même plus reconnoissant qu'humilié de ma proposition. Mais il me pria de comparer les situations & les âges. « Considérez, me dit-il, quelle différence vingt-cinq » ans d'intervalle, de longs serremens de cœur, les ennuis, » le découragement, la vieillesse doivent mettre dans les pro- » ductions du même homme. Ajoutez à cela la contrainte que » vous m'imposez, & qui me plaît parce que j'en vois la » raison, mais qui n'en met pas moins des entraves aux » idées d'un homme qui n'a jamais su les assujettir, ni rien » produire qu'à son heure à son aise & à sa volonté.

LE FRANÇOIS.

Somme toute, avec de belles paroles il refusa l'épreuve proposée?

ROUSSEAU.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y soumit de tout son cœur, & s'en tira mieux qu'il n'avoit espéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur mais moi toujours présent de la musique aussi fraîche aussi chantante aussi bien traitée que celle du Devin, & dont le style assez semblable à celui de cette piece, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors, est tout aussi naturel tout aussi expressif & tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès. « Le desir, me dit-il, » que je vous ai vu de me voir réussir m'a fait réussir davan- » tage. La défiance m'étourdit m'appesantit, & me resserre » le cerveau comme le cœur; la confiance m'anime m'épa- » nouit & me fait plâner sur des aîles. Le Ciel m'avoit fait » pour l'amitié : elle eût donné un nouveau ressort à mes » facultés, & j'aurois doublé de prix par elle ».

Voilà, Monsieur, ce que j'ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne suffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du Village, elle suffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous savez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : mais voici une autre observation qui acheve de détruire mes doutes, & me confirme ou me ramene dans mon ancienne persuasion.

Après cette épreuve j'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris & qui ne laisse pas de faire un recueil considérable, & j'y ai trouvé une uniformité de style & de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotonie si elle n'étoit autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendresse eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quoique variée selon les sujets porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux, & cet accent se fait par-tout sentir le même que dans le Devin du Village. Un connoisseur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne se trompe au faire des Peintres. Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité j'oserois dire une vérité que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non-seulement elle n'a besoin ni de trilles ni de petites notes ni d'agrémens ou de fleurtis d'aucune espece, mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort & du doux, vrai caractere d'une bonne mélodie ; cette mélodie y est toujours une & bien marquée, les accompa-

gnemens l'animent sans l'offusquer. On n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs; *doux*, *plus doux*. Tout cela ne convient encore qu'au seul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette piece, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ses ordres pour lui composer de nouvelle musique toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire sous son nom, car il n'y a que lui seul qui en fasse comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette musique on n'y trouvera ni ressemblances ni réminiscences ni traits pris ou imités d'autres auteurs; cela n'est vrai d'aucune musique que je connoisse. Mais, soit que ces imitations soient des rencontres fortuites ou de vrais pillages, je dis que de la maniere dont l'auteur les emploie les lui approprie; je dis que l'abondance des idées dont il est plein & qu'il associe à celles-là, ne peut laisser supposer que ce soit par stérilité de son propre fonds qu'il se les attribue; c'est paresse ou précipitation, mais ce n'est pas pauvreté: il lui est trop aisé de produire pour avoir jamais besoin de piller (10).

(10) Il y a trois seuls morceaux dans le Devin du Village qui ne sont pas uniquement de moi; comme dès le commencement je l'ai dit sans cesse à tout le monde; tous trois dans le divertissement. 1°. Les paroles de la chanson qui sont, en partie, & du moins l'idée & le refrain de M. Collé. 2°. Les paroles de l'Ariette qui sont de M. Cahusac, lequel m'engagea à faire après coup cette Ariette pour complaire à Mlle. Fel qui se plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour sa voix dans son rôle; 3°. & l'entrée des Bergeres que, sur les vives instances de M. d'Holbach j'arrangeai sur une piece de Clavecin d'un recueil qu'il me présenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Holbach, mais il me pressa si fort d'employer quelque chose de ce recueil que je ne pus dans cette bagatelle résister obstinément à son desir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suisse, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Pseaumes & tantôt je ne sais où, je ne l'ai tirée que

Je lui ai conseillé de rassembler toute cette musique & de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne pourra plus continuer son travail, mais de tâcher sur toute chose que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles & sures qui ne le laissent ni détruire ni diviser : car quand la passion cessera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira ce me semble une forte preuve que toute la musique qui le compose est d'un seul & même auteur (11).

Tout ce qui est sorti de la plume de J. J. durant son effervescence.

de ma tête ainsi que toute la piece. Je la composai, revenu depuis peu d'Italie, passionné pour la musique que j'y avois entendue & dont on n'avoit encore aucune connoissance à Paris. Quand cette connoissance commença de s'y répandre on auroit bientôt découvert mes pillages si j'avois fait comme font les Compositeurs François, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils ne connoissent pas même le vrai chant & que leurs accompagnemens ne sont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponse a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas besoin de s'attribuer faussement le moindre.

(11) J'ai mis fidellement dans ce recueil toute la musique de toute espece que j'ai composée depuis mon retour à Paris, & dont j'aurois beaucoup retranché si je n'y avois laissé que ce qui me paroît bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût discerner tout ce qu'on m'attribue aussi faussement qu'impudemment même en ce genre dans le public dans les journaux & jusques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles soient grossieres & malhonnêtes, pourvu que les airs soient maussades & plats, on m'accordera volontiers le talent de composer de cette musique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, & que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions & m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus constante de ces Messieurs & la plus sure pour me décrier.

vefcence porte une empreinte impoffible à méconnoître, & plus impoffible à imiter. Sa mufique fa profe fes vers tout dans ces dix ans eft d'un coloris d'une teinte qu'un autre ne trouvera jamais. Oui, je le répete, fi j'ignorois quel eft l'auteur du Devin du Village je le fentirois à cette conformité. Mon doute levé fur cette piece acheve de lever ceux qui pouvoient me refter fur fon auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'eft pas de lui ne fert plus qu'à détruire dans mon efprit celle des crimes dont on l'accufe, & tout cela ne me laiffe plus qu'une furprife ; c'eft comment tant de menfonges peuvent être fi bien prouvés.

J. J. étoit né pour la mufique; non pour y payer de fa perfonne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès & y faire des découvertes. Ses idées dans l'art & fur l'art font fécondes intariffables. Il a trouvé des méthodes plus claires plus commodes plus fimples qui facilitent, les unes la compofition, les autres l'exécution, & auxquelles il ne manque pour être admifes que d'être propofées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, fûr d'avance qu'elle feroit rebutée, ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs fur les mêmes paroles fans que cette abondance lui coûte ou l'épuife. Je l'ai vu lire auffi fort bien la mufique, mieux que plufieurs de ceux qui la profeffent. Il aura même en cet art l'*impromptu* de l'exé-

(*) Les Editeurs font perfuadés que l'Auteur a laiffé quelques écrits fur la découverte intéreffante dont il parle, mais il ne leur a pas été poffible de les recouvrer.

cution qui lui manque en toute autre chose, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette présence d'esprit qu'il a si rarement, qu'il perd si aisément, & qu'il ne peut plus rappeller dès qu'il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui ? C'est qu'alors personne ne doutoit du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuse, & qu'un seul spectateur malveillant suffit pour troubler sa tête & ses yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui présente de la musique qu'il ne connoisse point. Je parie, à moins qu'elle ne soit baroque ou qu'elle ne dise rien, qu'il la déchiffre encore à la premiere vue & la chante passablement. Mais si, lisant dans le cœur de cet homme il le voit mal intentionné, il n'en dira pas une note, & voilà parmi les spectateurs la conclusion tirée sans autre examen. J. J. est sur la musique & sur les choses qu'il fait le mieux comme il étoit jadis aux échecs. Jouoit-il avec un plus fort que lui qu'il croyoit plus foible, il le battoit le plus souvent; avec un plus foible qu'il croyoit plus fort il étoit battu; la suffisance des autres l'intimide & le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours subjugué, ou plutôt, en toute chose, comme il le dit lui-même, c'est au degré de sa confiance que se monte celui de ses facultés. Le plus grand mal est ici que sentant en lui sa capacité, pour désabuser ceux qui en doutent, il se livre sans crainte aux occasions de la montrer, comptant toujours pour cette fois rester maître de lui-même, & toujours intimidé quoi qu'il fasse, il ne montre que son ineptie. L'expérience là-dessus a beau l'instruire, elle ne l'a jamais corrigé.

Les dispositions d'ordinaire annoncent l'inclination & réciproquement. Cela est encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique, mais seulement pour celle qui parle à son cœur; c'est pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre, sur-tout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'aussi bien appropriée à lui que la sienne. Il la chante avec une voix foible & cassée, mais encore animée & douce; il l'accompagne non sans peine, avec des doigts tremblans, moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il se livre à cet amusement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, & il est aisé de voir qu'il s'en fait une aimable diversion à ses peines. Quand des sentimens douloureux affligent son cœur, il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd ainsi sa sécheresse & lui fournit à la fois des chants & des larmes. Dans les rues il se distrait des regards insultans des passans en cherchant des airs dans sa tête; plusieurs romances de sa façon d'un chant triste & languissant mais tendre & doux n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractere lui plaît & le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol, il aime les gémissemens de la tourterelle & les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ses airs: les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéressent. Sa passion la plus vive & la plus vaine étoit d'être aimé; il croyoit se sentir fait pour l'être: il satisfait du moins cette fantaisie avec les animaux. Toujours il prodiga son tems & ses soins à les attirer à les caresser; il étoit l'ami presque l'esclave de son chien de sa chatte de ses sereins: il avoit des pigeons qui le

suivoient par-tout, qui lui voloient sur les bras sur la tête jusqu'à l'importunité : il apprivoisoit les oiseaux les poissons avec une patience incroyable, & il est parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans sa chambre avec tant de confiance, qu'elles s'y laissoient même enfermer sans s'effaroucher. En un mot ses amusemens ses plaisirs sont innocens & doux comme ses travaux comme ses penchans; il n'y a pas dans son ame un goût qui soit hors de la nature ni coûteux ou criminel à satisfaire, & pour être heureux autant qu'il est possible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité, il ne lui faloit que la santé le nécessaire le repos & l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, & je me suis borné dans mes descriptions, non-seulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif & non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien ni mal en soi, ne peut être affecté long-tems par hypocrisie. Quant à ce qui quoique vrai n'est pas vraisemblable, tout ce qui n'est connu que du Ciel & de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de soi-même avec bienséance, n'espérez pas que je vous en parle, non plus que ceux dont il est connu; si tout son prix est dans les suffrages des hommes, c'est à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices; non qu'il n'en ait de très-grands; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, & qu'il n'en doit aucun compte aux autres : le mal qui ne nuit point à autrui peut se taire quand on tait le bien qui le rachete. Il n'a pas

été si discret dans ses Confessions, & peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en sont que des conséquences, qu'en raisonnant bien, chacun peut aisément suppléer. Ils suffisent pour connoître à fond le naturel de l'homme & son caractere. Je ne saurois aller plus loin, sans manquer aux engagemens par lesquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront, tout ce que je puis exiger & attendre de J. J. est qu'il me donne, comme il a fait, une explication naturelle & raisonnée de sa conduite en toute occasion; car il seroit injuste & absurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore, & qu'on ne permet pas de lui déclarer; & tout ce que je puis ajouter du mien à cela est de m'assurer, que cette explication qu'il me donne, s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait: ainsi je m'arrête. Ou faites-moi sentir en quoi je m'abuse, ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Messieurs, ou convenez enfin que deux êtres si différens ne furent jamais le même homme.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiser par mes idées je vous ai suivi dans les vôtres, & si quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorsqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponse à des objections souvent rebattues que je craignois d'oublier. Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée.

J'éviterai d'être diffus, évitez si vous pouvez d'être impatient.
Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence, & je conviens franchement que votre J. J. & celui de nos Messieurs ne sauroient être le même homme. L'un, j'en conviens encore, semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude & le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inalliables avec les noires, & fougueuses passions des méchans, & je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature & n'écrira dans six ans huit mille pages de musique (12). Ainsi dès la premiere esquisse nos Messieurs & vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou mensonge d'une des deux parts; le mensonge n'est pas de la vôtre, j'en suis très-sûr; mais l'erreur y peut être. Qui m'assurera qu'elle n'y est pas en effet? Vous accusez nos Messieurs d'être prévenus quand ils le décrient, n'est-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez? Votre penchant pour lui rend ce doute très-raisonnable. Il faudroit, pour démêler surement la vérité, des observations impartiales, & quelques précautions que vous ayez prises, les vôtres ne le sont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puissiez dire, n'est pas entré dans

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance & seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais, & c'est ce que je découvre bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon regiftre, puisqu'au bout de cinq ans & demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, & sur lesquelles on ne peut contester.

le complot. Je connois d'honnêtes-gens qui ne haïssent point J. J. c'est-à-dire, qui ne professent point pour lui cette bienveillance traîtresse qui selon vous n'est qu'une haine plus meurtriere. Ils estiment ses talens sans aimer ni haïr sa personne, & n'ont pas une grande confiance en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos Messieurs. Cependant sur bien des points, ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ses mœurs, de sa droiture, de sa douceur, de son humanité, de son désintéressement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices, puisqu'il est homme; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je méprise un homme abject, & ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde; mais dont l'omission affectée d'une seule formalité énerve selon vous toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, quoique rien ne soit moins nécessaire, des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes, & qu'il nie ensuite d'avoir empruntés, des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les payemens qu'on lui fait, de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicane comme les autres; mais ce qui est généra-

lement vu par tout le monde ne sauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modestie une timidité de vierge est si bien connu pour un satyre plein d'impudence, que dans les maisons même où l'on tâchoit de l'attirer à son arrivée à Paris, on faisoit, dès qu'il paroissoit, retirer la fille de la maison, pour ne pas l'exposer à la brutalité de ses propos & de ses manieres. Cet homme qui vous paroît si doux si sociable fuit tout le monde sans distinction, dédaigne toutes les caresses, rebute toutes les avances, & vit seul comme un loup-garou. Il se nourrit de visions, selon vous, & s'extasie avec des chimeres : mais s'il méprise & repousse les humains, si son cœur se ferme à leur société, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires? Depuis qu'on s'est avisé de l'éplucher avec plus de soin, on l'a trouvé non-seulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il se disoit honnête modeste, on l'a trouvé cynique & débauché; il se vantoit de bonnes mœurs, & il est pourri de vérole; il se disoit désintéressé, & il est de la plus basse avidité; il se disoit humain compatissant, il repousse durement tout ce qui lui demande assistance; il se disoit pitoyable & doux, il est cruel & sanguinaire; il se disoit charitable, & il ne donne rien à personne; il se disoit liant facile à subjuguer, & il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche, plus on en est dédaigné : on a beau prendre en l'accostant, un air béat un ton patelin dolent lamentable, lui écrire des lettres à faire pleurer, lui signifier net qu'on va se tuer à l'instant si l'on n'est admis, il n'est ému de rien, il seroit homme à

laisser

laisser faire ceux qui seroient assez sots pour cela, & les plaignans qui affluent à sa porte s'en retournent tous sans consolation. Dans une situation pareille à la sienne, se voyant observé de si près, ne devroit-il pas s'attacher à rendre contens de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre à force de douceur & de bonnes manieres, les noires impressions qu'ils ont sur son compte, à substituer dans leurs ames la bienveillance à l'estime qu'il a perdue, & à les forcer au moins à le plaindre, ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par son humeur sauvage & par ses rudes manieres à nourrir, comme à plaisir, la mauvaise opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant si dur si repoussant si peu traitable, ils reconnoissent aisément l'homme féroce qu'on leur a peint, & ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes, qu'on n'a point exagéré son caractere & qu'il est aussi noir que son portrait.

Vous me répéterez sans doute que ce n'est point là l'homme que vous avez vu : mais c'est l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous seul. Vous ne parlez, dites-vous, que d'après vos propres observations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc ; mais ils sont tous d'accord sur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres ; vous êtes seul contre tous ; la vraisemblance est-elle pour vous ? La raison permet-elle de donner plus de force à votre unique suffrage qu'aux suffrages unanimes de tout le public ? Tout est d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent, malgré tant de

preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre? Si ces preuves sont autant d'impostures & de sophismes, que faut-il donc penser du genre-humain? Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le suffoquer pour ainsi dire, dans le bourbier de la diffamation? Tandis qu'il ne faut, selon vous, qu'ouvrir les yeux sur lui pour se convaincre de son innocence & de la noirceur de ses ennemis? Prenez garde, Monsieur Rousseau; c'est vous-même qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, seroit-il possible que vous fussiez le premier & le seul à l'avoir vu sous cet aspect? Ne reste-t-il donc que vous seul d'homme juste & sensé sur la terre? *S'il en reste un autre qui ne pense pas ici comme vous*, toutes vos observations sont anéanties, & vous restez seul chargé de l'accusation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous desiriez de voir, & non ce qui étoit en effet. Répondez à cette seule objection, mais répondez juste, & je me rends sur tout le reste.

ROUSSEAU.

Pour vous rendre ici franchise pour franchise, je commence par vous déclarer que cette seule objection à laquelle vous me sommez de répondre, est à mes yeux un abyme de ténebres où mon entendement se perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer d'entendre la conduite publique à son égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empresse d'adopter un plan si exécrable, la lui rend incompréhensible. Il n'y voit ni des bons ni des méchans ni des hommes: il y voit des êtres

dont il n'a nulle idée. Il ne les honore ni ne les méprise ni ne les conçoit ; il ne sait pas ce que c'est. Son ame incapable de haine aime mieux se reposer dans cette entiere ignorance, que de se livrer par des interprétations cruelles, à des sentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut estimer. J'approuve cette disposition, & je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un sentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me surprends souvent à les juger malgré moi : ma raison fait son office en dépit de ma volonté, & je prends le Ciel à témoin que ce n'est pas ma faute si ce jugement leur est si désavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre assentiment au résultat de mes recherches de la solution de votre objection, il y a grande apparence que me laissant dans mon opinion vous resterez dans la vôtre : car j'avoue que cette solution m'est impossible, sans néanmoins que cette impossibilité puisse détruire en moi la persuasion commencée par la marche clandestine & tortueuse de vos Messieurs, & confirmée ensuite par la connoissance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin se brisent contre cet axiome qui m'entraîne irrésistiblement, que la même chose ne sauroit être & n'être pas, & tout ce que disent avoir vu vos Messieurs est, de votre propre aveu, entiérement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en use dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matiere de foi. Je cede à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre ; tant

parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs moins solides dans mon esprit, que ceux qui operent ma persuasion, que parce qu'en cédant à ces objections je tomberois dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfere, & je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute *délibération* où *le jugement* n'a pas assez de lumieres pour se décider sans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Messieurs soient déterminés par un motif plus impartial ?

Ne cherchant pas à vous surprendre je vous devois d'abord cette déclaration. A présent jettons un coup-d'œil sur vos difficultés, si ce n'est pour les résoudre, au moins pour y chercher s'il est possible, quelque sorte d'explication.

La principale & qui fait la base de toutes les autres, est celle que vous m'avez ci-devant proposée sur le concours unanime de toute la génération présente à un complot d'impostures & d'iniquité, contre lequel il seroit, ou trop injurieux au genre-humain de supposer qu'aucun mortel ne reclame s'il en voyoit l'injustice, ou, cette injustice étant aussi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le sens commun de croire qu'elle n'est apperçue par personne autre.

Faisons pour un moment cette supposition triviale que tous les hommes ont la jaunisse & que vous seul ne l'avez pas....... Je préviens l'interruption que vous me préparez...... *Quelle plate comparaison ! qu'est-ce que c'est que cette jaunisse ?* .....

Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous seul ? C'est poser la même question en d'autres termes, mais ce n'est pas la résoudre, ce n'est pas même l'éclaircir. Vouliez-vous dire autre chose en m'interrompant ?

LE FRANÇOIS.

Non ; poursuivez.

ROUSSEAU.

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir quoique vous en puissiez dire, lorsque je fais entendre qu'il est, pour ainsi dire, des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espece de contagion ; parce que l'esprit humain naturellement paresseux aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, sur-tout en ce qui flatte ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations aux goûts aux passions des hommes ; l'engoüement général, maladie si commune dans votre nation, n'a point d'autre source, & vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappellez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la supposition de l'innocence de J. J., que vous ne lui pardonneriez point votre injustice envers lui. Ainsi par la peine que vous donneroit son souvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce sentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où regne l'amour de la justice & de la raison ? Si vous eussiez réfléchi là-dessus pour chercher en vous-même la cause d'un sentiment si injuste, & qui vous est si étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïssiez dans J. J. non-

ſeulement le ſcélérat qu'on vous avoit peint, mais J. J. lui-même, que cette haine excitée d'abord par ſes vices, en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à ſa perſonne, & qu'innocent ou coupable, il étoit devenu, ſans que vous vous en apperçuſſiez vous-même, l'objet de votre averſion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, ſi je vous rappellois vos raiſonnemens dans nos premiers entretiens, vous ſentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une paſſion fougueuſe qui vous dominoit à votre inſçu. Voilà, Monſieur, cette cauſe étrangere qui ſéduiſoit votre cœur ſi juſte, & faſcinoit votre jugement ſi ſain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaiſe face à tout ce qui venoit de cet infortuné, & une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer; les perfidies les trahiſons les menſonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorſqu'il en étoit l'objet, & pourvu que vous n'y trempaſſiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir ſans horreur dans autrui: mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement paſſager, eſt devenu pour le public un délire habituel, un principe conſtant de conduite, une jauniſſe univerſelle, fruit d'une bile âcre & répandue, qui n'altere pas ſeulement le ſens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, & tue enfin tout-à-fait, l'homme moral qui ſeroit demeuré bien conſtitué ſans elle. Si J. J. n'eût point exiſté, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à ſe reprocher. Otez ce ſeul objet d'une paſſion qui les tranſporte, à tout autre égard ils ſont honnêtes-gens, comme tout le monde.

Cette animoſité, plus vive plus agiſſante que la ſimple

aversion, me paroît à l'égard de J. J. la disposition générale de toute la génération présente. L'air seul dont il est regardé passant dans les rues, montre évidemment cette disposition qui se gêne & se contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui perce & se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier & badaut de s'arrêter de se retourner de le fixer de le suivre, au chuchotement ricaneur qui dirige sur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendroit moins pour d'honnêtes-gens qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, & qui se font un amusement digne d'eux d'insulter à son malheur. Voyez-le entrant au spectacle entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus & de cannes dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise! A quoi sert cette barriere? S'il veut la forcer résistera-t-elle? Non sans doute. A quoi sert-elle donc? Uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, & à lui bien faire sentir que tous ceux qui l'entourent, se font un plaisir d'être, à son égard, autant d'argouzins & d'archers. Est-ce aussi par bonté qu'on ne manque pas de cracher sur lui, toutes les fois qu'il passe à portée, & qu'on le peut sans être apperçu de lui? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine de mépris de fureur même qu'on peut tacitement donner à un homme, sans y joindre une insulte ouverte & directe, lui sont prodigués de toutes parts, & tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant

pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit besoin d'une assistance réelle, on le verroit périr avec joie, sans lui donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire presque sous un carrosse une chûte très-périlleuse; on court à lui, mais si-tôt qu'on reconnoît J. J. tout se disperse, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, & il seroit resté seul dans cet état, si un pauvre mercier rustre & mal instruit, ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, & si une servante tout aussi peu philosophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel est en réalité l'intérêt si vif & si tendre dont l'heureux J. J. est l'objet.

Une animosité de cette espece ne suit pas, quand elle est forte & durable, la route la plus courte, mais la plus sure pour s'assouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Messieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confidence, n'a plus eu qu'à suivre cette route, & tous avec le même secret entr'eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'est-là ce qui s'est fait; mais comment cela s'est-il pu faire? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animosité une fois excitée, ait altéré les facultés de ceux qui s'y sont livrés, au point de leur faire voir la bonté la générosité la clémence dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'est plus facile à concevoir. Chacun sait trop que les passions violentes, commençant toujours par égarer la raison, peuvent rendre l'homme injuste & méchant dans le fait &, pour ainsi dire, à l'insçu de lui-même, sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame, ou du moins d'aimer la justice & la vertu.

Mais

Mais cette haine envenimée comment est-on venu à bout de l'allumer ? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point, l'homme du monde le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt ni desir de nuire à autrui, qui ne fit ne voulut ne rendit jamais de mal à personne, qui sans jalousie sans concurrence, n'aspirant à rien & marchant toujours seul dans sa route, ne fut en obstacle à nul autre, & qui au lieu des avantages *attachés à la célébrité*, n'a trouvé dans la sienne qu'outrages insultes misere & diffamation. J'entrevois bien dans tout cela la cause secrete qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit prise étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnassent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas suivre, & d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur convenoit pas de souffrir. Outre ces causes générales, & celles que vous-même avez assignées, cette haine primitive & radicale de vos Dames & de vos Messieurs, en a d'autres particulieres & relatives à chaque individu qu'il n'est ni convenable de dire, ni facile à croire, & dont je m'abstiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop sensibles pour qu'on puisse douter de leur réalité, & l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'assouvissant. Mais plus cette haine individuelle se décele, moins on comprend comment on est parvenu à y faire participer tout le monde, & ceux même sur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adresse des chefs du complot, la passion qui les dirigeoit étoit trop visible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment s'écar-

tant des soupçons si légitimes, l'ont-ils fait entrer si aisément si pleinement dans toutes leurs vues, jusqu'à le rendre aussi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'est pas facile à comprendre & à expliquer.

Leurs marches souterraines sont trop ténébreuses pour qu'il soit possible de les y suivre. Je crois seulement appercevoir, d'espace en espace, au-dessus de ces gouffres, quelques soupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier entretien plusieurs de ces manœuvres que vous supposiez légitimes, comme ayant pour objet de démasquer un méchant; destinées au contraire à faire paroître tel, un homme qui n'est rien moins, elles auront également leur effet. Il sera nécessairement haï soit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des mesures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Jusques-là ceci se comprend encore; mais ici l'effet va plus loin: il ne s'agit pas seulement de haine, il s'agit d'animosité; il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre, est de le craindre & de le fuir. Content de n'être pas sa victime, personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place, qui peut & veut faire beaucoup de mal, peut exciter l'animosité par la crainte, & le mal qu'on en redoute peut inspirer des efforts pour le prévenir; mais l'impuissance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris & l'éloignement; un méchant

sans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animosité. On frémit à sa vue, loin de le poursuivre on le fuit, & rien n'est plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre qu'un souris insultant & moqueur. Laissant au ministère public le soin du châtiment qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit même dans ce châtiment d'autre peine afflictive que l'ignominie & d'être exposé à la risée publique, quel est *l'homme* d'honneur qui voudroit prêter *la main* à cette œuvre de justice & attacher le coupable au carcan? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les malfaiteurs que si l'on en voit un poursuivi par la justice & près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera sauver s'il peut, son péril faisant oublier qu'il est criminel pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans; c'est une haine de répugnance & d'éloignement, d'horreur même & d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet en détourne les yeux dédaigne de s'en occuper: mais la haine contre J. J. est active, ardente, infatigable; loin de fuir son objet, elle le cherche avec empressement pour en faire à son plaisir. Le tissu de ses malheurs, l'œuvre combinée de sa diffamation montre une ligue très-étroite & très-agissante où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de trahisons & de piéges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de justification, toute possibilité de repousser les atteintes qu'on lui porte, de défendre son honneur & sa réputation, à lui cacher tous ses enne-

mis tous ses accusateurs tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense, on s'inquiéte de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de lui quelque apologie. On l'observe on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public : on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne suffisent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne seroit-ce point pour le Corps des Gens de lettres, pour celui des Médecins, pour les Grands, pour les Magistrats, pour tout le monde? Oui, si forçant ses contemporains à le reconnoître honnête homme, il parvenoit à confondre enfin ses accusateurs, sa pleine justification seroit la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. est l'objet, n'est point la haine du vice & de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon, il n'importe; consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper, & pour peu qu'on connoisse les routes du cœur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne serviroit qu'à le rendre plus odieux encore, & à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudroit l'accabler, on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on se reprocheroit envers lui, & puisque vous-

même avez un moment éprouvé un sentiment si injuste, ces gens si pétris d'amour-propre supporteroient-ils sans aigreur l'idée de leur propre bassesse comparée à sa patience & à sa douceur? Eh soyez certain que si c'étoit en effet un monstre, on le fuiroit davantage, mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi, pour expliquer de pareilles dispositions je ne puis penser autre chose sinon, qu'on s'est servi pour exciter dans le public cette violente animosité, de motifs semblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu cet homme, adoptant des principes tout contraires aux leurs, ne vouloir ne suivre ni parti ni secte, ne dire que ce qui lui sembloit vrai bon utile aux hommes, sans consulter en cela son propre avantage ni celui de personne en particulier. Cette marche & la supériorité qu'elle lui donnoit sur eux fut la grande source de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux sa morale à son profit, de tenir si peu à son intérêt & au leur, & de montrer tout franchement l'abus des lettres & la forfanterie du métier d'auteur, sans se soucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établissoit, ni de la fureur qu'il alloit inspirer à ceux qui se vantent d'être les arbitres de la renommée, les distributeurs de la gloire & de la réputation des actions des hommes, mais qui ne se vantent pas, que je sache, de faire cette distribution avec justice & désintéressement. Abhorrant la satire autant qu'il aimoit la vérité, on le vit toujours distinguer honorablement les particuliers & les combler de sinceres éloges, lorsqu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenser.

Il faisoit sentir que le mal tenoit à la *nature* des choses & le bien aux vertus des individus. Il faisoit & pour ses amis & pour les auteurs qu'il jugeoit estimables, les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter, & l'on sent en lisant ses ouvrages, le plaisir que prenoit son cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en sentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, & dont la conscience repoussoit en secret ces éloges, s'en irritant à mesure qu'ils les *méritoient* moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir si bien démêlé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par sa conduite déprisé tacitement, quoiqu'involontairement la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître *dans* leurs cœurs leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencerent par dénaturer tous ses principes, par travestir un républicain sévere en un brouillon séditieux, son amour pour la liberté légale en une licence effrénée, & son respect pour les loix en aversion pour les Princes. Ils l'accuserent de vouloir renverser en tout l'ordre de la société parce qu'il s'indignoit, qu'osant consacrer sous ce nom les plus funestes désordres, on insultât aux miseres du genre-humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils font la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, sa haine contre les puissans fripons qui les soutiennent, son intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les remplissent, on l'accusa de les mépriser personnellement. Les reproches durs mais géné-

raux qu'il faisoit à tous furent tournés en autant de satires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'inspire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de ses intentions, l'audace de prononcer hautement & sans crainte, des jugemens dictés par le seul amour de la justice & de la vérité : mais rien n'expose en même tems à tant de dangers & de risques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous les piéges qu'ils lui tendent, & le livrant à une impétuosité sans regle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche & généreuse, mais qu'ils savent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de sentimens élevés & nobles, n'en supposent jamais que d'intéressés dans ceux qui se passionnent, & ne pouvant croire que l'amour de la justice & du bien public puisse exciter un pareil zele, ils leurs controuvent toujours des motifs personnels semblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes sous des noms pompeux, & sans lesquels on ne les verroit jamais s'échauffer sur rien.

La chose qui se pardonne le moins est un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre social prétendu, qui couvre en effet les plus cruels désordres, tomboit bien plus sur la constitution des différens états que sur les sujets qui les remplissent, & qui par cette constitution même sont nécessités à être ce qu'ils sont. Il avoit toujours fait une distinction très-judicieuse entre les personnes & les conditions, estimant souvent les premieres quoique livrées à l'esprit de leur état, lorsque le naturel reprenoit de tems à autre quel-

que ascendant sur leur intérêt, comme il arrive assez fréquemment à ceux qui sont bien nés. L'art de vos Messieurs fut de présenter les choses sous un tout autre point de vue, & de montrer en lui comme haine des hommes, celle que pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils se font. Il paroît qu'ils ne s'en sont pas tenus à ces imputations générales, mais que, lui prêtant des discours des écrits des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni *fictions ni mensonges* pour irriter contre lui l'amour-propre, & dans tous les états, & chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, si elle est juste, peut aider à expliquer cette animosité générale. Il est persuadé que dans les écrits qu'on fait passer sous son nom, l'on a pris un soin particulier de lui faire insulter brutalement tous les états de la société, & de changer en odieuses personnalités les reproches francs & forts qu'il leur fait quelquefois. Ce soupçon lui est venu (13) sur ce que dans plusieurs lettres, anonymes & autres, on lui rappelle des choses, comme étant de ses écrits, qu'il n'a jamais songé à y mettre. Dans l'une, il a, dit-on, mis *fort plaisamment en question si les marins étoient des hommes?* Dans un autre, un officier lui avoue modestement que, selon l'expression de lui J. J. lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de ses camarades.* Tous les jours il reçoit ainsi des citations de passages qu'on lui attribue faussement, avec la plus grande confiance, & qui sont toujours

(13) C'est ce qu'il m'est impossible de vérifier, parce que ces Messieurs ne laissent parvenir jusqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer sous mon nom.

outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de tems qu'un homme de lettres de sa plus ancienne connoissance, & pour lequel il avoit conservé de l'estime, ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour lui, on l'en guérit en lui persuadant que J. J. travailloit à une critique amere de ses écrits.

Tels sont à-peu-près les ressorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer & fomenter cette animosité si vive & si générale dont il est l'objet, & qui, s'attachant particuliérement à sa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour sa personne, le soin de l'avilir encore par cet air de faveur & de commisération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent, sont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à son siecle & à ses contemporains. Les fripons publics les intrigans les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les passionnés destructeurs de toute religion de toute conscience de toute liberté de toute morale, atteints plus au vif par ses censures, doivent le haïr & le haïssent en effet encore plus que ne font les honnêtes-gens trompés. En l'entendant seulement nommer, les premiers ont peine à se contenir, & la modération qu'ils tâchent d'affecter, se dément bien vîte, s'ils n'ont pas besoin de masque pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion se renverseroit, la haine des gens de bien seroit plus marquée, les méchans seroient plus indifférens. L'observation contraire est générale frappante inconteslable, & pourroit fournir bien des conséquences : contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire, de la justesse de mon explication.

Cette aversion une fois inspirée, s'étend se communique de proche en proche, dans les familles, dans les sociétés, & devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermit dans les enfans par l'éducation, & dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'est encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération secrete de vos Dames & de vos Messieurs, ce qui reste de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine aussi envenimée que celle qui se propage dans la génération qui suit. Toute la jeunesse est nourrie dans ce sentiment par un soin particulier de vos Messieurs dont les plus adroits se sont chargés de ce département. C'est d'eux que tous les apprentifs philosophes prennent l'attache; c'est de leurs mains que sont placés les gouverneurs des enfans, les secrétaires des peres, les confidens des meres; rien dans l'intérieur des familles ne se fait que par leur direction, sans qu'ils paroissent se mêler de rien; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine & leur animosité dans les séminaires dans les colleges, & toute la génération naissante leur est dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jésuites ils furent leurs plus ardens ennemis, sans doute par jalousie de métier, & maintenant, gouvernant les esprits avec le même empire avec la même dextérité que les autres gouvernoient les consciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils savent mieux se cacher en agissant, & substituant peu-à-peu l'intolérance philosophique à l'autre, ils deviennent, sans qu'on s'en apperçoive, aussi dangereux que leurs prédécesseurs. C'est par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée dans son enfance, plus saine & mieux

constituée dans tous les âges, loin de lui en savoir gré, est nourrie dans les plus odieux préjugés & dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait lui fait chercher à l'avilir & le déprimer avec plus de zele encore que ceux mêmes qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues & aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui, moins par curiosité que par *dérision*, puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois, se détournent s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise : vous trouverez toujours que les plus insultans les plus moqueurs les plus acharnés sont de jeunes gens qui, d'un air ironiquement poli, s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage & de haine qui peuvent l'affliger, sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siecle. Mais celui-ci est particuliérement un siecle haineux & malveillant par caractere (14). Cet esprit cruel & méchant se fait sentir dans toutes les sociétés, dans toutes les affaires publiques, il suffit seul pour mettre à la mode, & faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par-là. L'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si commode, la lui a fait adopter avec fureur & prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont

(14) Fréron vient de mourir. On demandoit qui feroit son épitaphe. *Le premier qui crachera sur sa tombe*, répondit à l'instant M. M***. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurois deviné qu'il partoit d'une bouche philosophe, & qu'il étoit de ce siecle-ci.

accoutumés à porter dans la société ce même ton de maître sur lequel ils prononcent les oracles de leur secte, & à traiter avec un mépris apparent, qui n'est qu'une haine plus insolente, tout ce qui ose hésiter à se soumettre à leurs décisions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les passions irascibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des disciples. Devenus esclaves pour être tyrans, ils ont fini par prescrire en leur propre nom les loix que ceux-là leur avoient dictées, & à voir dans toute résistance la plus coupable rebellion. Une génération de despotes ne peut être ni fort douce ni fort paisible, & une doctrine si hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'est pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres, & réprimante pour soi, l'orgueil de ses sectateurs. De-là les inclinations haineuses qui distinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'est pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour savoir s'occuper de soi; on ne sait plus que haïr, & l'on ne tient point à son propre parti par attachement, encore moins par estime; mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les dispositions générales dans lesquelles vos Messieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains, & qu'ils n'ont eu qu'à tourner ensuite contre J. J. (15) qui, tout aussi peu pro-

(15) Dans cette génération nourrie de philosophie & de fiel, rien n'est si facile aux intrigans que de faire tomber sur qui il leur plait cet appétit général de haïr. Leurs succès prodigieux en ce point, prouvent encore moins

pre à recevoir la loi qu'à la faire, ne pouvoit par cela seul manquer dans ce nouveau système, d'être l'objet de la haine des chefs & du dépit des disciples : la foule empressée à suivre une route qui l'égare, ne voit pas avec plaisir ceux qui, prenant une route contraire, semblent par-là lui reprocher son erreur (16).

Qui connoîtroit bien toutes les causes concourantes, tous les différens ressorts mis en œuvre pour exciter dans tous les états cet engoüement haineux, seroit moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle est donné, chacun suivant le torrent, en augmente l'impulsion. Comment se défier de son sentiment, quand on le voit être celui de tout le monde ; comment douter que l'objet d'une haine aussi universelle soit réellement un homme odieux ? Alors plus les choses qu'on lui attribue sont absurdes & incroyables, plus on est prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule est par cela seul assez prouvé. S'il s'agissoit d'une bonne action qu'il eût faite nul n'en croiroit à ses propres yeux, ou bientôt une interprétation subite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croyent

leurs talens que la disposition du public, dont les apparens témoignages d'estime & d'attachement pour les uns, ne sont en effet que des actes de haine pour d'autres.

(16) J'aurois dû peut-être insister ici sur la ruse favorite de mes persécuteurs, qui est de satisfaire à mes dépens, leurs passions haineuses, de faire le mal par leurs satellites & de faire en sorte qu'il me soit imputé. C'est ainsi qu'ils m'ont successivement attribué le *système de la nature*, la *philosophie de la nature*, la note du roman de Madame d'Ormoy, &c. C'est ainsi qu'ils tâchoient de faire croire au peuple que c'étoit moi qui ameutois les bandits qu'ils tenoient à leur solde, lors de la cherté du pain.

ni à la vertu ni même à la bonté ; il faut être déjà bon soi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que soi, & il est presque impossible qu'un homme réellement bon, demeure ou soit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainsi disposés, tout le reste devint facile. Dès-lors vos Messieurs auroient pu sans aucun détour, persécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique ; mais ils n'auroient assouvi qu'à demi leur vengeance, & se compromettre vis-à-vis de lui, étoit risquer d'être découverts. Le *systême* qu'ils ont adopté, remplit mieux toutes leurs vues & prévient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sureté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, & chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre ; il est si doux d'assouvir saintement une passion & de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu ! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisance ; « ah que je suis généreux ! C'est pour son bien » que je le diffame, c'est pour le protéger que je l'avilis ; & » l'ingrat loin de sentir *mon bienfait* s'en offense ! mais cela » ne m'empêchera pas d'aller mon train & de le servir de la » sorte en dépit de lui ». Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sureté, tous en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satellites de vos Messieurs, &, comme écrivoit J. J. à M**. *sont si fiers d'être des traîtres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable & voir les choses comme elles [illegible]

Socrate, Aristide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainsi fascinés, qu'on croiroit toujours voir un monstre infernal.

Mais quelque facile que soit cette pente; il est toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle soit universelle, que tous la suivent sans exception, que pas un seul n'y résiste & ne proteste, que la même passion entraîne en aveugle, une génération toute entiere, & que le consentement soit unanime dans un tel renversement du droit de la nature & des gens.

Je conviens que le fait est très-extraordinaire, mais en le supposant très-certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore, s'il avoit la vertu pour principe; car il faudroit que toute la génération présente se fût élevée par cette unique vertu, à une sublimité qu'elle ne montre assurément en nulle autre chose, & que parmi tant d'ennemis qu'a J. J., il ne s'en trouvât pas un seul qui eût la maligne franchise de gâter la merveilleuse œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits puissans intrigans, concertés de longue main, abusant les uns par de fausses apparences, & animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente, fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes, en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication, il faut que de toutes les générations la plus haineuse se transforme tout-d'un-coup toute entiere, & sans aucune exception, en autant d'Anges célestes en faveur du dernier des scélérats qu'on s'obstine à protéger & à laisser libre, malgré les attentats & les crimes qu'il continue de commettre tout à son

aise, sans que personne au monde ose, *tant on craint de lui déplaire*, songer à l'en *empêcher*, *ni même à les lui reprocher*. Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus raisonnable & la plus admissible?

Au reste, cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable, a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premiérement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé le principal secret entre un petit nombre de conjurés; ils n'ont laissé voir au reste des hommes que ce qu'il faloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, & n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui sachent à quoi tient le fond de la trame, & de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoissent assez leur victime, pour être sûrs qu'ils noircissent un innocent. Le secret du premier complot est concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reste des complices, plus ou moins coupables, se fait illusion sur des manœuvres qui, selon eux, tendent *moins* à persécuter l'innocence qu'à s'assurer d'un méchant. On a pris chacun par son caractere particulier, par sa passion favorite. S'il étoit possible que cette multitude de coopérateurs se rassemblât & s'éclairât par des confidences réciproques, ils seroient frappés eux-mêmes des contradictions absurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, & des motifs non-seulement différens, mais souvent contraires, par lesquels on les a

concourir tous à l'œuvre commune, sans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même fait bien distinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Motiers à Trye à Monquin, des personnes d'un vrai mérite, qui, trompées plutôt que séduites, &, sans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laissé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empressement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y restent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de bassesse que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, & l'on voit à leur air à leur ton dans leurs manieres, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dérision comme infortuné.

De plus; quoique personne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui seroit se compromettre à pure perte, pensez-vous que tout le monde y acquiesce réellement? Combien de particuliers, peut-être, voyant tant de manœuvres & de mines souterraines, s'en indignent, refusent d'y concourir, & gémissent en secret sur l'innocence opprimée! Combien d'autres ne sachant à quoi s'en tenir sur le compte d'un homme enlacé dans tant de piéges, refusent de le juger sans l'avoir entendu, & jugeant seulement ses adroits persécuteurs, pensent que des gens à qui la ruse la fausseté la trahison coûtent si peu, pourroient bien n'être pas plus scrupuleux sur l'imposture. Suspendus entre la force des preuves qu'on leur allégue, & celles de la malignité des accusateurs,

ils ne peuvent accorder tant de zele pour la vérité avec tant d'aversion pour la justice, ni tant de générosité pour celui qu'ils accusent, avec tant d'art à gauchir devant lui & se soustraire à ses défenses. On peut s'abstenir de l'iniquité, sans avoir le courage de la combattre. On peut refuser d'être complice d'une trahison, sans oser démasquer les traîtres. Un homme juste, mais foible, se retire alors de la foule, reste dans son coin, & n'osant s'exposer, *plaint* tout bas l'opprimé, craint l'oppresseur, & se tait. Qui peut savoir combien d'honnêtes gens sont dans ce cas? ils ne se font ni voir ni sentir: ils laissent le champ libre à vos Messieurs jusqu'à ce que le moment de parler, sans danger, arrive. Fondé sur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain, je crois que cela doit être. Sur quel fondement raisonnable peut-on soutenir que cela n'est pas? Voilà, Monsieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduisez, & qu'au reste je ne me charge pas de résoudre à votre gré, ni même au mien, quoiqu'elle ne puisse ébranler la persuasion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, & j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le soin superflu de vous établir un fait dont vous convenez si bien vous-même, que vous le tournez en objection contre moi, savoir qu'il n'est pas vrai que tout le monde soit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paroissant nous accorder sur ce point, nous sommes néanmoins de sentimens tout contraires, en ce que, selon vous, ceux qui ne sont pas du complot pensent sur J. J. tout

comme ceux qui en sont, & que, selon moi, ils doivent penser tout autrement. Ainsi votre exception que je n'admets pas, & la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant sur des personnes différentes, s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire sur quoi je fonde la mienne; examinons la vôtre à présent.

D'honnêtes-gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot *& ne pas haïr J. J.*, voyent cependant en lui tout ce que disent y voir ses plus mortels ennemis; comme s'il en avoit qui convinssent de l'être & ne se vantassent pas de l'aimer! En me faisant cette objection, vous ne vous êtes pas rappellé celle-ci qui la prévient & la détruit. S'il y a complot, tout par son effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne sont pas du complot, & quand ils croyent voir par leurs yeux, ils voyent, sans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces personnes dont vous parlez ne sont pas de mauvaise foi; du moins elles sont certainement prévenues comme tout le public, & doivent par cela seul voir & juger comme lui. Et comment vos Messieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, *auroient-ils négligé* de porter cet avantage aussi loin qu'il pouvoit aller? Ceux qui dans cette persuasion générale ont écarté la plus sure épreuve pour distinguer le vrai du faux, ont beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela seul ils en sont aux miens; & moi qui sens dans ma conscience, qu'où ils croyent voir la certitude & la vérité, il n'y a qu'erreur mensonge imposture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur persuasion, & que s'ils avoient aimé sincérement la vérité, ils ne l'eussent bientôt démêlée à tra-

vers les artifices des fourbes qui les ont abusés. Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, & qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent & détournent tout au gré de leur passion, & à force de subtilités, donnent aux choses les plus contraires à leurs idées, l'interprétation qui les y peut ramener. Les personnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions nécessaires pour surmonter ces illusions ?

LE FRANÇOIS.

Mais, M. Rousseau, y pensez-vous, & qu'exigez-vous là du public ? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la chose aussi scrupuleusement que vous ?

ROUSSEAU.

Il en eût été dispensé sans doute, s'il se fût abstenu d'une décision si cruelle. Mais en prononçant souverainement sur l'honneur & sur la destinée d'un homme, il n'a pu sans crime négliger aucun des moyens essentiels & possibles de s'assurer qu'il prononçoit justement.

Vous méprisez, dites-vous, un homme abject, & ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puissent compatir avec des vices aussi bas que ceux dont il est accusé. Je pense exactement comme vous sur cet article; mais je suis aussi certain que d'aucune vérité qui me soit connue, que cette abjection que vous lui reprochez est de tous les vices le plus éloigné de son naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire, il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. est foible sans doute & peu

capable de vaincre ses passions! Mais il ne peut avoir que les passions *relatives* à son caractere, & des tentations basses ne sauroient approcher de son cœur. La source de toutes ses consolations est dans l'estime de lui-même. Il seroit le plus vertueux des hommes si sa force répondoit à sa volonté. Mais avec toute sa foiblesse il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans son ame un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. *Le seul qui* l'eût pu *mener* au mal est la mauvaise honte, contre laquelle il a lutté toute sa vie avec des efforts aussi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à son humeur timide qui présente un obstacle invincible aux ardens desirs de son cœur, & le force à leur donner le change en mille façons souvent blâmables. Voilà l'unique source de tout le mal qu'il a pu faire; mais dont rien ne peut sortir de semblable aux indignités dont vous l'accusez. Eh comment ne voyez-vous pas combien vos Messieurs eux-mêmes sont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inspirer pour lui? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'est point réel, qu'il n'est que le voile bien transparent d'une estime qui les déchire & d'une *rage* qu'ils *cachent* très-mal? La preuve en est *manifeste*. On ne s'inquiéte point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux, on les laisse pour ce qu'ils sont; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Messieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'est pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent aussi de boue: tous ces procédés sont très-concordans de leur part; mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont gueres de la sienne, & ces indignités auxquelles

vous revenez, font-elles mieux prouvées que les crimes sur lesquels vous n'insistez plus? Non, Monsieur, après nos discussions précédentes, je ne vois plus de milieu possible entre tout admettre & tout rejetter.

Des témoignages que vous supposez impartiaux, les uns portent sur des faits absurdes & faux, mais rendus croyables à force de prévention; tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique *impudence*, les *basses friponneries*: les autres sur des faits vrais, mais faussement interprétés; tels que sa dureté, son dédain, son humeur colere & repoussante, l'obstination de fermer sa porte aux nouveaux visages, sur-tout aux quidams cajoleurs & pleureux, & aux arrogans mal-appris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accusé d'assassinat & d'empoisonnement, je n'entends pas non plus le justifier d'être un violateur de filles, un monstre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter sérieusement de pareilles opinions sur son compte, je ne puis que le plaindre, & vous plaindre aussi, vous qui caressez des idées dont vous rougiriez comme ami de la justice, en y regardant de plus près, & faisant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du sexe! Eh j'ai grand'peur que ce ne soit l'excès contraire qui l'a perdu, & que s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui bien moins malheureux. Il est bien aisé de faire à son arrivée, retirer les filles de la maison; mais qu'est-ce que cela prouve sinon la maligne disposition des parens envers lui?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu nécessaire une précaution si bizarre & si affectée? & qu'en dût-il penser à son arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon très

familiérement dans une maison très-estimable, où la mere & trois filles charmantes, toutes trois dans la fleur de l'âge & de la beauté, l'accabloient à l'envi d'amitiés & de caresses? Est-ce en abusant de cette familiarité près de ces jeunes personnes, est-ce par des manieres ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne & nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant; & même encore aujourd'hui, des meres très-sages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible satyre, devant lequel ces autres-là n'osent laisser un moment les leurs, chez elles & en leur présence? En vérité, que des farces aussi grossieres puissent abuser un moment des gens sensés, il faut en être témoin pour le croire.

Supposons un moment qu'on eût osé publier tout cela dix ans plutôt & lorsque l'estime des honnêtes gens qu'il eut toujours dès sa jeunesse, étoit montée au plus haut degré: ces opinions, quoique soutenues des mêmes preuves, auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empressent de les adopter? Non, sans doute; ils les auroient rejettées avec indignation. Ils auroient tous dit; « quand un » homme est parvenu jusqu'à cet âge avec l'estime publique, » quand sans patrie sans fortune & sans asyle, dans une situa- » tion gênée, & forcé, pour subsister, de recourir sans cesse » aux expédiens, on n'en a jamais employés que d'honorables, » & qu'on s'est fait toujours considérer & bien vouloir dans » sa détresse, on ne commence pas après l'âge mûr, & quand » tous les yeux sont ouverts sur nous, à se dévoyer de la » droite route pour s'enfoncer dans les sentiers bourbeux du

» vice, on n'associe point la bassesse des plus vils fripons avec » le courage & l'élévation des ames fieres, ni *l'amour de* » *la gloire* aux manœuvres des filoux; & si quarante ans » d'honneur permettoient à quelqu'un de se démentir si tard » à ce point, il perdroit *bientôt cette vigueur de sentiment,* » ce ressort cette *franchise intrépide* qu'on n'a point avec des » passions basses, & qui jamais ne survit à l'honneur. Un fri- » pon peut être lâche, un méchant peut être arrogant; mais » la douceur de l'innocence & la fierté de la vertu ne peuvent » s'unir que dans une belle ame ».

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou pensé, & ils auroient certainement refusé de le croire atteint de vices aussi bas, à moins qu'il n'en eût été convaincu sous leurs yeux. Ils auroient du moins voulu l'étudier eux-mêmes avant de le juger si décidément & si cruellement. Ils auroient fait ce que j'ai fait, & avec l'impartialité que vous leur supposez, ils auroient tiré de leurs recherches la même conclusion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela; les preuves les plus ténébreuses, les témoignages les plus suspects leur ont suffi pour se décider en mal *sans autre vérification, & ils ont soigneusement évité tout éclaircissement* qui pouvoit leur montrer leur erreur. Donc quoique vous en puissiez dire, ils sont du complot; car ce que j'appelle en être n'est pas seulement être dans le secret de vos Messieurs, je présume que peu de gens y sont admis; mais c'est adopter leur inique principe: c'est se faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde & de cacher au seul accusé le mal qu'on pense ou qu'on feint de penser de lui, & les raisons sur lesquelles on fonde ce jugement.

ment, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, & de faire entendre *les siennes :* car si-tôt qu'on s'est laissé persuader qu'il faut le juger, non-seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu, tout le reste est forcé, & il n'est pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés & mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la trame dépendoit de cette importante précaution, son auteur aura mis toute la sagacité de son esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux, & à la couvrir même d'un vernis de bénéficence & de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'est empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimoit que par force, & dont les singularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la premiere accusation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté jusqu'alors, pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'âme saine & croit vraiment à la probité, ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit possible, ou faire une action basse à Milord Maréchal (17) que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le supposant convaincu. Changer à ce point, sur le compte d'un homme estimé durant

(17) Il est vrai que Milord Maréchal est d'une illustre naissance, & J. J. un homme du peuple; mais il faut penser que Rousseau qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien sublime de la haute vertu des gens de qualité, & que l'histoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion.

toute ſa vie, n'eſt pas une choſe facile. Mais auſſi ce premier pas fait, tout le reſte va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un ſeul devient, comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'eſt moins ſurprenant que le paſſage de la méchanceté à l'abjection, & ce n'eſt pas la peine de meſurer ſi ſoigneuſement l'intervalle qui peut quelquefois ſéparer un ſcélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à ſon aiſe l'homme qu'on a *commencé par noircir.* Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal, on n'y voit plus que cela, ſes actions bonnes ou indifférentes, changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugés & un peu d'interprétation, & l'on rétracte alors ſes jugemens avec autant d'aſſurance que ſi, ceux qu'on leur ſubſtitue, étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu ſoi-même ce qu'on ſait ou qu'on croit ſavoir d'ailleurs. Rien n'eſt ſi manifeſte auſſi-tôt qu'on y regarde ; on a honte de ne l'avoir pas apperçu plutôt ; mais c'eſt qu'on étoit ſi diſtrait ou ſi prévenu qu'on ne portoit pas ſon attention de ce côté ; c'eſt qu'on eſt ſi bon ſoi-même qu'on ne peut ſuppoſer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engoûement devenu général parvient à l'excès, on ne ſe contente plus de tout croire, chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, & tout le monde s'affectionnant à ce ſyſtême, ſe pique d'y apporter du ſien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne ſont pas plus empreſſés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation paſſe en preuve invincible, & ſi l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'eſt commis un crime dans la lune, il ſeroit prouvé demain, plus

clair que le jour, à tout le monde que c'eſt J. J. qui en eſt l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée, une fois bien établie, il eſt donc très-naturel qu'il en réſulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce ſera toujours à deſſein; eſt-elle à ſon avantage? c'eſt une friponnerie: eſt-elle à ſon préjudice? c'eſt une ruſe. Un homme ainſi vu, quelque ſujet qu'il ſoit aux oublis aux diſtractions aux balourdiſes, ne peut plus rien avoir de tout cela: tout ce qu'il fait par inadvertance eſt toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis les omiſſions les bévues des autres à ſon égard, ne trouvent plus créance dans l'eſprit de perſonne; s'il les releve, il ment; s'il les endure, c'eſt à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évaporés feront des quiproquo dont il reſtera chargé; & ce ſera beaucoup ſi des laquais gagnés ou peu fidelles, trop inſtruits des ſentimens des maîtres à ſon égard, ne ſont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ſes dépens; bien ſûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en ſa préſence, & que quand cela arriveroit, un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres, les tireroit d'affaire aiſément.

J'ai ſuppoſé, comme vous, ceux qui traitent avec lui, tous ſinceres & de bonne foi; mais ſi l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute, quelle facilité ſa vivacité ſon étourderie ſes diſtractions ſa mauvaiſe mémoire ne donneroient-elles pas pour cela?

D'autres cauſes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Meſſieurs par ſes confeſ-

ſions qu'ils appellent ſes mémoires, une priſe ſur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont ſi peu d'hommes étoient capables, & dont bien moins encore étoient dignes, a initié le public dans toutes ſes foibleſſes, dans toutes ſes fautes les plus ſecretes. L'eſpoir que ces confeſſions ne ſeroient vues qu'après ſa mort, lui avoit donné le courage de tout dire, & de ſe traiter avec une juſtice ſouvent même trop rigoureuſe. Quand il ſe vit défiguré parmi les hommes au point d'y paſſer pour un monſtre, la conſcience, qui lui faiſoit ſentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage que lui ſeul peut-être eut, & aura jamais de ſe montrer tel qu'il étoit; il crut qu'en manifeſtant à plein l'intérieur de ſon ame, & révélant ſes confeſſions, l'explication ſi franche ſi ſimple ſi naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans ſa conduite, portant avec elle ſon propre témoignage, feroit ſentir la vérité de ſes déclarations & la fauſſeté des idées horribles & fantaſtiques qu'il voyoit répandre de lui, ſans en pouvoir découvrir la ſource. Bien loin de ſoupçonner alors vos Meſſieurs, la confiance en eux de cet homme ſi défiant alla, non-ſeulement juſqu'à leur lire cette hiſtoire de *ſon ame*, mais juſqu'à leur en laiſſer le dépôt aſſez long-tems. L'uſage qu'ils ont fait de cette imprudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commiſe, & le plus ſacré dépôt de l'amitié eſt devenu dans leurs mains l'inſtrument de la trahiſon. Ils ont traveſti ſes défauts en vices, ſes fautes en crimes, les foibleſſes de ſa jeuneſſe en noirceurs de ſon âge mûr: ils ont dénaturé les effets, quelquefois ridicules, de tout ce que la nature a mis

d'aimable & de bon dans ſon ame, & ce qui n'eſt que des ſingularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide, eſt devenu par leurs ſoins une horrible dépravation de cœur & de goût. Enfin toutes leurs manieres de procéder à ſon égard, & des allures dont le vent m'eſt parvenu, me portent à croire que pour décrier ſes confeſſions après en avoir tiré contre lui tous les avantages poſſibles, ils ont intrigué manœuvré dans tous les lieux où il a vécu & dont il leur a fourni les renſeignemens, pour défigurer toute ſa vie, pour fabriquer avec art des menſonges qui en donnent l'air à ſes confeſſions, & pour lui ôter le mérite de la franchiſe même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh! puiſqu'ils ſavent empoiſonner ſes écrits qui ſont ſous les yeux de tout le monde, comment n'empoiſonneroient-ils pas ſa vie, que le public ne connoît que ſur leur rapport?

L'Héloïſe avoit tourné ſur lui les regards des femmes; elles avoient des droits aſſez naturels ſur un homme qui décrivoit ainſi l'amour; mais n'en connoiſſant gueres que le phyſique, elles crurent qu'il n'y avoit que des ſens très-vifs qui puſſent inſpirer des ſentimens ſi tendres, & cela put leur donner de celui qui les exprimoit, plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-être. Suppoſez cette opinion portée chez quelques-uns juſqu'à la curioſité, & que cette curioſité ne fut pas aſſez-tôt devinée ou ſatisfaite par celui qui en étoit l'objet; vous concevrez aiſément dans ſa deſtinée les conſéquences de cette balourdiſe.

Quant à l'accueil ſec & dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui, j'en ai ſouvent été le témoin

moi-même, & je conviens qu'en pareille ſituation, cette conduite feroit fort imprudente dans un hypocrite démaſqué qui, trop heureux qu'on voulût bien feindre de prendre le change, devroit ſe prêter, avec une diſſimulation pareille à cette feinte, & aux apparens ménagemens qu'on feroit ſemblant d'avoir pour lui. Mais oſez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas ſe conduire en coupable, & de n'avoir pas dans ſes infortunes la lâcheté d'un vil ſcélérat? De quel œil voulez-vous qu'il enviſage les perfides empreſſemens des traîtres qui l'obſédent, & qui tout en affectant le plus pur zele, n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les piéges de ceux qui les employent? Il faudroit pour les accueillir qu'il fût en effet tel qu'ils le ſuppoſent; il faudroit qu'auſſi fourbe qu'eux & feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendît trahiſon pour trahiſon. Tout ſon crime eſt d'être auſſi franc qu'ils ſont faux: mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal? Les ſignes les plus manifeſtes de ſon impatience ou de ſon dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laiſſant à ſa porte, les ſentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent qu'inſenſibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, & font auprès de lui comme il devroit être auprès d'eux, s'il étoit tel qu'ils le repréſentent; & comment voulez-vous qu'il leur montre une eſtime qu'ils ont pris ſi grand ſoin de ne lui pas laiſſer? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on mépriſe ſoi-même eſt facile à ſupporter: mais encore n'eſt-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage inſidieux,

pour peu qu'il croye appercevoir au fond des ames, des sentimens naturellement honnêtes & quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjuguer. Je ris de sa simplicité & je l'en fais rire lui-même. Il espere toujours qu'en le voyant tel qu'il est, quelques-uns du moins n'auront plus le courage de le haïr, & croit à force de franchise toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réussit; il le voit lui-même, & après tant de tristes expériences, il doit enfin savoir à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggere, & les perquisitions que la justice exige, avant de juger si sévérement un infortuné, vous auriez senti que dans une situation pareille à la sienne, & victime d'aussi détestables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins se livrer, pour ce qui l'entoure, à ses penchans naturels, dont vos Messieurs se sont servis si long-tems & avec tant de succès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus sans s'y précipiter lui-même, agir en rien dans la simplicité de son cœur. Ainsi ce n'est plus sur ses œuvres présentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidelle. Il faut rétrograder vers les tems où rien ne l'empêchoit d'être lui-même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intùs & in cute*, pour y lire immédiatement les véritables dispositions de son ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le suivant dans les tems heureux de sa vie, & dans ceux même où déjà la proie de vos Messieurs, il ne s'en doutoit pas encore, vous eussiez trouvé l'homme bienfaisant & doux qu'il étoit & passoit pour être, avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu

jadis, dans les habitations où on lui a laiſſé faire aſſez de ſéjour pour y laiſſer des traces de ſon caractere, les regrets des habitans l'ont toujours ſuivi dans ſa retraite, & ſeul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à ſon départ. Mais vos Dames & vos Meſſieurs ont pris un tel ſoin d'effacer toutes ces traces, que c'eſt ſeulement tandis qu'elles étoient encore fraîches, qu'on a pu les diſtinguer. Montmorenci plus près de nous offre un exemple frappant de ces différences. Grace à des perſonnes que je ne veux pas nommer, & aux Oratoriens devenus je ne ſais comment les plus ardens ſatellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun veſtige de l'attachement, & j'oſe dire de la vénération qu'on y eut jadis pour J. J. & tant qu'il y vécut, & après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en reſtent encore dans la mémoire des honnêtes-gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à ſe livrer & ſouvent avec plus de plaiſir que de prudence, il m'a quelquefois confié ſes peines, & j'ai vu que la patience avec laquelle il les ſupporte, n'ôtoit rien à l'impreſſion qu'elles font ſur ſon cœur. Celles que le tems adoucit le moins ſe réduiſent à deux principales qu'il compte pour les ſeuls vrais maux que lui aient fait ſes ennemis. La premiere eſt de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes & ſecourable aux malheureux, ſoit en lui en ôtant les moyens, ſoit en ne laiſſant plus approcher de lui ſous ce paſſeport, que des fourbes qui ne cherchent à l'intéreſſer pour eux, qu'afin de s'inſinuer dans ſa confiance l'épier & le trahir. La façon dont ils ſe préſentent, le ton qu'ils

qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler, tout décele en eux de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne sont avec des lieux communs de collège & des leçons bien magistrales sur ses devoirs envers ceux qui les écrivent, que de sottes déclamations contre les *Grands* & les *riches* par lesquelles on croit bien le leurrer, d'amers sarcasmes sur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre, & par compagnie, l'autre grand homme à qui elle s'adresse, des honneurs & des biens qui leur étoient dûs, pour les prodiguer aux indignes; des preuves tirées de-là, qu'il n'existe point de providence, de pathétiques déclarations de la prompte assistance dont on a besoin, suivies de fieres protestations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confidence de la ferme résolution où l'on est de se tuer, & par l'avis que cette résolution sera mise en exécution *sonica* si l'on ne reçoit bien vîte une réponse satisfaisante à la lettre.

Après avoir été plusieurs fois très-sottement la dupe de ces menaçans suicides, il a fini par se moquer & d'eux & de sa propre bêtise. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, & substitué, pour forcer sa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpens. Il faut avoir vu les assauts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures & les outrages qu'elle essuye journellement de tous ces humbles

admirateurs, de tous ces vertueux infortunés à la moindre résistance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amene & des gens qui les envoyent. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille & de ne vouloir pas s'en laisser subjuguer ? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir de corriger de refondre; car son tems & sa peine ne coûtent rien à vos Messieurs (18); il lui faudroit dix mains & dix secrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume & la grande bonté de son cœur; car c'est toujours là l'ordinaire refrain de ces personnages sinceres. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des essaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aise, sans qu'il ose s'y dérober, & tout ce qui lui peut arriver de plus heureux est de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient ensuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de serpens dans son sein, il s'est enfin déterminé par une réflexion très-simple à se conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés & de soins généreux, vos Messieurs parvenus à le rendre exécrable à tout le monde, ne lui ont plus laissé l'estime de per-

(18) Je dois pourtant rendre justice à ceux qui m'offrent de payer mes peines & qui sont en assez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci, une Dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des Innocens. J'y aurois pu faire assez bien mes affaires.

ſonne. Tout homme ayant de la droiture & de l'honneur ne peut plus qu'abhorrer & fuir un être ainſi défiguré; nul homme ſenſé n'en peut rien eſpérer de bon. Dans cet état que peut-il donc penſer de ceux qui s'adreſſent à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des ſervices ou ſon amitié, qui, dans l'opinion qu'ils ont de lui, deſirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des ſcélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit ni pouvoir ni faveur auprès de perſonne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne feroit que leur nuire auſſi bien qu'à lui, que tout l'effet de ſa recommandation ſeroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres deſtinés à l'enlacer par ſes propres bienfaits. En toute ſuppoſition poſſible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laiſſe pas de recourir à lui, n'eſt-il pas lui-même un homme jugé, & quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils miſérables! S'ils n'étoient pas des fourbes ne ſeroient-ils pas toujours des infâmes, & qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il mépriſe, n'eſt-il pas lui-même encore plus mépriſable que lui?

Si tous ces empreſſés ne venoient que pour voir & chercher ce qui eſt, ſans doute il auroit tort de les éconduire; mais pas un ſeul n'a cet objet, & il faudroit bien peu connoître les hommes & la ſituation de J. J. pour eſpérer de tous ces gens là ni vérité ni fidélité. Ceux qui ſont payés veulent gagner leur argent, & ils ſavent bien qu'ils n'ont qu'un ſeul moyen pour cela, qui eſt de dire, non ce qui eſt, mais ce qui plaît, & qu'ils ſeroient mal venus à dire du bien

de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mûs par leur passion ne verront jamais que ce qui la flatte; aucun ne vient pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interpréter à sa mode. Le blanc & le noir, le pour & le contre leur servent également. Donne-t-il l'aumône? Ah le caffard! la refuse-t-il? Voilà cet homme si charitable! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'est un tartuffe; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'est un satyre : s'il lit la gazette (19), il médite une conspiration; s'il cueille une rose, on cherche quel poison la rose contient. Trouvez à un homme ainsi vu quelque propos qui soit innocent, quelque action qui ne soit pas un crime, je vous en défie.

Si l'administration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne foi, la constante uniformité de sa vie égale & simple l'eût bientôt désabusée; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choses, & que c'étoit bien perdre son argent son tems & ses peines que d'espionner un homme qui vivoit ainsi. Mais comme ce n'est pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, & qu'au lieu d'étudier son caractere on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il se conduise *bien* ou *mal*, & *qu'il soit innocent* ou *coupable*. Tout ce qui importe est d'être au fait de sa conduite pour avoir des points fixes sur lesquels on puisse

(19) A la grande satisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triste lecture devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger sur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres; habitée par des êtres qui ne me sont rien, elle est pour moi comme une autre sphere, & je suis aussi peu curieux désormais d'apprendre ce qui se fait dans le monde, que ce qui se passe à Bicêtre ou aux petites maisons.

appuyer le syſtême d'impoſtures dont il eſt l'objet, ſans s'expoſer à être convaincus de menſonge, & voilà à quoi l'eſpionnage eſt uniquement deſtiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ſes accuſateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai ſans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux, Rouſſeau ne s'en cache pas. Je ne penſe même & ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le gouvernement eſt à ſon égard dans l'erreur de bonne foi, mais c'eſt ce qui m'eſt impoſſible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on ſuit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'eſt point aux méchans qu'on fait toutes ces choſes là, ce ſont eux qui les font aux autres.

Peſez la conſéquence qui ſuit de-là. Si l'adminiſtration ſi la police elle-même trempe dans le complot pour abuſer le public ſur le compte de J. J. quel homme au monde, quelque ſage qu'il puiſſe être, pourra ſe garantir de l'erreur à ſon égard?

Que de raiſons nous font ſentir que dans l'étrange poſition de cet homme infortuné perſonne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni ſur le rapport d'autrui, ni ſur aucune eſpece de preuve. Il ne ſuffit pas même de voir, il faut vérifier comparer approfondir tout par ſoi-même, ou s'abſtenir de juger. Ici, par exemple, il eſt clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres le reproche de dureté & d'incommiſération, mérité ou non, lui feroit toujours également inévitable : car ſuppoſé un moment, qu'il remplît de toutes ſes forces les devoirs d'humanité de charité de bienfaiſance dont tout homme eſt ſans ceſſe entouré, qui eſt-ce qui lui rendroit

dans le public la justice de les avoir remplis? Ce ne seroit pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne seroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approchent, ministres & créatures de vos Messieurs; ce seroit encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode pour le blâmer de ne les pas remplir, ils tairoient les véritables qu'il auroit remplis de tout son cœur, & lui feroient le même reproche avec le même succès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il étoit bienfaisant & bon quand livré sans gêne à son naturel, il suivoit en toute liberté ses penchans; & maintenant qu'il se sent entravé de mille piéges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans; maintenant qu'il ne sait pas dire un mot qui ne soit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne soit noté, c'est ce tems qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie & se livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de bandits dont l'accuse aujourd'hui le public! Convenez que voilà un hypocrite bien bête & un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurois rien vu par moi-même, cette seule réflexion me rendroit suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans sa position qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter, s'ils étoient réels, d'en dérober un moment la connoissance au public.

Ces réflexions sur les friponneries qu'il s'est mis à faire, & sur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait & publie encore, & dont il se cache si heureusement que tout le monde aussi-tôt qu'ils paroissent, est instruit qu'il en est l'auteur. Quoi, Monsieur, ce mortel si ombrageux, si farouche, qui voit à peine approcher de lui un seul homme qu'il ne sache ou ne croye être un traître; qui sait ou qui croit que le vigilant *Magistrat* chargé des deux départemens de la police & de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets; ne laisse pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, & de les confier sans crainte au tiers & au quart pour les faire imprimer en grand secret? Ces livres s'impriment se publient se débitent hautement sous son nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être pas connu, & mon butor sans voir sans soupçonner même cette manœuvre si publique, sans jamais croire être découvert, va toujours prudemment son train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours se confiant à des confidens si discrets, & toujours ignorant qu'ils se moquent de lui! Que de stupidité pour tant de finesse! que de confiance pour un homme aussi soupçonneux! Tout cela vous paroît-il donc si bien arrangé, si naturel, si croyable? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'est pas aussi fin que vos Messieurs, mais il n'est pas non plus aussi bête que le public, & ne se payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à sa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui proposent de belles éditions, affectent

d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voisinage ces visites ces lettres lui viennent de plus loin, & tandis que tant de gens se tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuistre rougiroit d'être l'auteur, il pleure amérement les dix ans de sa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monsieur, les raisons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'*approchent*, & de résister aux penchans de son cœur pour ne pas s'enlacer lui-même dans les piéges tendus autour de lui. J'ajoute à cela que son naturel timide & son goût éloigné de toute ostentation ne sont pas propres à mettre en évidence son penchant à faire du bien, & peuvent même dans une situation si triste l'arrêter quand il auroit l'air de se mettre en scene. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abstenir malgré lui d'une bonne œuvre qui se présentoit, ne pouvant se résoudre à fixer sur lui les regards malveillans de deux cents personnes, & dans un quartier peu éloigné mais moins fréquenté je l'ai vu se conduire différemment dans une occasion pareille. Cette mauvaise honte ou cette blâmable fierté me semble bien naturelle à un infortuné sûr d'avance que *tout* ce qu'il pourra faire de bien sera mal interprété. Il vaudroit mieux sans doute braver l'injustice du public; mais avec une ame haute & un naturel timide, qui peut se résoudre en faisant une bonne action qu'on accusera d'hypocrisie, de lire dans les yeux des spectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent? Dans une pareille situation celui qui voudroit faire encore du bien s'en cacheroit comme d'une mauvaise œuvre, & ce ne seroit pas ce secret là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant

Quant à la ſeconde & à la plus ſenſible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en ſecret, elle reſte en réſerve au fond de ſon cœur, il ne s'en eſt ouvert à perſonne & je ne la ſaurois pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'eſt par elle que lui ôtant toutes les conſolations qui reſtoient à ſa portée, ils lui ont rendu la vie à charge autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Meſſieurs par toute leur conduite à ſon égard, ce but paroît être de l'amener par degrés & toujours ſans qu'il y paroiſſe, juſqu'au plus violent déſeſpoir, & ſous l'air de l'intérêt & de la commiſération de le contraindre, à force de ſecretes angoiſſes, à finir par les délivrer de lui. Jamais tant qu'il vivra ils ne ſeront, malgré toute leur vigilance, ſans inquiétude de ſe voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténebres qu'ils renforcent ſans ceſſe autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumiere ne perce par quelque fiſſure & n'éclaire leurs travaux ſouterrains. Ils eſpérent, quand il n'y ſera plus, jouir plus tranquillement de leur œuvre ; mais ils ſe ſont abſtenus juſqu'ici de diſpoſer tout-à-fait de lui, ſoit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat auſſi caché que les autres, ſoit qu'ils ſe faſſent encore un ſcrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en ſont aucun de le forcer, ſoit enfin qu'attachés au plaiſir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de ſa main la preuve complete de ſa miſere. Quel que ſoit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens poſſibles pour le rendre à force de déchiremens, le miniſtre de la haine dont il eſt l'objet. Ils ſe ſont ſinguliérement appliqués à le navrer de

profondes & continuelles bleſſures par tous les endroits ſenſibles de ſon cœur. Ils ſavoient combien il étoit ardent & ſincere dans tous ſes attachemens, ils ſe ſont appliqués ſans relâche à ne lui pas laiſſer un ſeul ami. Ils ſavoient que ſenſible à l'honneur & à l'eſtime des honnêtes-gens, il faiſoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les ſiens en couvrant d'opprobre ſon caractere. Ils ont vanté ſon eſprit pour déshonorer ſon cœur. Ils le connoiſſoient ouvert & franc juſqu'à l'imprudence, déteſtant le myſtere & la fauſſeté; ils l'ont entouré de trahiſons de menſonges de ténebres, de duplicité. Ils ſavoient combien il chériſſoit ſa patrie; ils n'ont rien épargné pour la rendre mépriſable & pour l'y faire haïr. Ils connoiſſoient ſon dédain pour le métier d'Auteur, combien il déploroit le court tems de ſa vie qu'il perdit à ce triſte métier & parmi les brigands qui l'exercent, ils lui font inceſſamment barbouiller des livres, & ils ont grand ſoin que ces livres, très-dignes des plumes dont ils ſortent déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la miſere, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages ſanglans mais tacites, à force d'attroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards cruels & farouches, ou inſultans & moqueurs, ils ſont parvenus à le chaſſer de toute aſſemblée de tout ſpectacle, des cafés des promenades publiques, leur projet eſt de le chaſſer enfin des rues, de le renfermer chez lui, de l'y tenir inveſti par leurs ſatellites, & de lui rendre enfin

ſa vie ſi douloureuſe qu'il ne la puiſſe plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils ſavoient lui être les plus ſenſibles, ſans qu'il puiſſe en parer aucune, & ne lui laiſſant qu'un ſeul moyen de s'y dérober, il eſt clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé ſans doute, hors la reſſource de l'innocence & de la réſignation. Malgré l'âge & l'adverſité, ſa ſanté s'eſt raffermie & ſe maintient : le calme de ſon ame ſemble le rajeunir ; & quoiqu'il ne lui reſte plus d'eſpérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du déſeſpoir.

J'ai jetté ſur vos objections & vos doutes l'éclairciſſement qui dépendoit de moi. Cet éclairciſſement, je le répete, n'en peut diſſiper l'obſcurité, même à mes yeux ; car la réunion de toutes ces cauſes eſt trop au-deſſous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cauſe encore plus puiſſante, qu'il m'eſt impoſſible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en reſterois pas moins dans mon ſentiment, non par un entêtement ridicule ; mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi & le perſonnage jugé, & que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux dont j'ai le moins à me défier ſont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choſes que je n'ai pu vérifier, & qui me tiendroient peut-être encore en doute, ſi l'on ne prouvoit tout auſſi bien beaucoup d'autres choſes que je ſais très-certainement être fauſſes ; & quelle autorité peut reſter pour être crus en aucune choſe à ceux qui ſavent donner au menſonge tous les ſignes de la vérité ? Au reſte, ſouvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement faſſe autorité

pour vous ; mais après les détails dans leſquels je viens d'entrer vous ne ſauriez blâmer qu'il la faſſe pour moi, & quelque appareil de preuves qu'on m'étale en ſe cachant de l'accuſé, tant qu'il ne ſera pas convaincu en perſonne, & moi préſent, d'être tel que l'ont peint vos Meſſieurs, je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

A préſent que j'ai fait ce que vous avez deſiré, il eſt tems de vous expliquer à votre tour & de m'apprendre d'après vos lectures comment vous l'avez vu dans ſes écrits.

LE FRANÇOIS.

Il eſt tard pour aujourd'hui ; je pars demain pour la campagne : nous nous verrons à mon retour.

Fin du deuxieme Dialogue

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.

TROISIEME DIALOGUE.

ROUSSEAU.

Vous avez fait un long séjour en campagne.

LE FRANÇOIS.

Le tems ne m'y duroit pas. Je le passois avec votre ami.

ROUSSEAU.

Oh! s'il se pouvoit qu'un jour il devînt le vôtre!

LE FRANÇOIS.

Vous jugerez de cette possibilité par l'effet de votre conseil. Je les ai lus enfin ces livres si justement détestés.

ROUSSEAU.

Monsieur!........

LE FRANÇOIS.

Je les ai lus, non pas assez encore pour les bien entendre; mais assez pour y avoir trouvé nombré recueilli des crimes irrémissibles qui n'ont pu manquer de faire de leur Auteur le plus odieux de tous les monstres, & l'horreur du genre-humain.

ROUSSEAU.

Que dites-vous? Eſt-ce bien vous qui parlez, & faites-vous à votre tour des énigmes? De grace expliquez-vous promptement.

LE FRANÇOIS.

La liſte que je vous préſente vous ſervira de réponſe & d'explication. En la liſant nul homme raiſonnable ne ſera ſurpris de la deſtinée de l'Auteur.

ROUSSEAU.

Voyons donc cette étrange liſte.

LE FRANÇOIS.

La voilà. J'aurois pu la rendre aiſément dix fois plus ample; ſur-tout ſi j'y avois fait entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'auteur & le Corps des gens de lettres; mais ils ſont ſi connus qu'il ſuffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute eſpece auxquels je me ſuis borné & que j'ai notés ſans ordre comme ils ſe ſont préſentés, je n'ai fait qu'extraire & tranſcrire fidellement les paſſages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire, & des qualifications que dût eſpérer leur Auteur ſi-tôt qu'on pût l'en charger impunément.

EXTRAITS.

Les gens de Lettres.

1. » QUI est-ce qui nie que les savans sachent mille » choses vraies que les ignorans ne sauront jamais ? Les savans » sont-ils pour cela plus près de la vérité ? Tout au contraire, » ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger » faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque » vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens » faux. Il est de la derniere évidence que les compagnies » savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de » mensonge, & très-surement il y a plus d'erreurs dans l'A- » cadémie des sciences que dans tout un peuple de Hurons ». *Emile L.* 3.

2. » Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe qui, » par la même raison n'eût été qu'un fanatique du tems de » la ligue ». *Préface du Discours de Dijon.*

3. » Les hommes ne doivent point être instruits à demi. » S'ils devoïent rester dans l'erreur que ne les laissiez-vous » dans l'ignorance ! A quoi bon tant d'écoles & d'universités » pour ne leur apprendre rien de ce qui leur importe à savoir ? » Quel est donc l'objet de vos colleges de vos académies, » de toutes vos fondations savantes ? Est-ce de donner le » change au peuple, d'altérer sa raison d'avance, & de l'em- » pêcher d'aller au vrai ? Professeurs de mensonge, c'est pour » l'égarer que vous feignez de l'instruire, & comme ces bri-

» gands qui mettent des fanaux ſur les écueils, vous l'éclairez » pour le perdre ». *Lettre à M. de Beaumont.*

4. » On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermo- » pyles. *Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts » ici pour obéir à ſes ſaintes loix.* On voit bien que ce n'eſt » pas l'académie des inſcriptions qui a compoſé celle-là ». *Emile L.* 4.

Les Médecins.

5. » Un corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la » médecine; art plus pernicieux aux hommes que tous les » maux qu'il prétend guérir. Je ne ſais pour moi de quelle » maladie nous guériſſent les médecins; mais je ſais qu'ils » nous en donnent de bien funeſtes; la lâcheté, la puſillani- » mité, la terreur de la mort; s'ils guériſſent le corps, ils » tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher » des cadavres? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on » n'en voit point ſortir de leurs mains.

» La médecine eſt à la mode parmi nous; elle doit l'être. » C'eſt l'amuſement des gens oiſifs qui ne ſachant que faire » de leur tems le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le » malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables » des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre » ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des » médecins qui les effrayent pour les flatter, & qui leur don- » nent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles, » celui de n'être pas morts.

» Je

» Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la » médecine. Mon objet n'est de la considérer que par le côté » moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les » hommes font sur son usage les mêmes sophismes que sur » la recherche de la vérité : ils supposent toujours qu'en trai- » tant une maladie on la guérit, & qu'en cherchant une vérité » on la trouve. Ils ne voyent pas qu'il faut balancer l'avantage » d'une guérison que le médecin opere par la mort de cent » malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte par » le tort que font les erreurs qui s'établissent en même tems. » La science qui instruit & la médecine qui guérit sont fort » bonnes sans doute; mais la science qui trompe & la méde- » cine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les dis- » tinguer. Voilà le nœud de la question. Si nous savions ignorer » la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge : » si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous » ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abs- » tinences seroient sages; on gagneroit évidemment à s'y » soumettre. Je ne disconviens pas que la médecine ne soit » utile à quelques hommes; mais je dis qu'elle est nuisible » au genre-humain.

» On me dira comme on fait sans cesse que les fautes sont » du médecin, mais que la médecine en elle-même est infail- » lible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc sans le » médecin; car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent » fois plus à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer des » secours de l'art ». *Emile L.* I.

6. » Vis selon la nature, sois patient & chasse les médecins.

„ Tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la ſentiras qu'une fois, „ au lieu qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination „ troublée, & que leur art menſonger au lieu de prolonger tes „ jours t'en ôte la jouiſſance. Je demanderai toujours quel vrai „ bien cet art a fait aux hommes? Quelques-uns de ceux qu'il „ guérit mourroient il eſt vrai, mais des milliers qu'il tue „ reſteroient en vie. Homme ſenſé ne mets point à cette lot- „ terie où trop de chances ſont contre toi. Souffre, meurs „ ou guéris, mais ſur-tout vis juſqu'à ta derniere heure „. *Emile L.* 1.

7. „ Inoculerons-nous notre Eleve? Oui & non, ſelon l'oc- „ caſion, les tems, les lieux, les circonſtances. Si on lui donne „ la petite vérole on aura l'avantage de prévoir & connoître „ ſon mal d'avance; c'eſt quelque choſe: mais s'il la prend „ naturellement, nous l'aurons préſervé du médecin, c'eſt „ encore plus „. *Emile L.* 3.

8. „ S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choiſir „ par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là? que la meilleure eſt „ toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc point „ chercher un accoucheur pour celle d'Emile; j'aurai ſoin de „ la choiſir moi-même. Je ne raiſonnerai pas là-deſſus ſi diſer- „ tement qu'un chirurgien, mais à coup ſûr je ferai de meil- „ leure foi, & mon zele me trompera moins que ſon ava- „ rice „. *Emile L.* 1.

Les Rois, les Grands, les Riches.

9. „ Nous étions faits pour être hommes, les loix & la „ société nous ont replongés dans l'enfance. Les Rois les „ Grands les Riches sont tous des enfans qui voyant qu'on „ s'empresse à soulager leur misere, tirent de cela même une „ vanité puérile, & sont tout fiers de soins qu'on ne leur ren„ droit pas s'ils étoient hommes faits „. *Emile L.* 2.

10. „ C'est ainsi qu'il dût venir un tems où les yeux du peuple „ furent fascinés à tel point que ses conducteurs n'avoient „ qu'à dire au plus petit des hommes, sois grand, toi & „ toute ta race; aussi-tôt il paroissoit grand aux yeux de tout „ le monde & aux siens, & ses descendans s'élevoient encore „ à mesure qu'ils s'éloignoient de lui; plus la cause étoit „ reculée & incertaine, & plus l'effet l'augmentoit; plus on „ pouvoit compter de fainéans dans une famille & plus elle „ devenoit illustre „. *Disc. sur l'inégalité.*

11. „ Les peuples une fois accoutumés à des maîtres ne „ sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le „ joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté que, prenant „ pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs révo„ lutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui sous „ le leurre de la liberté ne font qu'aggraver leurs chaînes „. *Ep. dédic. du Disc. sur l'inégalité.*

12. „ *Ce petit garçon que vous voyez-là*, disoit Thémistocle „ à ses amis, *est l'arbitre de la Grece : car il gouverne sa*

„ *mere, ſa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, &*
„ *les Athéniens gouvernent les Grecs.* Oh quels petits conducteurs on trouveroit ſouvent aux plus grands Etats, ſi du Prince on deſcendoit par degrés juſqu'à la premiere main qui donne le branle en ſecret! *Emile L. 2.*

13. „ Je me ſuppoſe riche. Il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des plaiſirs deſtructifs; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau bénite.

„ Fort bien; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres: nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres: voilà des altercations des querelles des haines des procès tout au moins; cela n'eſt déjà pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres & leurs féves par mes ſangliers: chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail voudra du moins le chaſſer de ſon champ: après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder; ils auront des *mâtins*, des tambours, des cornets, des ſonnettes. Avec tout ce tintamarre ils troubleront mon ſommeil. Je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince tout cela ne me toucheroit gueres; mais moi nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

„ Ce n'eſt pas tout; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs; j'aurai des braconniers à punir; il me faudra des

» prisons des geoliers des archers des galeres. Tout cela » paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront » assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, il faudra » qu'on les chasse qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui » n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fourragé » la récolte viendront se plaindre de leur côté. Les uns seront » punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir » épargné : quelle triste alternative ! Je ne verrai de tous côtés » qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens : cela » doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds.

» Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines ? Otez-» en l'exclusion........ Le plaisir n'est donc pas moindre, » & l'inconvénient en est ôté quand on n'a ni terre à garder » ni braconnier à punir, ni misérable à tourmenter. Voilà » donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, » on ne tourmente point sans fin les hommes qu'on n'en » reçoive aussi quelque mal-aise, & les longues malédictions » du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer ». *Emile L.* 4.

14. » Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour » les puissans & les riches ? Tous les emplois lucratifs ne » sont-ils pas remplis par eux seuls ? Toutes les graces toutes » les exemptions ne leur sont-elles pas réservées, & l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un » homme de considération vole ses créanciers ou fasse d'autres » friponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité ? Les » coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet,

» les meurtres mêmes & les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des bruits passagers qu'on assoupit » & dont au bout de six mois il n'est plus question? Que » ce même homme soit volé lui-même, toute la police est » aussi-tôt en mouvement, & malheur aux innocens qu'il » soupçonne! Passe-t-il dans un lieu dangereux? voilà » les escortes en campagne: l'essieu de sa chaise vient-il à » rompre? tout vole à son secours: fait-on du bruit à sa » porte? il dit un mot, & tout se tait: la foule l'incommode-» t-elle? Il fait un signe, & tout se range. Un charretier se » trouve-t-il sur son passage? ses gens sont prêts à l'assom-» mer, & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires » seroient plutôt écrasés cent fois qu'un faquin oisif un mo-» ment retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui » coûtent pas un sou; ils sont le droit de l'homme riche » & non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre » est différent! plus l'humanité lui doit, plus la société lui » refuse. Toutes les portes lui sont fermées quand il a le » droit de se les faire ouvrir, & si quelquefois il obtient » justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit » grace. S'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est » à lui qu'on donne la préférence. Il porte toujours outre » sa charge celle dont son voisin plus riche a le crédit de » se faire exempter. Au moindre accident qui lui arrive chacun » s'éloigne de lui. Si sa pauvre charrette renverse, loin d'être » aidé par personne, il aura du bonheur s'il évite en passant » les avanies des gens lestes d'un jeune Duc. En un mot » toute assistance gratuite le fuit au besoin précisément parce

» qu'il n'a pas de quoi la payer; mais je le tiens pour un
» homme perdu s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête,
» une fille aimable & un puissant voisin ». *Disc. sur l'Econ.*
» *polit.*

Les Femmes.

15. » Femmes de Paris & de Londres pardonnez-le moi;
» mais si une seule de vous a l'ame vraiment honnête, je n'en-
» tends rien à nos institutions ». *Emile L.* 4.

16. » Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela
» fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas
» balancer; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la
» vertu, & la femme d'un charbonnier est plus respectable
» que la maîtresse d'un Prince ». *Nouvelle Héloïse.* 5e. *Partie;*
» *lettre* 13.

Les Anglois.

17. » Les choses ont changé depuis que j'écrivois ceci,
» (en 1756) mais mon principe sera toujours vrai. Il est par
» exemple très-aisé de prévoir que dans vingt ans d'ici (1)
» l'Angleterre avec toute sa gloire sera ruinée, & de plus

(1) Il est bon de remarquer que ceci fut écrit & publié en 1760, l'époque de la plus grande prospérité de l'Angleterre durant le ministere de M. Pitt aujourd'hui Lord Chattham.

„ aura perdu le reste de sa liberté. Tout le monde assure que „ l'agriculture fleurit dans cette Isle, & moi je parie qu'elle „ y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours, donc le „ royaume se dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans; „ donc ils ne tarderont pas d'être esclaves „. *Extr. du projet* „ *de paix perp.*

18. „ Je sais que les Anglois vantent beaucoup leur huma- „ nité & le bon naturel de leur peuple qu'ils appellent *good* „ *natured people.* Mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peu- „ vent, personne ne le répete après eux „. *Emile L.* 2.

Vous auriez trop à faire s'il faloit achever, & vous voyez que cela n'est pas nécessaire. Je savois que tous les états étoient maltraités dans les écrits de J. J. mais les voyant tous s'intéresser néanmoins si tendrement pour lui, j'étois fort éloigné de comprendre à quel point son crime envers chacun d'eux étoit irrémissible. Je l'ai compris durant ma lecture, & seulement en lisant ces articles vous devez sentir comme moi qu'un homme isolé & sans appui, qui dans le siecle où nous sommes ose ainsi parler de la médecine & des médecins ne peut manquer d'être un empoisonneur; que celui qui traite ainsi la philosophie moderne ne peut être qu'un abominable impie; que celui qui paroit estimer si peu les femmes galantes & les maîtresses des Princes ne peut être qu'un monstre de débauche; que celui qui ne croit pas à l'infaillibilité des livres à la mode doit voir brûler les siens par la main du bourreau; que celui qui, rebelle aux nouveaux oracles ose continuer de croire en Dieu doit être brûlé lui-même à l'inquisition philosophique comme un hypocrite & un scélérat; que celui qui ose

ose réclamer les droits roturiers de la nature pour ces canailles de paysans contre de si respectables droits de chasse, doit être traité des Princes comme les bêtes fauves qu'ils ne protégent que pour les tuer à leur aise & à leur mode. A l'égard de l'Angleterre, les deux derniers passages expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de J. J. à l'y envoyer, & celle de David Hume à l'y conduire, pour qu'on puisse douter de la bénignité des protecteurs & de l'ingratitude du protégé dans toute cette affaire. Tous ces crimes irrémissibles, encore aggravés par les circonstances des tems & des lieux prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le sort du coupable, & qu'il ne se soit bien attiré. Moliere, je le sais, plaisantoit les médecins; mais outre qu'il ne faisoit que plaisanter, il ne les craignoit point. Il avoit de bons appuis; il étoit aimé de Louis-Quatorze, & les médecins, qui n'avoient pas encore succédé aux directeurs dans le gouvernement des femmes, n'étoient pas alors versés comme aujourd'hui dans l'art des secretes intrigues. Tout a bien changé pour eux, & depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans les affaires privées & publiques pour qu'il fût prudent, même à des gens en crédit d'oser parler d'eux librement; jugez comme un J. J. y dût être bien venu! Mais sans nous embarquer ici dans d'inutiles & dangereux détails, lisez seulement le dernier article de cette liste, il surpasse seul tous les autres.

19. „ Mais s'il est difficile qu'un grand Etat soit bien gou-
„ verné, il l'est beaucoup plus qu'il soit gouverné par un seul
„ homme, & chacun sait ce qu'il arrive quand le Roi se donne
„ des substituts.

„ Un défaut essentiel & inévitable qui mettra toujours le „ Gouvernement monarchique au-dessous du républicain, est „ que dans celui-ci la voix publique n'éleve presque jamais „ aux premieres places que des hommes éclairés & capables „ qui les remplissent avec honneur. Au lieu que ceux qui par- „ viennent dans les monarchies ne sont le plus souvent que „ de petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigans à „ qui les petits talens *qui font parvenir* dans les cours aux „ grandes places ne servent qu'à montrer au public leur *ineptie* „ aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Le peuple se trompe bien „ moins sur ce choix, & un homme d'un vrai mérite est pres- „ que aussi rare dans le ministere qu'un sot à la *tête* d'une „ république. Aussi quand par quelque heureux hasard un de „ ces hommes nés pour gouverner prend le timon des affaires „ dans une monarchie abymée par ces tas de jolis régisseurs, on „ est tout surpris des ressources qu'il trouve, & cela fait époque „ dans un pays „. *Contrat Social L. 3. ch. 6.*

Je n'ajouterai rien sur ce dernier article, sa seule lecture vous a tout dit. Tenez, Monsieur, il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'étonne; c'est qu'un étranger isolé sans parens sans appui, ne tenant à rien sur la terre, & voulant dire toutes ces choses-là, ait cru les pouvoir dire impunément.

ROUSSEAU.

Voilà ce qu'il n'a point cru, je vous assure. Il a dû s'attendre aux cruelles vengeances de tous ceux qu'offense la vérité, & il s'y est attendu. Il savoit que les Grands, les Visirs, les Rabins, les Financiers, les Médecins, les Prêtres, les Philosophes, &

tous les gens de parti qui font de la société un vrai brigandage, ne lui pardonneroient jamais de les avoir vus & montrés tels qu'ils sont. Il a dû s'attendre à la haine aux persécutions de toute espece, non au déshonneur à l'opprobre à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de miseres & d'infortunes, mais non d'infamie & de mépris. Il est, je le répete, des genres de malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé, & ce sont ceux-là précisément qu'on a choisis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au dépourvu, du premier choc il s'est laissé abattre, & ne s'est pas relevé sans peine : il lui a falu du tems pour reprendre son courage & sa tranquillité. Pour les conserver toujours, il eût eu besoin d'une prévoyance qui n'étoit pas dans l'ordre des choses, non plus que le sort qu'on lui préparoit. Non, Monsieur, ne croyez point que la destinée dans laquelle il est enseveli soit le fruit naturel de son zele à dire sans crainte tout ce qu'il crût être vrai bon salutaire utile ; elle a d'autres causes plus secretes plus fortuites plus ridicules qui ne tiennent en aucune sorte à ses écrits. C'est un plan médité de longue main, & même avant sa célébrité : c'est l'œuvre d'un génie infernal mais profond, à l'école duquel le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel malheureux. Si cet homme ne fût point né, J. J., malgré l'audace de ses censures eût vécu dans l'infortune & dans la gloire, & les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler, loin de l'avilir l'auroient illustré davantage. Non jamais un projet aussi exécrable n'eût été inventé par ceux mêmes qui se sont livrés avec le plus d'ardeur à son exécution : c'est une justice que J. J. aime

encore à rendre à la nation qui s'empreſſe à le couvrir d'opprobres. Le complot s'eſt formé dans le ſein de cette nation, mais il n'eſt pas venu d'elle. Les François en ſont les ardens exécuteurs. C'eſt trop, ſans doute ; mais du moins ils n'en ſont pas les auteurs. Il a falu pour l'être une noirceur méditée & réfléchie dont ils ne ſont pas capables ; au lieu qu'il ne faut pour en être les miniſtres qu'une animoſité qui n'eſt qu'un effet fortuit de certaines circonſtances & de leur penchant à s'engoüer tant en mal qu'en bien.

LE FRANÇOIS.

Quoi qu'il en ſoit de la cauſe & des auteurs du complot l'effet n'en eſt plus étonnant pour quiconque a lu les écrits de J. J. Les dures vérités qu'il a dites, quoique générales, ſont de ces traits dont la bleſſure ne ſe ferme jamais dans les cœurs qui s'en ſentent atteints. De tous ceux qui ſe font avec tant d'oſtentation ſes patrons & ſes protecteurs, il n'y en a pas un ſur qui quelqu'un de ces traits n'ait porté juſqu'au vif. De quelle trempe ſont donc ces divines ames dont les poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bienveillance & l'amour, & par le plus frappant de tous les prodiges, d'un ſcélérat qu'elles devoient abhorrer, ont fait l'objet de leur plus tendre ſollicitude ?

Si c'eſt-là de la vertu, elle eſt bizarre, mais elle eſt magnanime, & ne peut appartenir qu'à des ames fort au-deſſus des petites paſſions vulgaires ; mais comment accorder des motifs ſi ſublimes avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en diſent animés ? Vous le ſavez, quelque prévenu, quelque irrité que je fuſſe contre J. J., quelque mauvaiſe opinion que

j'eusse de son caractere & de ses mœurs, je n'ai jamais pu goûter le systême de nos Messieurs, ni me résoudre à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de bassesse que de fausseté dans cette maligne ostentation de bienfaisance, qui n'avoit pour but que d'en avilir l'objet. Il est vrai que ne concevant aucun défaut à tant de preuves si claires, je ne doutois pas un moment que J. J. ne fût un détestable hypocrite & un monstre qui n'eût jamais dû naître, & cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant de facilité qu'ils disoient avoir à le confondre, j'admirois leur patience & leur douceur à se laisser provoquer par ses clameurs sans jamais s'en émouvoir, & sans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponse. Pouvant le convaincre si aisément je voyois une héroïque modération à n'en rien faire, & même en blâmant la méthode qu'ils vouloient suivre, je ne pouvois qu'admirer leur flegme stoïque à s'y tenir.

Vous ébranlâtes dans nos premiers entretiens la confiance que j'avois dans des preuves si fortes, quoiqu'administrées avec tant de mystere. En y repensant depuis, je fus plus frappé de l'extrême soin qu'on prenoit de les cacher à l'accusé que je ne l'avois été de leur *force*, & je commençois à trouver sophistiques & foibles les motifs qu'on alléguoit de cette conduite. Ces doutes étoient augmentés par mes réflexions sur cette affectation d'intérêt & de bienveillance pour un pareil scélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice, mais il est impossible qu'elle fasse aimer le vicieux, & pour s'obstiner à le laisser en liberté malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort

que la commiſération naturelle & l'humanité, qui demanderoient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela, je le ſentois; & le zele très-ſingulier de nos Meſſieurs pour l'impunité du coupable, ainſi que pour ſa diffamation, me préſentoit des foules de contradictions & d'inconſéquences, qui commençoient à troubler ma premiere ſécurité.

J'étois dans ces diſpoſitions quand, ſur les exhortations que vous m'aviez faites, commençant à parcourir les livres de J. J. je tombai ſucceſſivement ſur les paſſages que j'ai tranſcrits & dont je n'avois auparavant nulle idée; car en me parlant de ſes durs ſarcaſmes, nos *Meſſieurs* m'avoient fait un ſecret de ceux qui les regardoient, & à la maniere dont ils s'intéreſſoient à l'auteur, je n'aurois jamais penſé qu'ils euſſent des griefs particuliers contre lui. Cette découverte & le myſtere qu'ils m'avoient fait acheverent de m'éclaircir ſur leurs vrais motifs; toute ma confiance en eux s'évanouit, & je ne doutai plus que, ce que ſur leur parole j'avois pris pour bienfaiſance & générosité, ne fût l'ouvrage d'une animoſité cruelle, maſquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçoit les précédentes. *De ſi ſublimes vertus ne vont point ſeules.* Elles ne ſont que des branches de la vertu: je cherchois le tronc & ne le trouvois point. Comment nos Meſſieurs, d'ailleurs ~~ſi vains~~ ſi haineux ſi rancuniers, s'aviſoient-ils une ſeule fois en leur vie d'être humains généreux débonnaires autrement qu'en paroles, & cela préciſément pour le mortel, ſelon eux, le moins digne de cette commiſération qu'ils lui prodiguoient malgré lui? Cette vertu ſi nouvelle & ſi déplacée eût dû m'être ſuſpecte quand elle eût agi

tout à découvert sans déguisement sans ténebres; qu'en devois-je penser en la voyant s'enfoncer avec tant de soin dans des routes obscures & tortueuses, & surprendre en trahison celui qui en étoit l'objet, pour le charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits?

Plus, ajoutant ainsi mes propres observations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditois sur ce même sujet, plus je m'étonnois de l'aveuglement où j'avois été jusqu'alors sur le compte de nos Messieurs, & ma confiance en eux s'évanouit au point de ne plus douter de leur fausseté. Mais la duplicité de leur manœuvre & l'adresse avec laquelle ils cachoient leurs vrais motifs n'ébranla pas à mes yeux la certitude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils exerçoient dans des vues injustes un acte de justice, & tout ce que je concluois de l'art avec lequel ils enlaçoient leur victime étoit qu'un méchant étoit en proie à d'autres méchans.

Ce qui m'avoit confirmé dans cette opinion étoit celle où je vous avois vu vous-même que J. J. n'étoit point l'auteur des écrits qui portent son nom. La seule chose qui pût me faire bien penser de lui étoit ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un si bel éloge, & dont j'avois ouï quelquefois parler avantageusement par d'autres. Mais dès qu'il n'en étoit pas l'auteur il ne me restoit aucune idée favorable qui pût balancer les horribles impressions que j'avois reçues sur son compte, & il n'étoit pas étonnant qu'un homme aussi abominable en toute chose fût assez impudent & assez vil pour s'attribuer les ouvrages d'autrui?

Telles furent à-peu-près les réflexions que je fis sur notre

premier entretien, & sur la lecture éparse & rapide qui me désabusa sur le compte de nos Messieurs. Je n'avois commencé cette lecture que par une espece de complaisance pour l'intérêt que vous paroissiez y prendre. L'opinion où je continuois d'être que ces livres étoient d'un autre auteur ne me laissoit gueres pour leur lecture qu'un intérêt de curiosité.

Je n'allai pas loin sans y joindre un autre motif qui répondoit mieux à vos vues. Je ne tardai pas à sentir en lisant ces livres qu'on m'avoit trompé sur leur contenu, & que ce qu'on m'avoit donné pour de fastueuses déclamations, ornées de beau langage, mais décousues & pleines de contradictions, étoient des choses profondément pensées & formant un systême lié qui pouvoit n'être pas vrai, mais qui n'offroit rien de contradictoire. Pour juger du vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à éplucher çà & là quelques phrases éparses & séparées, mais me consultant moi-même & durant ces lectures & en les achevant, j'examinois, comme vous l'aviez desiré, dans quelles dispositions d'ame elles me mettoient & me laissoient, jugeant, comme vous, que c'étoit le meilleur moyen de pénétrer celle où étoit l'auteur en les écrivant, & l'effet qu'il s'étoit proposé de produire. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au lieu des mauvaises intentions qu'on lui avoit prêtées je n'y trouvai qu'une doctrine aussi saine que simple qui sans épicuréisme & sans caffardage ne tendoit qu'au bonheur du genre-humain. Je sentis qu'un homme bien plein de ces sentimens devoit donner peu d'importance à la fortune & aux affaires de cette vie, j'aurois craint moi-même en m'y livrant trop de tomber bien plutôt dans l'incurie & le quiétisme,

que

que de devenir factieux turbulent & brouillon, comme on prétendoit qu'étoit l'auteur & qu'il vouloit rendre ses disciples.

S'il ne se fût agi que de cet auteur, j'aurois dès-lors été désabusé sur le compte de J. J.: mais cette lecture en me pénétrant pour l'un de l'estime la plus sincere, me laissoit pour l'autre dans la même situation qu'auparavant, puisqu'en paroissant voir en eux deux hommes différens vous m'aviez inspiré autant de vénération pour l'un que je me sentois d'aversion pour l'autre. La seule chose qui résultât pour moi de cette lecture, comparée à ce que nos Messieurs m'en avoient dit, étoit que, persuadés que ces livres étoient de J. J., & les interprétant dans un tout autre esprit que celui dans lequel ils étoient écrits, ils m'en avoient imposé sur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avoit commencé notre entretien, savoir de m'ôter toute l'estime & la confiance qui m'avoient fait livrer aux impressions de la ligue, mais sans changer de sentiment sur l'homme qu'elle avoit diffamé. Les livres qu'on m'avoit dit être si dangereux n'étoient rien moins: ils inspiroient des sentimens tout contraires à ceux qu'on prêtoit à leur auteur; mais si J. J. ne l'étoit pas, de quoi servoient-ils à sa justification? Le soin que vous m'aviez fait prendre étoit inutile pour me faire changer d'opinion sur son compte, & restant dans celle que vous m'aviez donnée que ces livres étoient l'ouvrage d'un homme d'un tout autre caractere, je ne pouvois assez m'étonner que jusques-là vous eussiez été le premier & le seul à sentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées étoit inalliable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendois avec empressement l'histoire de vos observations pour savoir à quoi m'en tenir sur le compte de notre homme ; car, déjà flottant sûr le jugement que, fondé sur tant de preuves, j'en portois auparavant, inquiet depuis notre entretien, je l'étois devenu davantage encore depuis que mes lectures m'avoient convaincu de la mauvaise foi de nos Messieurs. Ne pouvant plus les estimer, faloit-il donc n'estimer personne & ne trouver par-tout que des méchans ? Je sentois peu-à-peu germer en moi le desir que J. J. n'en fût pas un. Se sentir seul plein de bons sentimens & ne trouver personne qui les partage est un état trop cruel. On est alors tenté de se croire la dupe de son propre cœur, & de prendre la vertu pour une chimere.

Le récit de ce que vous aviez vu me frappa. J'y trouvai si peu de rapport avec les relations des autres, que, forcé d'opter pour l'exclusion, je penchois à la donner tout-à-fait à ceux pour qui j'avois déjà perdu toute estime. La force même de leurs preuves me retenoit moins. Les ayant trouvés trompeurs en tant de choses, je commençai de croire qu'ils pouvoient bien l'être en tout, & à me familiariser avec l'idée qui m'avoit paru jusqu'alors si ridicule de J. J. innocent & persécuté. Il faloit, il est vrai, supposer dans un pareil tissu d'impostures un art & des prestiges qui me sembloient inconcevables. Mais je trouvois encore plus d'absurdités entassées dans l'obstination de mon premier sentiment.

Avant néanmoins de me décider tout-à-fait, je résolus de relire ses écrits avec plus de suite & d'attention que je n'avois fait jusqu'alors. J'y avois trouvé des idées & des maximes

très-paradoxes, d'autres que je n'avois pu bien entendre. J'y croyois avoir senti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avois pas saisi l'ensemble assez pour juger solidement d'un systême aussi nouveau pour moi. Ces livres là ne sont pas comme ceux d'aujourd'hui des aggrégations de pensées détachées, sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer. Ce sont les méditations d'un solitaire; elles demandent une attention suivie qui n'est pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obstine à vouloir bien en suivre le fil il y faut revenir avec effort & plus d'une fois. Je l'avois trouvé passionné pour la vertu pour la liberté pour l'ordre, mais d'une véhémence qui souvent l'entraînoit au-delà du but. En tout je sentois en lui un homme très-ardent, très-extraordinaire, mais dont le caractere & les principes ne m'étoient pas encore assez développés. Je crus qu'en méditant très-attentivement ses ouvrages, & comparant soigneusement l'auteur avec l'homme que vous m'aviez peint, je parviendrois à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, & à m'assurer si tout étoit bien d'accord & appartenoit incontestablement au même individu. Cette question décidée me parut devoir me tirer tout-à-fait de mon irrésolution sur son compte, & prenant un plus vif intérêt à ces recherches que je n'avois fait jusqu'alors, je me fis un devoir, à votre exemple, de parvenir en joignant mes réflexions aux lumieres que je tenois de vous, à me délivrer enfin du doute où vous m'aviez jetté, & à juger l'accusé par moi-même après avoir jugé ses accusateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de suite & de recueillement, j'allai passer quelques mois à la campagne & j'y

portai les écrits de J. J. autant que j'en pus faire le discernement parmi les recueils frauduleux publiés sous son nom. J'avois senti dès ma premiere lecture que ces écrits marchoient dans un certain ordre qu'il faloit trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avois cru voir que cet ordre étoit rétrograde à celui de leur publication, & que l'Auteur remontant de principes en principes n'avoit atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il faloit donc pour marcher par synthese commencer par ceux-ci, & c'est ce que je fis en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini, les deux autres écrits qu'il a publiés depuis ne faisant plus partie de son systême, & n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie & de son honneur.

ROUSSEAU.

Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journellement sous son nom, & dont on a soin de farcir les recueils de ses écrits pour qu'on ne puisse plus discerner les véritables ?

LE FRANÇOIS.

J'ai pu m'y tromper tant que *j'en jugeai sur la parole d'autrui.* Mais après l'avoir lu moi-même j'ai su bientôt à quoi m'en tenir. Après avoir suivi les manœuvres de nos Messieurs, je suis surpris, à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres, qu'ils ne lui en attribuent pas davantage; car dans la disposition où ils ont mis le public à son égard, il ne s'imprimera plus rien de si plat ou de si punissable qu'on ne s'empresse à croire être de lui si-tôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi, quand même j'ignorerois que depuis douze ans il a quitté la plume, un coup-d'œil sur les écrits qu'ils lui prêtent me suffiroit pour sentir qu'ils ne sauroient être de l'auteur des autres : non que je me croye un juge infaillible en matiere de style ; je sais que fort peu de gens le sont, & j'ignore jusqu'à quel point un auteur adroit peut imiter le style d'un autre, comme Boileau a imité Voiture & Balzac. Mais c'est sur les choses mêmes que je crois ne pouvoir être trompé. J'ai trouvé les écrits de J. J. pleins d'affections d'ame qui ont pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manieres de sentir & de voir qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son tems & de la plupart de ceux qui l'ont précédé : c'est, comme vous le disiez, un habitant d'une autre sphere où rien ne ressemble à celle-ci. Son systême peut être faux ; mais en le développant il s'est peint lui-même au vrai d'une façon si caractéristique & si sure qu'il m'est impossible de m'y tromper. Je ne suis pas à la seconde page de ses sots ou malins imitateurs que je sens la singerie (2), & combien, croyant dire comme lui, ils sont loin de sentir & penser

(2) Voyez, par exemple, *la philosophie de la nature* qu'on a brûlée au Châtelet. Livre exécrable & couteau à deux tranchans fait tout exprès pour me l'attribuer, du moins en province & chez l'étranger, pour agir en conséquence, & propager à mes dépens la doctrine de ces Messieurs sous le masque de la mienne. Je n'ai point vu ce livre & j'espere ne le verrai jamais, mais j'ai lu tout cela dans le réquisitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, & je suis certain qu'il ne peut y avoir aucune vraie ressemblance entre ce livre & les miens, parce qu'il n'y en a aucune entre les ames qui les ont dictés. Notez que depuis qu'on a su que j'avois vu ce réquisitoire, on a pris de nouvelles mesures pour qu'il ne me parvînt rien de pareil à l'avenir.

comme lui ; en le copiant même ils le dénaturent par la maniere de l'encadrer. Il eſt bien aiſé de contrefaire le tour de ſes phraſes ; ce qui eſt difficile à tout autre eſt de ſaiſir ſes idées & d'exprimer ſes ſentimens. Rien n'eſt ſi contraire à l'eſprit philoſophique de ce ſiecle, dans lequel ſes faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette ſeconde lecture, mieux ordonnée & plus réfléchie que la premiere, ſuivant de mon mieux le fil de ſes méditations, j'y vis par-tout le développement de ſon grand principe que la nature a fait l'homme heureux & bon, mais que la ſociété le déprave & le rend miſérable. L'Emile en particulier, ce livre tant lu ſi peu entendu & ſi mal apprécié n'eſt qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, deſtiné à montrer comment le vice & l'erreur, étrangers à ſa conſtitution, s'y introduiſent du dehors & l'alterent inſenſiblement. Dans ſes premiers écrits il s'attache davantage à détruire ce preſtige d'illuſion qui nous donne une admiration ſtupide pour les inſtrumens de nos miſeres, & à corriger cette eſtimation trompeuſe qui nous fait honorer des talens pernicieux & mépriſer des vertus utiles. Par-tout il nous fait voir l'eſpece humaine meilleure plus ſage & plus heureuſe dans ſa conſtitution primitive, aveugle miſérable & méchante à meſure qu'elle s'en éloigne. Son but eſt de redreſſer l'erreur de nos jugemens pour retarder le progrès de nos vices, & de nous montrer que là où nous cherchons la gloire & l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs & miſeres.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas & jamais on ne remonte vers les tems d'innocence & d'égalité quand une fois

on s'en est éloigné ; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvoit être de ramener les peuples nombreux ni les grands Etats à leur premiere simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il étoit possible, le progrès de ceux dont la petitesse & la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide, vers la perfection de la société & vers la détérioration de l'espece. Ces distinctions méritoient d'être faites & ne l'ont point été. On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences les arts les théâtres les académies & replonger l'univers dans sa première barbarie, & il a toujours insisté au contraire sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur destruction ne feroit qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, & substituer le brigandage à la corruption. Il avoit travaillé pour sa patrie & pour les petits Etats constitués comme elle. Si sa doctrine pouvoit être aux autres de quelque utilité, c'étoit en changeant les objets de leur estime & retardant peut-être ainsi leur décadence qu'ils accélérent par leurs fausses appréciations. Mais malgré ces distinctions si souvent & si fortement répétées, la mauvaise foi des gens de lettres, & la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avoit pour objet que les petites républiques, & l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversemens & de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux loix & aux constitutions nationales, & qui a le plus d'aversion pour les révolutions & pour les ligueurs de toute espece, qui la lui rendent bien

En ſaiſiſſant peu-à-peu ce ſyſtême par toutes ſes branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à ſon rapport avec le caractere de celui dont elle portoit le nom, & ſur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut ſi frappant que je ne pus refuſer mon aſſentiment à ſon évidence. D'où le peintre & l'apologiſte de la nature aujourd'hui ſi défigurée & ſi calomniée *peut-il avoir tiré ſon modele*, ſi ce n'eſt de ſon propre cœur? Il l'a décrite comme il ſe ſentoit lui-même. Les préjugés dont il n'étoit pas ſubjugué, les paſſions factices dont il n'étoit pas la proie, n'offuſquoient point à ſes yeux comme à ceux des autres ces premiers traits ſi généralement oubliés ou méconnus. Ces traits ſi nouveaux pour nous & ſi vrais, une fois tracés, trouvoient bien encore au fond des cœurs l'atteſtation de leur juſteſſe, mais jamais ils ne s'y ſeroient remontrés d'eux-mêmes, ſi l'hiſtorien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachoit. Une vie retirée & ſolitaire, un goût vif de rêverie & de contemplation, l'habitude de rentrer en ſoi & d'y rechercher dans le calme des paſſions, ces premiers traits diſparus chez la multitude, pouvoient *ſeuls les lui* faire retrouver. En un mot, il faloit qu'un homme ſe fût peint lui-même pour nous montrer ainſi *l'homme primitif*, & ſi l'auteur n'eût été tout auſſi ſingulier que ſes livres, jamais il ne les eût écrits. Mais où eſt-il cet homme de la nature qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui, ſe conduit uniquement d'après ſes penchans & ſa raiſon, ſans égard à ce que le public approuve ou blâme? On le chercheroit en

vain parmi nous. Tous avec un beau vernis de paroles tâchent en vain de donner le change sur leur vrai but ; aucun ne s'y trompe, & pas un n'est la dupe des autres quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne se soucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paroître : tous, esclaves & dupes de l'amour-propre ne vivent point pour vivre, mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'eussiez dépeint votre J. J. j'aurois cru que l'homme naturel n'existoit plus, mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint avec l'auteur dont j'ai lu les livres, ne me laisseroit pas douter que l'un ne fût l'autre, quand je n'aurois nulle autre raison de le croire. Ce rapport marqué me décide, & sans m'embarrasser du J. J. de nos Messieurs, plus monstrueux encore par son éloignement de la nature que le vôtre n'est singulier pour en être resté si près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données, & si votre J. J. n'est pas tout-à-fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon estime sans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerai peut-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi : mais je l'honore parce que je veux être juste, que je le crois innocent, & que je le vois opprimé. Le tort que je lui ai fait en pensant si mal de lui, étoit l'effet d'une erreur presque invincible dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'aversion que j'eus pour lui dureroit dans toute sa force, je n'en serois pas moins disposé à l'estimer & le plaindre. Sa destinée est un exemple peut-être unique de toutes les humiliations possibles, & d'une patience presque invincible à les supporter. Enfin le souvenir de l'illusion dont

je sors sur son compte, me laisse un grand préservatif contre une orgueilleuse confiance en mes lumieres, & contre la suffisance du faux savoir.

ROUSSEAU.

C'est vraiment mettre à profit l'expérience & rendre utile l'erreur même que d'apprendre ainsi, de celle où l'on a pu tomber, à compter moins sur les oracles de nos jugemens, & à ne négliger jamais, quand on veut disposer arbitrairement de l'honneur & du sort d'un homme, aucun des moyens prescrits par la justice & par la raison pour constater la vérité. Si malgré toutes ces précautions nous nous trompons encore, c'est un effet de la misere humaine, & nous n'aurons pas du moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peut-il excuser ceux qui rejettant obstinément & sans raison, les formes les plus inviolables, & tout fiers de partager avec des Grands & des Princes une œuvre d'iniquité, condamnent sans crainte un accusé & disposent en maîtres de sa destinée & de sa réputation, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, & qu'il leur plaît de voir la justice & l'évidence où la fraude & l'imposture sauteroient à des yeux non prévenus.

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de J. J., & si je m'abuse en le jugeant innocent, ce n'est du moins qu'après avoir pris toutes les mesures qui étoient en ma puissance pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez pas tout-à-fait dire autant encore, puisque vous ne l'avez ni vu ni étudié par vous-même, & qu'au milieu de tant de

prestiges d'illusions de préjugés de mensonges & de faux témoignages, ce soit, selon moi, le seul moyen sûr de le connoître. Ce moyen en amene un autre non moins indispensable, & qui devroit être le premier s'il étoit permis de suivre ici l'ordre naturel; c'est la discussion contradictoire des faits par les parties elles-mêmes, en sorte que les accusateurs & l'accusé soient mis en confrontation, & qu'on l'entende dans ses réponses. L'effroi que cette forme si sacrée paroît faire aux premiers, & leur obstination à s'y refuser font contre eux, je l'avoue, un préjugé très-fort très-raisonnable & qui suffiroit seul pour leur condamnation, si la foule & la *force* de leurs preuves si frappantes si éblouissantes n'arrêtoit en quelque sorte l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accusé peut répondre, mais enfin jusqu'à ce qu'il ait donné ou refusé ses réponses, nul n'a droit de prononcer pour lui qu'il n'a rien à répondre, ni, se supposant parfaitement instruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir, ou pour convaincu tant qu'il ne l'a pas été, ou pour tout-à-fait justifié tant qu'il n'a pas confondu ses accusateurs.

Voilà, Monsieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens sur cette affaire. Hommes & sujets à l'erreur, nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable, comme en jugeant coupable un innocent. La premiere erreur semble, il est vrai, plus excusable; mais peut-on l'être dans une erreur qui peut nuire & dont on s'est pu garantir? Non, tant qu'il reste un moyen possible d'éclaicir la vérité, & qu'on le néglige, l'erreur n'est point involontaire & doit être imputée à celui qui veut y rester. Si donc vous prenez assez

d'intérêt aux livres que vous avez lus pour vouloir vous décider fur l'Auteur, & fi vous haïffez affez l'injuftice pour vouloir réparer celle que d'une façon fi cruelle vous avez pu commettre à fon égard, je vous propofe premiérement de voir l'homme; venez, je vous introduirai chez lui fans peine. Il eft déjà prévenu; je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard fans bleffer mes engagemens. Il fait d'avance que fi jamais vous vous préfentez à fa porte, ce fera pour le connoître, & non pas pour le tromper. Après avoir refufé de le voir tant que vous l'avez jugé comme a fait tout le monde, votre premiere vifite fera pour lui la confolante preuve que vous ne défefpérez plus de lui devoir votre eftime & d'avoir des torts à réparer envers lui.

Si-tôt que, ceffant de le voir par les yeux de vos Meffieurs, vous le verrez par les vôtres, je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens, & que, retrouvant en lui l'Auteur de fes livres, vous ne reftiez perfuadé, comme moi, qu'il eft l'homme de la nature, & point du tout le monftre qu'on vous a peint fous fon nom. Mais enfin pouvant nous abufer l'un & l'autre dans des jugemens deftitués de preuves pofitives & régulieres, il nous reftera toujours une jufte crainte fondée fur la poffibilité d'être dans l'erreur, & fur la difficulté d'expliquer, d'une maniere fatisfaifante, les faits allégués contre lui. Un pas feul alors nous refte à faire pour conftater la vérité, pour lui rendre hommage & la manifefter à tous les yeux: c'eft de nous réunir pour forcer enfin vos Meffieurs à s'expliquer hautement en fa préfence & à confondre un coupable auffi impudent, ou du moins à nous dégager

du secret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une instance aussi légitime sera le premier pas.......

LE FRANÇOIS.

Arrêtez..... je frémis seulement à vous entendre. Je vous ai fait sans détour l'aveu que j'ai cru devoir à la justice & à la vérité. Je veux *être juste*, *mais sans témérité*. Je ne veux point me perdre inutilement sans sauver l'innocent auquel je me sacrifie, & c'est ce que je ferois en suivant votre conseil; c'est ce que vous feriez vous-même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis & veux faire, & n'attendez de moi rien au-delà.

Vous prétendez que je dois aller voir J. J. pour vérifier par mes yeux ce que vous m'en avez dit & ce que j'infere moi-même de la lecture de ses écrits. Cette confirmation m'est superflue, & sans y recourir je sais d'avance à quoi m'en tenir sur ce point. Il est singulier que je sois maintenant plus décidé que vous sur les sentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter; mais cela est pourtant fondé en raison. Vous insistez encore sur la force des preuves alléguées contre lui par nos Messieurs. Cette force est désormais nulle pour moi qui en ai démêlé tout l'artifice depuis que j'y ai regardé de plus près. J'ai là-dessus tant de faits que vous ignorez; j'ai lu si clairement dans les cœurs avec la plus vive inquiétude sur ce que peut dire l'accusé, le desir le plus ardent de lui ôter tout moyen de se défendre; j'ai vu tant de concert de soin d'activité de chaleur dans les mesures

prises pour cet effet, que des preuves administrées de cette maniere, par des gens si passionnés, perdent toute autorité dans mon esprit vis-à-vis de vos observations. Le public est trompé, je le vois, je le sais ; mais il se plaît à l'être & n'aimeroit pas à se voir désabuser. J'ai moi-même été dans ce cas & ne m'en suis pas tiré sans peine. Nos Messieurs avoient ma confiance, parce qu'ils flattoient le penchant qu'ils m'avoient donné, mais jamais ils n'ont eu pleinement mon estime, & quand je vous vantois leurs vertus je n'ai pu me résoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proie pour la cajoler la tromper la circonvenir à leur exemple, & la même répugnance que je voyois dans votre cœur étoit dans le mien quand je cherchois à la combattre. J'approuvois leurs manœuvres sans vouloir les adopter. Leur fausseté qu'ils appelloient bienveillance ne pouvoit me séduire, parce qu'au lieu de cette bienveillance dont ils se vantoient, je ne sentois pour celui qui en étoit l'objet qu'antipathie répugnance aversion. J'étois bien aise de les voir nourrir pour lui une sorte d'affection méprisante & dérisoire qui avoit tous les effets de la plus mortelle haine : mais je ne pouvois ainsi me donner le change à moi-même, & ils me l'avoient rendu si odieux que je le haïssois de tout mon cœur sans feinte & tout à découvert. J'aurois craint d'approcher de lui comme d'un monstre effroyable, & j'aimois mieux n'avoir pas le plaisir de lui nuire pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la raison, vous m'avez inspiré autant d'estime pour sa patience & sa douceur que de compassion pour ses infortunes. Ses livres ont achevé l'ou-

vrage que vous aviez commencé. J'ai ſenti en les liſant quelle paſſion donnoit tant d'énergie à ſon ame & de véhémence à ſa diction. Ce n'eſt pas une exploſion paſſagere, c'eſt un ſentiment dominant & permanent qui peut ſe ſoutenir ainſi durant dix ans, & produire douze volumes toujours pleins du même zele, toujours arrachés par la même perſuaſion. Oui, je le ſens, & le ſoutiens comme vous, dès qu'il eſt Auteur des écrits qui portent ſon nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive & réfléchie a pleinement achevé dans mon eſprit la révolution que vous aviez commencée. C'eſt en faiſant cette lecture avec le ſoin qu'elle exige, que j'ai ſenti toute la malignité toute la déteſtable adreſſe de ſes amers commentateurs. Dans tout ce que je liſois de l'original, je ſentois la ſincérité la droiture d'une ame haute & fiere, mais franche & ſans fiel, qui ſe montre ſans précaution, ſans crainte, qui cenſure à découvert, qui loue ſans réticence, & qui n'a point de ſentiment à cacher. Au contraire tout ce que je liſois dans les réponſes montroit une brutalité féroce, ou une politeſſe inſidieuſe, traîtreſſe, & couvroit du miel des éloges le fiel de la ſatire & le poiſon de la calomnie. Qu'on liſe avec ſoin la lettre honnête mais franche à M. d'A * * *. ſur les ſpectacles, & qu'on la compare avec la réponſe de celui-ci, cette réponſe ſi ſoigneuſement meſurée, ſi pleine de circonſpection affectée, de complimens aigre-doux, ſi propre à faire penſer le mal en feignant de ne le pas dire; qu'on cherche enſuite ſur ces lectures à découvrir lequel des deux Auteurs eſt le *méchant*. Croyez-vous qu'il ſe trouve

dans l'univers un mortel aſſez impudent pour dire que c'eſt Jean-Jaques ?

Cette différence s'annonce dès l'abord par leurs épigraphes. Celle de votre ami tirée de l'Enéide eſt une priere au Ciel de garantir les bons d'une erreur ſi funeſte, & de la laiſſer aux ennemis. Voici celle de M. d'A***. tirée de La Fontaine:

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage.

L'un ne ſonge qu'à prévenir un mal; l'autre dès l'abord oublie la queſtion pour ne ſonger qu'à nuire à ſon adverſaire, & dans l'examen de l'utilité des théâtres adreſſe très-à-propos à J. J. ce même vers que dans La Fontaine le ſerpent adreſſe à l'homme.

Ah ſubtil & ruſé d'A***., ſi vous n'avez pas une ſerpe, inſtrument très-utile, quoi qu'en diſe le ſerpent, vous avez en revanche un ſtilet bien affilé qui n'eſt gueres, ſur-tout dans vos mains, un outil de bienfaiſance.

Vous voyez que je ſuis plus avancé que vous dans votre propre recherche, puiſqu'il vous reſte à cet égard des ſcrupules que je n'ai plus. Non, Monſieur, je n'ai pas même beſoin de voir J. J. pour ſavoir à quoi m'en tenir ſur ſon compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il eſt la victime pour laiſſer dans mon eſprit la moindre autorité à tout ce qui peut en réſulter. Ce qu'il étoit aux yeux du public lors de la publication de ſon premier ouvrage, il le redevient aux miens, parce que le preſtige de tout ce qu'on a fait dès-lors pour le défigurer eſt détruit, & que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous frappent encore que fraude menſonge illuſion.

Vous demandiez s'il exiſtoit un complot. Oui, ſans doute, il en exiſte un, & tel qu'il n'y en eut & n'y en aura jamais de ſemblable. Cela n'étoit-il pas clair dès l'année du décret par la bruſque & incroyable ſortie de tous les imprimés, de tous les journaux, de toutes les gazettes, de toutes les brochures contre cet infortuné; ce décret fut le tocſin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela, quelque jaloux quelque méchans quelque vils qu'ils puſſent être, ſe fuſſent ainſi déchaînés de concert en loups enragés contre un homme alors & dès-lors en proie aux plus cruelles adverſités? Pouvez-vous croire qu'on eût inſolemment farci les recueils de ſes propres écrits de tous ces noirs libelles, ſi ceux qui les écrivoient & ceux qui les employoient n'euſſent été inſpirés par cette ligue qui, depuis long-tems graduoit ſa marche en ſilence, & prit alors en public ſon premier eſſor. La lecture des écrits de J. J. m'a fait faire en même tems celle de ces vénimeuſes productions qu'on a pris grand ſoin d'y mêler. Si j'avois fait plutôt ces lectures j'aurois compris dès-lors tout le reſte. Cela n'eſt pas difficile à qui peut les parcourir de ſang-froid. Les ligueurs eux-mêmes l'ont ſenti, & bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réuſſi. C'eſt de n'attaquer J. J. en public qu'à mots couverts, & le plus ſouvent ſans nommer ni lui ni ſes livres; mais de faire en ſorte que l'application de ce qu'on en diroit fût ſi claire que chacun la fît ſur le champ. Depuis dix ans que l'on ſuit cette méthode, elle a produit plus d'effet que des outrages trop groſſiers qui, par cela ſeul, peuvent déplaire au public ou lui devenir ſuſpects. C'eſt dans les en-

tretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités secrets, dans tous ces petits tribunaux littéraires dont les femmes sont les présidens, que s'affilent les poignards dont on le crible sous le manteau.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier sans emploi sans projet sans parti sans crédit a pu faire une affaire aussi importante & aussi universelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entreprise, a pu paroître assez belle pour que tous les rangs sans exception se soient empressés d'y concourir per fas & nefas, comme à l'œuvre la plus glorieuse. Si les auteurs de cet étonnant complot, si les chefs qui en ont pris la direction, avoient mis à quelque honorable entreprise la moitié des soins des peines du travail du tems de la dépense qu'ils ont prodigués à l'exécution de ce beau projet, ils auroient pu se couronner d'une gloire immortelle à beaucoup moins de frais (3), qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette œuvre de ténebres dont il ne peut résulter pour eux, ni bien ni honneur, mais seulement le plaisir d'assouvir en secret la plus lâche de toutes les passions, & dont encore la patience & la douceur de leur victime ne les laissera jamais jouir pleinement.

Il est impossible que vous ayez une juste idée de la position de votre J. J. ni de la maniere dont il est enlacé. Tout est si bien concerté à son égard qu'un Ange descendroit du Ciel pour le défendre sans y pouvoir parvenir. Le complot

(3) On me reprochera, j'en suis très-sûr, de me donner une importance prodigieuse. Ah si je n'en avois pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens, que mon sort seroit moins à plaindre!

dont il est le sujet n'est pas de ces impostures jettées au hasard qui font un effet rapide mais passager, & qu'un instant découvre & détruit. C'est, comme il l'a senti lui-même, un projet médité de longue main, dont l'exécution lente & graduée ne s'opere qu'avec autant de précaution que de méthode, effaçant à mesure qu'elle avance & les traces des routes qu'elle a suivies & les vestiges de la vérité qu'elle a fait disparoître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de soin toute espece d'explication, les auteurs & les chefs de ce complot négligent de détruire & dénaturer tout ce qui pourroit un jour servir à les confondre, & depuis plus de quinze ans qu'il est en pleine exécution n'ont-ils pas eu tout le tems qu'il leur faloit pour y réussir? Plus ils avancent dans l'avenir, plus il leur est facile d'oblitérer le passé, ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit venir où tous les témoignages étant à leur disposition, ils pourroient sans risque lever le voile impénétrable qu'ils ont mis sur les yeux de leur victime. Qui sait si ce moment n'est pas déjà venu? Si par les mesures qu'ils ont eu tout le tems de prendre, ils ne pourroient pas dès-à-présent s'exposer à des confrontations qui confondroient l'innocence & feroient triompher l'imposture? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paroître changer de maximes, &, si vous voulez, par un reste de crainte attachée au mensonge de n'avoir jamais assez tout prévu. Je vous le répete, ils ont travaillé sans relâche à disposer toutes choses pour n'avoir rien à craindre d'une discussion réguliere, si jamais ils étoient forcés d'y acquiescer, & il me paroît qu'ils ont eu tout le tems & tous les moyens

de mettre le succès de leur entreprise à l'abri de tout événement imprévu. Eh quelles seroient désormais les ressources de J. J. & de ses défenseurs, s'il s'en osoit présenter? Où trouveroit-il des juges qui ne fussent pas du complot, des témoins qui ne fussent pas subornés, des conseils fidelles qui ne l'égarassent pas? Seul contre toute une génération liguée, d'où réclameroit-il la vérité que le mensonge ne répondît à sa place? Quelle protection quel appui trouveroit-il pour résister à cette conspiration générale? Existe-t-il, peut-il même exister parmi les gens en place, un seul homme assez integre pour se condamner lui-même, assez courageux pour oser défendre un opprimé dévoué depuis si long-tems à la haine publique, assez généreux pour s'animer d'un pareil zele sans autre intérêt que celui de l'équité? Soyez sûr que quelque crédit quelque autorité que pût avoir celui qui oseroit élever la voix en sa faveur & réclamer pour lui les premieres loix de la justice, il se perdroit sans sauver son client, & que toute la ligue réunie contre ce protecteur téméraire, commençant par l'écarter de maniere ou d'autre, finiroit par tenir, comme auparavant, sa victime à sa merci. Rien ne peut plus la soustraire à sa destinée, & tout ce que peut faire un homme sage qui s'intéresse à son sort, est de rechercher en silence les vestiges de la vérité pour diriger son propre jugement, mais jamais pour le faire adopter par la multitude, incapable de renoncer par raison au parti que la passion lui a fait prendre.

Pour moi je veux vous faire ici ma confession sans détour. Je crois J. J. innocent & vertueux, & cette croyance est telle au fond de mon ame qu'elle n'a pas besoin d'autre con-

firmation. Bien persuadé de son innocence, je n'aurai jamais l'indignité de parler là-dessus contre ma pensée, ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique, comme j'ai fait jusqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aille étourdiment me porter à découvert pour son défenseur & forcer ses délateurs à quitter leur masque pour l'accuser hautement en face. Je ferois en cela une démarche aussi imprudente qu'inutile à laquelle je ne veux point m'exposer. J'ai un état des amis à conserver, une famille à soutenir, des patrons à ménager. Je ne veux point faire ici le Dom Quichotte & lutter contre les puissances pour faire un moment parler de moi, & me perdre pour le reste de ma vie. Si je puis réparer mes torts envers l'infortuné J. J. & lui être utile sans m'exposer, à la bonne heure; je le ferai de tout mon cœur. Mais si vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette & m'expose au blâme des miens, détrompez-vous; je n'irai jamais jusques-là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait sans manquer à votre parole, & me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne sortirions ni l'un ni l'autre aussi aisément que vous l'avez présumé.

ROUSSEAU.

Rassurez-vous, je vous prie; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos résolutions que d'exiger de vous rien qui vous déplaise. Dans la démarche que j'aurois desiré de faire, j'avois plus pour objet notre entiere & commune satisfaction que de ramener ni le public ni vos Messieurs aux sen-

timens de la juſtice & au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement auſſi perſuadé que vous de l'innocence de J. J., je n'en ſuis pas réguliérement convaincu, puiſque n'ayant pu l'inſtruire des choſes qu'on lui impute, je n'ai pu ni le confondre par ſon ſilence ni l'abſoudre par ſes réponſes. A cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté ſur l'homme ſans prononcer ſur les faits qui combattent ce jugement, puiſqu'ils manquent du caractere qui peut ſeul les conſtater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas aſſez de confiance en mes propres lumieres pour croire qu'elles ne peuvent me tromper, & je reſterois peut-être encore ici dans le doute, ſi le plus légitime & le plus fort des préjugés ne venoit à l'*appui de mes* propres remarques, & ne me montroit le menſonge du côté qui ſe refuſe à l'épreuve de la vérité. Loin de craindre une diſcuſſion contradictoire, J. J. n'a ceſſé de la rechercher, de provoquer à grands cris ſes accuſateurs, & de dire hautement ce qu'il avoit à dire. Eux au contraire ont toujours eſquivé, fait le plongeon, parlé toujours entre eux à voix baſſe, lui cachant avec le plus grand ſoin leurs accuſations leurs témoins leurs preuves, ſur-tout leurs perſonnes, & fuyant avec le plus évident effroi toute eſpece de confrontation. Donc ils ont de fortes raiſons pour la craindre, celles qu'ils alléguent pour cela étant ineptes au point d'être même outrageantes pour ceux qu'ils en veulent payer, & qui, je ne ſais comment, ne laiſſent pas de s'en contenter : mais pour moi je ne m'en contenterai jamais, & dès-là toutes leurs preuves clandeſtines ſont ſans autorité ſur moi. Vous voilà dans le même cas où je ſuis, mais avec un moindre degré de certitude ſur l'innocence de l'accuſé,

puisque ne l'ayant point examiné par vos propres yeux vous ne jugez de lui que par ses écrits & sur mon témoignage. Donc vos scrupules devroient être plus grands que les miens, si les manœuvres de ses persécuteurs, que vous avez mieux suivies, ne faisoient pour vous une espece de compensation. Dans cette position j'ai pensé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous assurer de la vérité étoit de la mettre à sa derniere & plus sûre épreuve, celle précisément qu'éludent si soigneusement vos *Messieurs*. Il me sembloit que sans trop nous compromettre nous aurions pu leur dire. " Nous ne saurions ap-
„ prouver qu'aux dépens de la justice & de la sureté publique,
„ vous fassiez à un scélérat une grace tacite qu'il n'accepte point
„ & qu'il dit n'être qu'une horrible barbarie que vous couvrez
„ d'un beau nom. Quand cette grace en seroit réellement une,
„ étant faite par force elle change de nature; au lieu d'être un
„ bienfait elle devient un cruel outrage, & rien n'est plus
„ injuste & plus tyrannique que de forcer un homme à nous
„ être obligé malgré lui. C'est sans doute un des crimes de
„ J. J. de n'avoir, au lieu de la reconnoissance qu'il vous doit,
„ qu'un dédain plus que méprisant pour vous & pour vos
„ manœuvres. Cette impudence de sa part mérite en particu-
„ lier une punition sortable, & cette punition que vous lui devez
„ & à vous-mêmes est de le confondre, afin que forcé de
„ reconnoître enfin votre indulgence il ne jette plus des
„ nuages sur les motifs qui vous font agir. Que la confusion
„ d'un hypocrite aussi arrogant soit, si vous voulez, sa seule
„ peine, mais qu'il la sente pour l'édification pour la sureté
„ publique & pour l'honneur de la génération présente qu'il

„ paroît dédaigner si fort. Alors seulement on pourra sans „ risque le laisser errer parmi nous avec honte, quand il sera „ bien authentiquement convaincu & démasqué. Jusques à „ quand souffrirez-vous cet odieux scandale qu'avec la sécurité „ de l'innocence le crime ose insolemment provoquer la vertu „ qui gauchit devant lui & se cache dans l'obscurité ? C'est „ lui qu'il faut réduire à cet indigne silence que vous gardez „ lui présent : sans quoi l'avenir ne voudra jamais croire que „ celui qui se montre seul & sans crainte *est le coupable*, & „ que celui qui, bien escorté, n'ose l'attendre est l'innocent „.

En leur parlant ainsi nous les aurions forcés à s'expliquer ouvertement, ou à convenir tacitement de leur imposture, & par la discussion contradictoire des faits nous aurions pu porter un jugement certain sur les accusateurs & sur l'accusé, & prononcer définitivement entre eux & lui. Vous dites que les juges & les témoins entrant tous dans la ligue auroient rendu la prévarication très-facile à exécuter très-difficile à découvrir, & cela doit être : mais il n'est pas impossible aussi que l'accusé n'eût trouvé quelque réponse imprévue & péremptoire qui eût démonté toutes leurs batteries & manifesté le complot. Tout est contre lui, je le sais, le pouvoir, la ruse, l'argent, l'intrigue, le tems, les préjugés, son ineptie, ses distractions, son défaut de mémoire, son embarras de s'énoncer, tout enfin, hors l'innocence & la vérité qui seules lui ont donné l'assurance de rechercher de demander de provoquer avec ardeur ces explications qu'il auroit tant de raisons de craindre si sa conscience déposoit contre lui. Mais ses desirs attiédis ne sont plus animés, ni par l'espoir d'un succès qu'il ne peut plus attendre

attendre que d'un miracle, ni par l'idée d'une réparation qui pût flatter son cœur. Mettez-vous un moment à sa place, & sentez ce qu'il doit penser de la génération présente & de sa conduite à son égard. Après le plaisir qu'elle a pris à le diffamer en le cajolant, quel cas pourroit-il faire du retour de son estime, & de quel prix pourroient être à ses yeux les caresses sinceres des mêmes gens qui lui en prodiguerent de si fausses avec des cœurs pleins d'aversion pour lui? Leur duplicité leur trahison leur perfidie ont-elles pu lui laisser pour eux le moindre sentiment favorable, & ne seroit-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté sincérement avec les mêmes démonstrations qu'ils employerent si long-tems en dérision à faire de lui le jouet de la canaille.

Non, Monsieur, quand ses contemporains, aussi repentans & vrais qu'ils ont été jusqu'ici faux & cruels à son égard, reviendroient enfin de leur erreur ou plutôt de leur haine, & que réparant leur longue injustice, ils tâcheroient à force d'honneurs de lui faire oublier leurs outrages, pourroit-il oublier la bassesse & l'indignité de leur conduite, pourroit-il cesser de se dire que quand même il eût été le scélérat qu'ils se plaisent à voir en lui, leur maniere de procéder avec ce prétendu scélérat, moins inique, n'en seroit que plus abjecte, & que s'avilir autour d'un monstre à tant de maneges insidieux étoit se mettre soi-même au-dessous de lui? Non, il n'est plus au pouvoir de ses contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inspirer. Devenu même insensible à leurs insultes comment pourroit-il être touché de leurs éloges? Comment pourroit-il agréer le retour tardif &

forcé de leur estime, ne pouvant plus lui-même en avoir pour eux? Non, ce retour de la part d'un public si méprisable ne pourroit plus lui donner aucun plaisir ni lui rendre aucun honneur. Il en seroit plus importuné sans en être plus satisfait. Ainsi l'explication juridique & décisive qu'il n'a pu jamais obtenir & qu'il a cessé de desirer étoit plus pour nous que pour lui. Elle ne pourroit plus, même avec la plus éclatante justification, jetter aucune véritable douceur dans sa vieillesse. Il est désormais trop étranger ici-bas pour prendre à ce qui s'y fait aucun intérêt qui lui soit personnel. N'ayant plus de suffisante raison pour agir, il reste tranquille, en attendant avec la mort la fin de ses peines, & ne voit plus qu'avec indifférence le sort du peu de jours qui lui restent à passer sur la terre.

Quelque consolation néanmoins est encore à sa portée; je consacre ma vie à la lui donner & je vous exhorte d'y concourir. Nous ne sommes entrés ni l'un ni l'autre dans les secrets de la ligue dont il est l'objet; nous n'avons point partagé la fausseté de ceux qui la composent : nous n'avons point cherché à le surprendre par des caresses perfides. Tant que vous l'avez haï vous l'avez fui, & moi je ne l'ai recherché que dans l'espoir de le trouver digne de mon amitié, & l'épreuve nécessaire pour porter un jugement éclairé sur son compte, ayant été long-tems autant recherchée par lui qu'écartée par vos Messieurs, forme un préjugé qui supplée autant qu'il se peut à cette épreuve, & confirme ce que j'ai pensé de lui après un examen aussi long qu'impartial. Il m'a dit cent fois qu'il se seroit consolé de l'injustice publique, s'il eût trouvé un

ſeul cœur d'homme qui s'ouvrît au ſien, qui ſentît ſes peines & qui les plaignît; l'eſtime franche & pleine d'un ſeul l'eût dédommagé du mépris de tous les autres. Je puis lui donner ce dédommagement & je le lui voue. Si vous vous joignez à moi pour cette bonne œuvre nous pouvons lui rendre dans ſes vieux jours la douceur d'une ſociété véritable qu'il a perdue depuis ſi long-tems & qu'il n'eſpéroit plus retrouver ici-bas. Laiſſons le public dans l'erreur où il ſe complait, & dont il eſt digne, & montrons ſeulement à celui qui en eſt la victime que nous ne la partageons pas. Il ne s'y trompe déjà plus à mon égard, il ne s'y trompera point au vôtre, & ſi vous venez à lui avec les ſentimens qui lui ſont dûs vous le trouverez prêt à vous les rendre. Les nôtres lui ſeront d'autant plus ſenſibles qu'il ne les attendoit plus de perſonne, & avec le cœur que je lui connois il n'avoit pas beſoin d'une ſi longue privation pour lui en faire ſentir le prix. Que ſes perſécuteurs continuent de triompher, il verra leur proſpérité ſans peine : le deſir de la vengeance ne le tourmenta jamais. Au milieu de tous leurs ſuccès il les plaint encore, & les croit bien plus malheureux que lui. En effet quand la triſte jouiſſance des maux qu'ils lui ont faits pourroit remplir leurs cœurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts & démaſqués? Tant de ſoins qu'ils ſe donnent tant de meſures qu'ils prennent ſans relâche depuis tant d'années ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris aſſez? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de menſonges & d'impoſtures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe

par quelque fissure. L'immense édifice de ténebres qu'ils ont élevé autour de lui ne suffit pas pour les rassurer. Tant qu'il vit, un accident imprévu peut lui dévoiler leur mystere & les exposer à se voir confondus. Sa mort même loin de les tranquilliser doit augmenter leurs alarmes. Qui sait s'il n'a point trouvé quelque confident discret qui, lorsque l'animosité du public cessera d'être attisée par la présence du condamné, saisira pour se faire écouter le moment où les yeux commenceront à s'ouvrir? Qui sait si quelque dépositaire fidelle ne produira pas en tems & lieu de telles preuves de son innocence que le public, forcé de s'y rendre, sente & déplore sa longue erreur? Qui sait si dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir que le remords fasse parler? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaisons imaginables, on craint toujours qu'il n'en reste quelqu'une qu'on n'a pas prévue, & qui fasse découvrir la vérité quand on y pensera le moins. La prévoyance a beau travailler, la crainte est encore plus active, & les auteurs d'un pareil projet ont sans y penser sacrifié à leur haine le repos du reste de leurs jours.

Si leurs accusations étoient véritables & que J. J. fût tel qu'ils l'ont peint, l'ayant une fois démasqué pour l'acquit de leur conscience & déposé leur secret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public, ils se reposeroient sur eux du reste, cesseroient de s'occuper du coupable & ne penseroient plus à lui. Mais l'œil inquiet & vigilant qu'ils ont sans cesse attaché sur lui, les émissaires dont ils l'entourent, les mesures qu'ils ne cessent de prendre pour lui fermer toute voie à toute expli-

cation, pour qu'il ne puiſſe leur échapper en aucune ſorte, décelent avec leurs alarmes la cauſe qui les entretient & les perpétue : elles ne peuvent plus ceſſer quoiqu'ils faſſent; vivant ou mort il les inquiétera toujours, & s'il aimoit la vengeance il en auroit une bien aſſurée dans la frayeur dont, malgré tant de précautions entaſſées, ils ne ceſſeront plus d'être agités.

Voilà le contrepoids de leurs ſuccès & de toutes leurs proſpérités. Ils ont employé toutes les reſſources de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres; à force d'ajouter moyens ſur moyens ils les ont tous épuiſés, & loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire. Ils ont fait trouver à J. J. des reſſources en lui-même qu'il ne connoîtroit pas ſans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvoient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux ni de perſonne, & de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte ſenſible à ſon ame qu'ils ne lui aient portée; mais en lui faiſant tout le mal qu'ils lui pouvoient faire ils l'ont forcé de ſe réfugier dans des aſyles où il n'eſt plus en leur pouvoir de pénétrer. Il peut maintenant les défier & ſe moquer de leur impuiſſance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage, en voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur ſituation & adoucir la ſienne. Leur rage devenue impuiſſante n'a fait que s'irriter en voulant s'aſſouvir.

Au reſte il ne doute point que malgré tant d'efforts, le tems ne leve enfin le voile de l'impoſture & ne découvre

son innocence. La certitude qu'un jour on sentira le prix de sa patience contribue à la soutenir & en lui tout ôtant ses persécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance & l'espoir. " Si » ma mémoire devoit, dit-il, s'éteindre avec moi, je » me consolerois d'avoir été si mal connu des hommes dont » je serois bientôt oublié; mais puisque mon existence doit » être connue après moi par mes livres & bien plus par » mes malheurs, je ne me trouve point, je l'avoue, assez » de résignation pour penser sans impatience, moi qui me » sens meilleur & plus juste qu'aucun homme qui me soit » connu, qu'on ne se souviendra de moi que comme d'un » monstre, & que mes écrits, où le cœur qui les dicta est » empreint à chaque page, passeront pour les déclamations » d'un tartuffe qui ne cherchoit qu'à tromper le public. Qu'au- » ront donc servi mon courage & mon zele, si leurs monu- » mens loin d'être utiles aux bons (4) ne font qu'aigrir & » fomenter l'animosité des méchans, si tout ce que l'amour » de la vertu m'a fait dire sans crainte & sans intérêt ne » fait à l'avenir, comme aujourd'hui, qu'exciter contre moi » la prévention & la haine, & ne produit jamais aucun bien; » si au lieu des bénédictions qui m'étoient dues, mon nom » que tout devoit rendre honorable n'est prononcé dans » l'avenir qu'avec imprécation! Non, je ne supporterois ja- » mais une si cruelle idée; elle absorberoit tout ce qui m'est

(4) Jamais les discours d'un homme qu'on croit parler contre sa pensée ne toucheront ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui pensant mal de moi disent avoir profité dans la vertu par la lecture de mes livres, mentent & même très-sottement. Ce sont ceux-là qui sont vraiment des tartuffes.

» resté de courage & de constance. Je consentirois sans » peine à ne point exister dans la mémoire des hommes, » mais je ne puis consentir, je l'avoue, à y rester diffamé; » non, le Ciel ne le permettra point, & dans quelque état » que m'ait réduit la destinée, je ne désespérerai jamais de » la providence, sachant bien qu'elle choisit son heure & » non pas la nôtre, & qu'elle aime à frapper son coup au » moment qu'on ne l'attend plus. Ce n'est pas que je donne » encore aucune importance, & sur-tout par rapport à moi, » au peu de jours qui me restent à vivre, quand même j'y » pourrois voir renaître pour moi toutes les douceurs dont » on a pris peine à tarir le cours. J'ai trop connu la misere des » prospérités humaines pour être sensible à mon âge à leur » tardif & vain retour, & quelque peu croyable qu'il soit, » il leur seroit encore plus aisé de revenir qu'à moi d'en » reprendre le goût. Je n'espere plus, & je desire très-peu, » de voir de mon vivant la révolution qui doit désabuser le » public sur mon compte. Que mes persécuteurs jouissent » en paix, s'ils peuvent, toute leur vie du bonheur qu'ils » se sont fait des miseres de la mienne. Je ne desire de les voir » ni confondus ni punis, & pourvu qu'enfin la vérité soit » connue, je ne demande point que ce soit à leurs dépens : » mais je ne puis regarder comme une chose indifférente » aux hommes le rétablissement de ma mémoire & le retour » de l'estime publique qui m'étoit due. Ce seroit un trop » grand malheur pour le genre-humain que la maniere dont » on a procédé à mon égard servît de modele & d'exemple, » que l'honneur des particuliers dépendît de tout imposteur

» adroit, & que la société, foulant aux pieds les plus saintes » loix de la justice, ne fût plus qu'un ténébreux brigandage » de trahisons secretes & d'impostures adoptées sans con- » frontation, sans contradiction, sans vérification, & sans » aucune défense laissée aux accusés. Bientôt les hommes à » la merci les uns des autres n'auroient de force & d'action » que pour s'entre-déchirer entr'eux, sans en avoir aucune » pour la *résistance; les bons, livrés tout-à-fait aux méchans,* » *deviendroient d'abord leur proie, enfin leurs disciples;* » l'innocence n'auroit plus d'asyle, & la terre devenue un » enfer, ne seroit couverte que de Démons occupés à se tour- » menter les uns & les autres. Non ; le Ciel ne laissera point » un exemple aussi funeste ouvrir au crime une route nou- » velle inconnue jusqu'à ce jour ; il découvrira la noirceur » d'une trame aussi cruelle. Un jour viendra, j'en ai la juste » confiance, que les honnêtes gens béniront ma mémoire » & pleureront sur mon sort. Je suis sûr de la chose, quoi- » que j'en ignore le tems. Voilà le fondement de ma pa- » tience & de mes consolations. L'ordre sera rétabli tôt ou » tard, même sur la terre, je n'en doute pas. Mes oppres- » seurs peuvent reculer le moment de ma justification, mais » ils ne sauroient empêcher qu'il ne vienne. Cela me suffit » pour être tranquille au milieu de leurs œuvres : qu'ils con- » tinuent à disposer de moi durant ma vie, mais qu'ils se » pressent ; je vais bientôt leur échapper ».

Tels sont sur ce point les sentimens de J. J. & tels sont aussi les miens. Par un décret dont il ne m'appartient pas de sonder la profondeur, il doit passer le reste de ses jours dans

dans le mépris & l'humiliation : mais j'ai le plus vif pressentiment qu'après sa mort & celle de ses persécuteurs leurs trames seront découvertes & sa mémoire justifiée. Ce sentiment me paroît si bien fondé, que pour peu qu'on y réfléchisse, je ne vois pas qu'on en puisse douter. C'est un axiome généralement admis que tôt ou tard la vérité se découvre, & tant d'exemples l'ont confirmé que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du moins il n'est pas concevable qu'une *trame* aussi compliquée reste cachée aux âges futurs; il n'est pas même à présumer qu'elle le soit long-tems dans le nôtre. Trop de signes la décelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder, & cette volonté viendra surement à plusieurs si-tôt que J. J. aura cessé de vivre. De tant de gens employés à fasciner les yeux du public, il n'est pas possible qu'un grand nombre n'apperçoive la mauvaise foi de ceux qui les dirigent, & qu'ils ne sentent que si cet homme étoit réellement tel qu'ils le font, il seroit superflu d'en imposer au public sur son compte, & d'employer tant d'impostures pour le charger de choses qu'il ne fait pas, & déguiser celles qu'il fait. Si l'intérêt l'animosité la crainte les font concourir aujourd'hui sans peine à ces manœuvres; un tems peut venir où leur passion calmée & leur intérêt changé leur feront voir sous un jour bien différent les œuvres sourdes dont ils sont aujourd'hui témoins & complices. Est-il croyable alors qu'aucun de ces coopérateurs subalternes ne parlera confidemment à personne de ce qu'il a vu, de ce qu'on lui a fait faire, & de l'effet de tout cela pour abuser le public? que, trouvant d'honnêtes gens empressés à la re-

cherche de la vérité défigurée, ils ne seront point tentés de se rendre encore nécessaires en la découvrant comme ils le sont maintenant pour la cacher, de se donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confidence des Grands & qu'ils savent des anecdotes ignorées du public? Et pourquoi ne croirois-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques-uns indiscrets ou véridiques, *sur-tout* à l'heure où prêts à sortir de cette vie, ils seront sollicités par leur conscience à ne pas emporter leur coulpe avec eux? Enfin pourquoi les réflexions que vous & moi faisons aujourd'hui ne viendroient-elles pas alors dans l'esprit de plusieurs personnes, quand elles examineront de sang-froid la conduite qu'on a tenue & la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu? On sentira qu'il est beaucoup plus incroyable qu'un pareil homme ait existé réellement, qu'il ne l'est que la crédulité publique enhardissant les imposteurs, les ait portés à le peindre ainsi successivement, & en enchérissant toujours, sans s'appercevoir qu'ils passoient même la mesure du possible. *Cette marche, très-naturelle à la passion, est un piége qui la décele & dont elle se garantit rarement.* Celui qui voudroit tenir un registre exact de ce que, selon *vos Messieurs, il a fait dit écrit imprimé* depuis qu'ils se sont emparés de sa personne, joint à tout ce qu'il a fait réellement, trouveroit qu'en cent ans il n'auroit pu suffire à tant de choses. Tous les livres qu'on lui attribue tous les propos qu'on lui fait tenir sont aussi concordans & aussi naturels que les faits qu'on lui impute, & tout cela toujours si bien prouvé qu'en admettant

un seul de ces faits, on n'a plus droit d'en rejetter aucun aûtre.

Cependant avec un peu de calcul & de bon sens, on verra que tant de choses sont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela ni se trouver en tant de lieux différens en si peu de tems; qu'il y a par conséquent plus de fictions que de vérités dans toutes ces anecdotes entassées, & qu'enfin les *mêmes preuves qui n'empêchent pas* les unes d'être des mensonges ne sauroient établir que les autres sont des vérités. La force même & le nombre de toutes ces preuves suffiront pour faire soupçonner le complot, & dès-lors toutes celles qui n'auront pas subi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront pas été confrontés à l'accusé perdront leur autorité, & il ne restera contre lui de charges solides que celles qui lui auront été connues & dont il n'aura pû se justifier; c'est-à-dire, qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier, & dont vos Messieurs ont tiré un si grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'*est* dans cette persuasion qu'il me paroît raisonnable qu'il se console des outrages de ses contemporains & de leur injustice. Quoiqu'ils puissent faire, ses livres transmis à la postérité montreront que leur Auteur ne fût point tel qu'on s'efforce de le peindre, & sa vie réglée simple uniforme & la même depuis tant d'années ne s'accordera jamais avec le caractere affreux qu'on veut lui donner. Il en sera de ce ténébreux complot formé dans un si profond secret, développé avec de si grandes précautions & suivi avec tant de zele comme de tous les ouvrages des passions des hommes qui

ſont paſſagers & périſſables comme eux. Un tems viendra qu'on aura pour le ſiecle où vécut J. J. la même horreur que ce ſiecle marque pour lui, & que ce complot immortaliſant ſon Auteur, comme Eroſtrate, paſſera pour un chef-d'œuvre de génie & plus encore de méchanceté.

LE FRANÇOIS.

Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accompliſſement de cette prédiction, mais j'avoue que *je n'y ai pas* autant de confiance, & à voir le tour qu'a pris cette affaire je jugerois que des multitudes de caracteres & d'événemens décrits dans l'hiſtoire n'ont peut-être d'autre *fondement*, que l'invention de ceux qui ſe ſont aviſés de les affirmer. Que le tems faſſe triompher la vérité, c'eſt ce qui doit arriver très-ſouvent, mais que cela arrive toujours, comment le ſait-on, & ſur quelle preuve peut-on l'aſſurer? Des vérités long-tems cachées ſe découvrent enfin par quelques circonſtances fortuites. Cent mille autres peut-être reſteront à jamais offuſquées par le menſonge ſans que nous ayons aucun moyen de les reconnoître & de les manifeſter; car tant qu'elles reſtent *cachées*, *elles* ſont pour nous comme n'exiſtant pas. Otez le haſard qui en fait découvrir quelqu'une, elle continueroit d'être *cachée*, & qui ſait combien il en reſte pour qui ce haſard ne viendra jamais? Ne diſons donc pas que le tems fait toujours triompher la vérité, car c'eſt ce qu'il nous eſt impoſſible de ſavoir, & il eſt bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes *ſes* traces, il fait plus ſouvent triompher le menſonge, *ſur-tout* quand les hommes ont intérêt à le ſoutenir. Les conjectures ſur leſquelles

vous croyez que le mystere de ce complot sera dévoilé me paroissent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plausibles qu'à vous. La ligue est trop forte trop nombreuse trop bien liée pour pouvoir se dissoudre aisément, & tant qu'elle durera comme elle est, il est trop périlleux de s'en détacher pour que personne s'y hasarde sans autre intérêt que celui de la justice. De *tant de fils divers qui composent cette trame, chacun de ceux qui la conduisent ne* voit que celui qu'il doit gouverner & tout au plus ceux qui l'avoisinent. Le concours général du tout n'est apperçu que des directeurs, qui travaillent sans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens les contradictions & à faire jouer le tout d'une maniere uniforme. La multitude des choses incompatibles entr'elles qu'on fait dire & faire à J. J. n'est, pour ainsi dire, que le magasin des matériaux dans lequel, les entrepreneurs faisant un triage, choisiront à loisir les choses assortissantes qui peuvent s'accorder, & rejettant celles qui tranchent répugnent & se contredisent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit leur effet. *Inventez toujours*, disent-ils aux ligueurs subalternes, *nous nous chargeons de choisir & d'arranger après.* Leur projet est, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs satellites, & de les arranger en un corps d'histoire disposée avec tant d'art, & travaillée avec tant de soin, que tout ce qui est absurde & contradictoire, loin de paroître un tissu de fables grossieres, paroîtra l'effet de l'inconséquence de l'homme, qui, avec des passions diverses & monstrueuses, vouloit le blanc & le noir,

& paſſoit ſa vie à faire & défaire, faute de pouvoir accomplir ſes mauvais deſſeins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main pour le publier d'abord après ſa mort, doit, par les pieces & les preuves dont il ſera muni, fixer ſi bien le jugement du public ſur ſa mémoire, que perſonne ne s'aviſe même de former là-deſſus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt la même affection dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de ſon vivant, & pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner comme à regret un caractere affreux, on y joindra les éloges les plus outrés de ſa plume & de ſes talens, mais tournés de façon à le rendre odieux encore par-là, comme ſi dire & prouver également le pour & le contre, tout perſuader & ne rien croire eût été le jeu favori de ſon eſprit. En un mot l'écrivain de cette vie, admirablement choiſi pour cela, ſaura comme l'Aletès du Taſſe

Menteur adroit, ſavant dans l'art de nuire
Sous la forme d'éloge habiller la ſatire.

Ses livres, dites-vous, tranſmis à la poſtérité, dépoſeront en faveur de leur Auteur. Ce ſera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penſeront comme vous & moi ſur ces livres. Mais ſavez-vous à quel point on peut les défigurer, & tout ce qui a déjà été fait pour cela avec le plus grand ſuccès, ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire ſans que le public le croye ou le trouve mauvais ? Cet argument tiré de ſes livres a toujours inquiété nos Meſſieurs. Ne pouvant les anéantir, & leurs plus malignes interprétations ne ſuffiſant pas encore

pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falsification, & cette entreprise qui sembloit d'abord presque impossible est devenue par la connivence du public, de la plus facile exécution. L'Auteur n'a fait qu'une seule édition de chaque piece. Ces impressions éparses ont disparu depuis long-tems, & le peu d'exemplaires qui peuvent rester, cachés dans quelques cabinets n'ont excité la curiosité de personne pour les comparer avec *les recueils dont on affecte d'inonder le public.* Tous ces recueils, grossis de critiques outrageantes de libelles vénimeux, & faits avec l'unique projet de défigurer les productions de l'Auteur, d'en altérer les maximes, & d'en changer peu-à-peu l'esprit, ont été, dans cette vue, arrangés & falsifiés avec beaucoup d'art, d'abord seulement par des retranchemens qui supprimant les éclaircissemens nécessaires, altéroient le sens de ce qu'on laissoit, puis par d'apparentes négligences qu'on pouvoit faire passer pour les fautes d'impression, mais qui produisoient des contre-sens terribles, & qui, fidellement transcrites à chaque impression nouvelle, ont enfin substitué par tradition ces fausses leçons aux véritables. Pour mieux *réussir dans ce projet on a imaginé* de faire de belles éditions qui par leur perfection typographique, fissent tomber les précédentes & restassent dans les bibliothéques; & pour leur donner un plus grand crédit, on a tâché d'y intéresser l'Auteur même par l'appât du gain, & on lui a fait pour cela, par le Libraire chargé de ces manœuvres, des propositions assez magnifiques pour devoir naturellement le tenter. Le projet étoit d'établir *ainsi* la confiance du public, de ne faire passer sous les yeux de *l'Auteur* que des épreuves correctes &

de tirer à son insçu les feuilles destinées pour le public, & où le texte eût été accommodé selon les vues de nos Messieurs. Rien n'eût été si facile par la maniere dont il est enlacé que de lui cacher ce petit manége, & de le faire ainsi servir lui-même à autoriser la fraude dont il devoit être la victime & qu'il eût ignorée, croyant transmettre à la postérité une édition fidelle de ses écrits. Mais soit dégoût soit paresse soit qu'il ait eu quelque vent du projet, non content de s'être refusé à la proposition, il a désavoué dans une protestation signée tout ce qui s'imprimeroit désormais sous son nom. L'on a donc pris le parti de se passer de lui & d'aller en avant comme s'il participoit à l'entreprise. L'édition se fait par souscription & s'imprime, dit-on, à Bruxelles en beau papier beau caractere belles estampes. On n'épargnera rien pour la prôner dans toute l'Europe, & pour en vanter sur-tout l'exactitude & la fidélité, dont on ne doutera pas plus que de la ressemblance du portrait publié par l'ami Hume. Comme elle contiendra beaucoup de nouvelles pieces refondues ou fabriquées par nos Messieurs, on aura grand soin de les munir de titres plus que suffisans auprès d'un public qui ne demande pas mieux que de tout croire, & qui ne s'avisera pas si tard de faire le difficile sur leur authenticité.

ROUSSEAU.

Mais comment! cette déclaration de J. J. dont vous venez de parler ne lui servira donc de rien pour se garantir de toutes ces fraudes, & quoiqu'il puisse dire, vos Messieurs feront passer sans obstacle tout ce qu'il *leur* plaira d'imprimer sous son nom?

LE FRANÇOIS.

Bien plus; ils ont ſu tourner contre lui juſqu'à ſon déſaveu. En le faiſant imprimer eux-mêmes ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que, voyant ſes mauvais principes mis à découvert & conſignés dans ſes écrits, il tâchoit de ſe diſculper en rendant leur fidélité ſuſpecte. Paſſant habilement ſous ſilence les falſifications réelles, ils ont fait entendre qu'il accuſoit d'être falſifiés des paſſages que tout le monde ſait bien ne l'être pas, & fixant toute l'attention du public ſur ces paſſages, ils l'ont ainſi détourné de vérifier leurs infidélités. Suppoſez qu'un homme vous diſe: J. J. dit qu'on lui a volé des poires, & il ment; car il a ſon compte de pommes; donc on ne lui a point volé de poires: ils ont exactement raiſonné comme cet homme-là, & c'eſt ſur ce raiſonnement qu'ils ont perſiflé ſa déclaration. Ils étoient ſi ſûrs de ſon peu d'effet qu'en même tems qu'ils la faiſoient imprimer, ils imprimoient auſſi cette prétendue traduction du Taſſe tout exprès pour la lui attribuer, & qu'ils lui ont en effet attribuée, ſans la moindre objection de la part du public; comme ſi cette maniere d'écrire aride & ſautillante, ſans liaiſon ſans harmonie & ſans grace, étoit en effet la ſienne. De ſorte que, ſelon eux, tout en proteſtant contre tout ce qui paroîtroit déſormais ſous ſon nom, ou qui lui ſeroit attribué, il publioit néanmoins ce barbouillage, non-ſeulement ſans s'en cacher, mais ayant grand'peur de n'en être pas cru l'auteur, comme il paroît par la préface ſingereſſe qu'ils ont miſe à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdise aussi grossiere une aussi extravagante contradiction devoit ouvrir les yeux à tout le monde & révolter contre l'impudence de nos Messieurs poussée ici jusqu'à la bêtise? point du tout: en réglant leurs manœuvres sur la disposition où ils ont mis le public, sur la crédulité qu'ils lui ont donnée, ils sont bien plus sûrs de réussir que s'ils agissoient avec plus de finesse. Dès qu'il s'agit de J. J. il n'est besoin de mettre ni bon sens ni vraisemblance dans les choses qu'on en débite, plus elles sont absurdes & ridicules plus on s'empresse à n'en pas douter. Si d'A***. ou D***. s'avisoient d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant passer demain dans la rue tout le monde lui verroit deux têtes très-distinctement, & chacun seroit très-surpris de n'avoir pas apperçu plutôt cette monstruosité.

Nos Messieurs sentent si bien cet avantage & savent si bien s'en prévaloir, qu'il entre dans leurs plus efficaces ruses d'employer des manœuvres pleines d'audace & d'impudence au point d'en être incroyables, afin que s'il les apprend & s'en plaint personne n'y veuille ajouter foi. Quand par exemple un honnête imprimeur Simon dira publiquement à tout le monde que J. J. vient souvent chez lui voir & corriger les épreuves de ces éditions frauduleuses qu'ils font de ses écrits, qui est-ce qui croira que J. J. ne connoît pas l'imprimeur Simon, & n'avoit pas même ouï parler de ces éditions quand ce discours lui revint? Quand encore on verra son nom pompeusement étalé dans les listes des souscripteurs de livres de prix, qui est-ce qui dès-à-présent & dans l'avenir ira s'imaginer que toutes ces souscriptions prétendues sont là mises à son insçu, ou malgré

lui, feulement pour lui donner un air d'opulence & de prétention qui démente le ton qu'il a pris. Et cependant.....

ROUSSEAU.

Je fais ce qu'il en eft, car il m'a protefté n'avoir fait en fa vie qu'une feule foufcription, favoir celle pour la ftatue de M. de Voltaire (*).

LE FRANÇOIS.

Hé bien, Monfieur, cette feule foufcription qu'il a faite eft la feule dont on ne fait rien; car le difcret d'Alembert qui l'a reçue n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette foufcription eft moins une générofité qu'une vengeance; mais c'eft une vengeance à la Jean-Jaques que Voltaire ne lui rendra pas.

(*) *Lettre de M. Rouffeau à M. De La Tourette.*

à Lyon 2 Juin 1770.

J'apprends, Monfieur, qu'on a formé le projet d'élever une ftatue à M. de Voltaire, & qu'on permet à tous ceux qui font connus par quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette entreprife. J'ai payé affez cher le droit d'être admis à cet honneur, pour ofer y prétendre, & je vous fupplie de vouloir bien interpofer vos bons offices pour me faire infcrire au nombre des foufcrivans. J'efpere, Monfieur, que les bontés dont vous m'honorez & l'occafion pour laquelle je m'en prévaux ici, vous feront aifément pardonner la liberté que je prends. Je vous falue, Monfieur, très-humblement & de tout mon cœur.

Lettre de M. de Voltaire à M. De La Tourette, relative à la précédente, tranfcrite fur l'original.

23 Juin 1770 à Ferney.

Vous favez peut-être, Monfieur, qu'on a imprimé dans la gazette de Berne que Jean-Jaques Rouffeau vous avait écrit une lettre par laquelle il foufcrivait entre vos mains pour certaine ftatue. Je vous prie de me dire fi la chofe eft vraie. J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci eft une

Vous devez ſentir par ces exemples que de quelque façon qu'il s'y prenne, & dans aucun tems, il ne peut raiſonnablement eſpérer que la vérité perce à ſon égard à travers les filets tendus autour de lui & dans leſquels en s'y débattant il ne fait que s'enlacer davantage. Tout ce qui lui arrive eſt trop hors de l'ordre commun des choſes pour pouvoir jamais être cru, & ſes proteſtations mêmes ne feront qu'attirer ſur lui les reproches d'impudence & de menſonge que méritent ſes ennemis.

Donnez à J. J. un conſeil; le meilleur peut-être qui lui reſte à ſuivre, environné comme il eſt d'embûches & de piéges où chaque pas ne peut manquer de l'attirer: *c'eſt de reſter*, s'il ſe peut, immobile, de ne point agir du tout (5), de n'acquieſcer à rien de ce qu'on lui propoſe ſous quelque prétexte que ce ſoit, & de réſiſter même à ſes propres mouvemens tant qu'il peut s'abſtenir de les ſuivre. Sous quelque face avantageuſe qu'une choſe à faire ou à dire ſe préſente à ſon eſprit,

galanterie toute Françaiſe. Ceux qui l'ont imaginée ſont tous ou artiſtes, ou amateurs. M. le Duc de Choiſeul eſt à la tête, & trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette ſe trouvât vrai.

Mde. Denis vous fait les plus ſinceres complimens. Agréez, Monſieur, les aſſurances de mon tendre attachement pour vous & pour toute votre famille.

(5) Il ne m'eſt pas permis de ſuivre ce conſeil en ce qui regarde la juſte défenſe de mon honneur. Je dois juſqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, ſinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, du moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me ſont ôtés, je le ſais, mais ſans aucun eſpoir de ſuccès tous les efforts poſſibles quoiqu'inutiles n'en ſont pas moins dans mon devoir, & je ne ceſſerai de les faire juſqu'à mon dernier ſoupir. *Fay ce que doy, arrive que pourra.*

il doit compter que dès qu'on lui laiſſe le pouvoir de l'exécuter, c'eſt qu'on eſt ſûr d'en tourner l'effet contre lui & de la lui rendre funeſte. Par exemple, pour tenir le public en garde contre les falſifications de ſes livres, & contre tous les écrits pſeudonymes qu'on fait courir journellement ſous ſon nom, qu'y avoit-il de meilleur en apparence & dont on pût moins abuſer pour lui nuire, que la déclaration dont nous venons de parler? & cependant vous ſeriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration pour un effet tout contraire, & il a dû ſentir cela de lui-même par le ſoin qu'on a pris de la faire imprimer à ſon inſçu : car il n'a ſurement pas pu croire qu'on ait pris ce ſoin pour lui faire plaiſir. L'Ecrit ſur le Gouvernement de Pologne (*6*) qu'il n'a fait que ſur les plus

(*6*) Cet écrit eſt tombé dans les mains de M. d'A***. peut-être auſſitôt qu'il eſt ſorti des miennes, & Dieu ſait quel uſage il en a ſu faire. M. le Comte Wielhorski m'apprit en venant me dire adieu à ſon départ de Paris qu'on avoit mis des horreurs de lui dans la *gazette* d'*Hollande*. A l'air dont il me dit cela *j'ai jugé en y repenſant qu'il me croyoit* l'auteur de l'article, & je ne doute pas qu'il n'y ait du d'A***. dans cette affaire, auſſi bien que dans celle d'un certain Comte Zanowisch Dalmate, & d'un prêtre avanturier Polonois qui a fait mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce *M. d'A****. ne me ſurprennent plus, *j'y ſuis tout* accoutumé. Je ne puis *aſſurément* approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. *Mais cet article* à part que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé & je regarde encore ce Seigneur Polonois comme un honnête homme & un bon patriote; & ſi j'avois la fantaiſie & les moyens de faire inſérer des articles dans les gazettes, j'aurois aſſurément des choſes plus preſſées à dire & plus importantes pour moi que des ſatires du Comte Wielhorski. Le ſuccès de toutes ces menées eſt un effet néceſſaire du ſyſtême de conduite que l'on ſuit à mon égard. Qu'eſt-ce qui pourroit empêcher de réuſſir tout ce qu'on entreprend contre moi, dont je ne fais rien, à quoi *je ne peux rien*, & que tout le *monde favoriſe*?

touchantes instances, avec le plus parfait désintéressement, & par les seuls motifs de la plus pure vertu, sembloit ne pouvoir qu'honorer son auteur & le rendre respectable, quand même cet écrit n'eût été qu'un tissu d'erreurs. Si vous saviez par qui, pour qui, pourquoi cet écrit étoit sollicité, l'usage qu'on s'est empressé d'en faire & le tour qu'on a su lui donner, vous sentiriez parfaitement combien il eût été à desirer pour l'auteur que, *résistant à toute cajolerie*, il se refusât à l'appât de cette bonne œuvre qui de la part de ceux qui la *sollicitoient* avec *tant d'instance*, n'avoit pour but que de la rendre pernicieuse pour lui. En un mot, s'il connoît sa situation, il doit comprendre, pour peu qu'il y réfléchisse, que toute *proposition* qu'on lui fait & quelque couleur qu'on y donne a toujours un but qu'on lui cache & qui l'empêcheroit d'y consentir si ce but lui étoit connu. Il doit sentir sur-tout que le *motif* de *faire* du bien ne peut être qu'un piége pour lui de la part de ceux qui le lui proposent, & pour eux un moyen réel de faire du mal à lui ou par lui, pour le lui imputer dans la suite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres ni à lui-même, on ne peut plus lui présenter un pareil *motif* que pour le tromper; qu'enfin *n'étant plus dans sa position en puissance de faire aucun bien*, tout ce qu'il peut désormais faire de mieux est de s'abstenir tout-à-fait d'agir de peur de mal faire sans le voir ni le vouloir, comme cela lui arrivera infailliblement chaque fois qu'il cédera aux instances des gens qui l'environnent, & qui ont toujours leur leçon toute faite sur les choses qu'ils doivent lui proposer. *Sur-tout* qu'il ne se laisse point émouvoir par le reproche de se refuser à quelque

bonne œuvre; sûr au contraire que si c'étoit réellement une bonne œuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout se réuniroit pour l'en empêcher de peur qu'il n'en eût le mérite, & qu'il n'en résultât quelque effet en sa faveur.

Par les mesures extraordinaires qu'on prend pour altérer & défigurer ses écrits & pour lui en attribuer auxquels il n'a jamais songé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne se borne pas à la génération présente, pour qui ces soins ne sont plus nécessaires, & puisqu'ayant sous les yeux ses livres, tels à-peu-près qu'il les a composés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paroît si forte à l'un & à l'autre contre l'affreux caractere qu'on prête à l'auteur; puisqu'au contraire on les a su mettre au rang de ses crimes, que la profession de foi du Vicaire est devenue un écrit impie, l'Héloïse un roman obscene, le Contrat Social un livre séditieux; puisqu'on vient de mettre à Paris Pygmalion malgré lui sur la scene tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne, & dont nul n'a senti la comique absurdité: puisqu'enfin ces écrits tels qu'ils existent n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation de son vivant, l'en garantiront-ils mieux après sa mort quand on les aura mis dans l'état projetté pour rendre sa mémoire odieuse, & quand les auteurs du complot auront eu tout le tems d'effacer toutes les traces de son innocence & de leur imposture? Ayant pris toutes leurs mesures en gens prévoyans & pourvoyans qui songent à tout, auroient-ils oublié la supposition que vous faites du repentir de quelque complice, du moins à l'heure de la mort, & les déclarations incommodes qui pourroient en résulter s'ils n'y mettoient ordre?

Non, Monſieur, comptez que toutes leurs meſures ſont ſi bien priſes qu'il leur reſte peu de choſe à craindre de ce côté - là.

Parmi les ſingularités qui diſtinguent le ſiecle où nous vivons de tous les autres, eſt l'eſprit méthodique & conſéquent qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Jusqu'ici ces opinions erroient ſans ſuite & ſans regle au gré des paſſions des hommes, & ces paſſions s'entrechoquant ſans ceſſe faiſoient flotter le public de l'une à l'autre ſans aucune direction conſtante. Il n'en eſt plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leurs marches & leurs regles, & ces regles auxquelles le public eſt aſſervi ſans qu'il s'en doute, s'établiſſent uniquement ſur les vues de ceux qui le dirigent. Depuis que la ſecte philoſophique s'eſt réunie en un corps ſous des chefs, ces chefs par l'art de l'intrigue auquel ils ſe ſont appliqués, devenus les arbitres de l'opinion publique, le ſont par elle de la réputation, même de la deſtinée des particuliers & par eux de celle de l'Etat. Leur eſſai fut fait ſur J. J. & la grandeur du ſuccès qui dût les étonner eux-mêmes leur fit ſentir juſqu'où leur crédit pouvoit s'étendre. Alors ils ſongerent à s'aſſocier des hommes puiſſans pour devenir avec eux les arbitres de la ſociété, ceux ſur-tout qui, diſpoſés comme eux aux ſecretes intrigues & aux mines ſouterraines ; ne pouvoient manquer de rencontrer & d'éventer ſouvent les leurs. Ils leur firent ſentir que travaillant de concert ils pouvoient étendre tellement leurs rameaux ſous les pas des hommes que nul ne trouvât plus d'aſſiette ſolide & ne pût marcher que ſur des terrains contreminés. Ils ſe donnerent des chefs princi-

paux

paux qui de leur côté dirigeant sourdement toutes les forces publiques sur les plans convenus entre eux, rendent infaillible l'exécution de tous leurs projets. Ces chefs de la ligue philosophique la méprisent & n'en sont pas estimés, mais l'intérêt commun les tient étroitement unis les uns aux autres, parce que la haine ardente & cachée est la grande passion de tous, & que par une rencontre assez naturelle, cette haine commune est tombée sur les mêmes objets. Voilà comment le siecle où nous vivons est devenu le siecle de la haine & des secrets complots : siecle où tout agit de concert sans affection pour personne, où nul ne tient à son parti par attachement mais par aversion pour le parti contraire, où, pourvu qu'on fasse le mal d'autrui, nul ne se soucie de son propre bien.

ROUSSEAU.

C'étoit pourtant chez tous ces gens si haineux que vous trouviez pour J. J. une affection si tendre.

LE FRANÇOIS.

Ne me rappellez pas mes torts ; ils étoient moins réels qu'apparens. Quoique tous ces ligueurs m'eussent fasciné l'esprit par un certain *jargon papilloté*, toutes ces ridicules vertus si pompeusement étalées étoient presque aussi choquantes à mes yeux qu'aux vôtres. J'y sentois une forfanterie que je ne savois pas démêler, & mon jugement, subjugué mais non satisfait, cherchoit les éclaircissemens que vous m'avez donnés, sans savoir les trouver de lui-même.

Les complots ainsi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution par des moyens assortis à cet effet

Les oracles des Grands ont toujours un grand crédit ſur le peuple. On n'a fait qu'y ajouter un air de myſtere pour les faire mieux circuler. Les philoſophes pour conſerver une certaine gravité, ſe ſont donnés, en ſe faiſant chefs de parti, des multitudes de petits éleves qu'ils ont initiés aux ſecrets de la ſecte, & dont ils ont fait autant d'émiſſaires & d'opérateurs de ſourdes iniquités; & répandant par eux les noirceurs qu'ils *inventoient & qu'ils feignoient* eux de vouloir cacher, ils étendoient ainſi leur cruelle influence dans tous les rangs ſans excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ſes conjurés le ſang d'un homme, ſûrs que par ce mal où ils les avoient fait tremper, ils les tenoient liés pour le reſte de leur vie. Vous avez dit que la vertu n'unit les hommes que par des liens fragiles, au lieu que les chaînes du crime ſont impoſſibles à rompre. L'expérience en eſt ſenſible dans l'hiſtoire de J. J. Tout ce qui tenoit à lui par l'eſtime & la bienveillance que ſa droiture & la douceur de ſon commerce devoient naturellement inſpirer, *s'eſt éparpillé ſans retour* à la premiere épreuve ou *n'eſt reſté* que pour le trahir. Mais les complices de nos Meſſieurs n'oſeront jamais *ni les démaſquer*, quoiqu'il arrive, de peur d'être démaſqués eux-mêmes, ni ſe détacher d'eux de peur de leur vengeance, trop bien inſtruits de ce qu'ils ſavent faire pour l'exercer. Demeurant ainſi tous unis par la crainte plus que les bons ne le ſont par l'amour, ils forment un corps indiſſoluble dont chaque membre ne peut plus être *ſéparé*.

Dans l'objet de disposer par leurs disciples de l'opinion publique & de la réputation des hommes, ils ont assorti leur doctrine à leurs vues, ils ont fait adopter à leurs sectateurs les principes les plus propres à se les tenir inviolablement attachés, quelque usage qu'ils en veuillent faire, & pour empêcher que les directions d'une importune morale ne vinssent contrarier les leurs, ils l'ont sappée par la base en détruisant toute religion, tout libre-arbitre, par conséquent tout remords, d'abord avec quelque précaution par la secrete prédication de leur doctrine, & ensuite tout ouvertement, lorsqu'ils n'ont plus eu de puissance réprimante à craindre. En paroissant prendre le contre-pied des Jésuites ils ont tendu néanmoins au même but par des routes détournées en se faisant comme eux chefs de parti. Les Jésuites se rendoient tout puissans en exerçant l'autorité divine sur les consciences, & se faisant au nom de Dieu les arbitres du bien & du mal. Les philosophes ne pouvant usurper la même autorité se sont appliqués à la détruire, & puis en paroissant expliquer la nature (7) à leurs dociles sectateurs, & s'en faisant les suprêmes interpretes, ils se sont établis en son nom une autorité non moins absolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paroisse libre & ne régner sur les volontés que par la raison. Cette haine mutuelle étoit au fond une rivalité de puissance, comme celle de Carthage & de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux, tous deux intolérans, étoient

(7) Nos Philosophes ne manquent pas d'étaler pompeusement ce mot de *Nature* à la tête de tous leurs écrits. Mais ouvrez le livre & vous verrez quel jargon métaphysique ils ont décoré de ce beau nom.

par conſéquent incompatibles, puiſque le ſyſtême fondamental de l'un & de l'autre étoit de régner deſpotiquement. Chacun voulant régner ſeul ils ne pouvoient partager l'empire & régner enſemble; ils s'excluoient mutuellement. Le nouveau, ſuivant plus adroitement les erremens de l'autre, l'a ſupplanté en lui débauchant ſes appuis, & par eux eſt venu à bout de le détruire. Mais on le voit déjà marcher ſur ſes traces avec autant d'audace & plus de ſuccès, puiſque l'autre a toujours éprouvé de la réſiſtance & que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée & non moins cruelle ne paroît pas exercer la même rigueur parce qu'elle n'éprouve plus de rebelles; mais s'il renaiſſoit quelques vrais défenſeurs du théïſme de la tolérance & de la morale, on verroit bientôt s'élever contr'eux les plus terribles perſécutions; bientôt une inquiſition philoſophique plus cauteleuſe & non moins ſanguinaire que l'autre, feroit brûler ſans miſéricorde quiconque oſeroit croire en Dieu. Je ne vous déguiſerai point qu'au fond du cœur je ſuis reſté croyant moi-même auſſi bien que vous. Je penſe là-deſſus, ainſi que J. J., que chacun eſt porté naturellement à croire ce qu'il deſire, & que celui qui ſe ſent digne du prix des ames juſtes ne peut s'empêcher de l'eſpérer. Mais ſur ce point comme ſur J. J. lui-même, je ne veux point profeſſer hautement & inutilement des ſentimens qui me perdroient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, & ne faire ma véritable profeſſion de foi que quand j'y ſerai forcé ſous peine de menſonge.

Or cette doctrine de matérialiſme & d'athéïſme prêchée & propagée avec toute l'ardeur des plus zélés miſſionnaires

n'a pas seulement pour objet de faire dominer les chefs sur leurs prosélytes, mais dans les mysteres secrets où ils les employent, de n'en craindre aucune indiscrétion durant leur vie ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le succès meurent avec leurs complices auxquels ils n'ont rien tant appris qu'à ne pas craindre dans l'autre vie ce *Poul-Serrhò* des Persans objecté par J. J. à ceux qui disent que la religion ne fait aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, & les imposteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à courir qui souvent leur servit de frein. Mais notre philosophie en délivrant ses prédicateurs de cette crainte, & leurs disciples de cette obligation, a détruit pour jamais tout retour au repentir. A quoi bon des révélations non moins dangereuses qu'inutiles? Si l'on meurt on ne risque rien, selon eux, à se taire, & l'on risque tout à parler si l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis longtems on n'entend plus parler de restitutions de réparations de réconciliations au lit de la mort; que tous les mourans sans repentir sans remords emportent sans effroi dans leur conscience le bien d'autrui le mensonge & la fraude dont ils la chargerent pendant leur vie? Et que serviroit même à J. J. ce repentir supposé d'un mourant dont les tardives déclarations étouffées par ceux qui les entourent, ne transpireroient jamais au-dehors & ne parviendroient à la connoissance de personne? Ignorez-vous que tous les ligueurs surveillans les uns des autres forcent & sont forcés de rester fidelles au complot, & qu'entourés, sur-tout à leur mort, aucun d'eux

ne trouveroit pour recevoir sa confession, au moins à l'égard de J. J., que de faux dépositaires qui ne s'en chargeroient que pour l'ensevelir dans un secret éternel? Ainsi toutes les bouches sont ouvertes au mensonge, sans que parmi les vivans & les mourans il s'en trouve désormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc quelle ressource lui reste pour triompher, même à force de tems, de l'imposture, & se manifester au public, quand tous les intérêts concourent à la tenir cachée, & qu'aucun ne porte à la révéler?

ROUSSEAU.

Non, ce n'est pas à moi à vous dire cela, c'est à vous-même, & ma réponse est écrite dans votre cœur. Eh dites-moi donc à votre tour quel intérêt quel motif vous ramene de l'aversion de l'animosité même qu'on vous inspira pour J. J. à des sentimens si différens? Après l'avoir si cruellement haï quand vous l'avez cru méchant & coupable, pourquoi le plaignez-vous si sincérement aujourd'hui que vous le jugez innocent? Croyez-vous donc être le seul homme au cœur duquel parle encore la justice indépendamment de tout autre intérêt? Non, Monsieur, il en est encore, & peut-être plus qu'on ne pense, qui sont plutôt abusés que séduits, qui font aujourd'hui par foiblesse & par imitation ce qu'ils voyent faire à tout le monde, mais qui rendus à eux-mêmes agiroient tout différemment. J. J. lui-même pense plus favorablement que vous de plusieurs de ceux qui l'approchent; il les voit, trompés par ses soi-disans patrons, suivre sans le savoir les impressions de la haine, croyant de bonne foi

ſuivre celles de la pitié. Il y a dans la diſpoſition publique un preſtige entretenu par les chefs de la ligue. S'ils ſe relâchoient un moment de leur vigilance, les idées dévoyées par leurs artifices ne tarderoient pas à reprendre leur cours naturel, & la tourbe elle-même, ouvrant enfin les yeux, & voyant où l'on l'a conduite, s'étonneroit de ſon propre égarement. Cela, quoique vous en diſiez, arrivera tôt ou tard. La queſtion ſi cavaliérement décidée dans notre ſiecle ſera mieux diſcutée dans un autre quand la haine dans laquelle on entretient le public ceſſera d'être fomentée; & quand dans des générations meilleures celle-ci aura été miſe à ſon prix, ſes jugemens formeront des préjugés contraires; ce ſera une honte d'en avoir été loué, & une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut diſtinguer encore, & les auteurs du complot & ſes directeurs des deux ſexes & leurs confidens en très-petit nombre initiés peut-être dans le ſecret de l'impoſture, d'avec le public qui trompé par eux & le croyant réellement coupable ſe prête ſans ſcrupule à tout ce qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conſcience éteinte dans les premiers n'y laiſſe plus de priſe au repentir. Mais l'égarement des autres eſt l'effet d'un preſtige qui peut s'évanouir, & leur conſcience rendue à elle-même peut leur faire ſentir cette vérité ſi pure & ſi ſimple, que la méchanceté qu'on employe à diffamer un homme prouve que ce n'eſt point pour ſa méchanceté qu'il eſt diffamé. Si-tôt que la paſſion & la prévention ceſſeront d'être entretenues, mille choſes qu'on ne remarque pas aujourd'hui frapperont tous les yeux. Ces éditions frau-

duleuses de ses écrits dont vos Messieurs attendent un si grand effet, en produiront alors un tout contraire & serviront à les déceler, en manifestant aux plus stupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de son vivant par des traîtres en se cachant très-soigneusement de lui, portera tous les caracteres des plus noirs libelles : enfin tous les manéges dont il est l'objet paroîtront alors ce qu'ils sont; c'est tout dire.

Que les nouveaux philosophes aient voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui mit leur conscience à son aise, de quelque poids qu'ils aient pu la charger, c'est de quoi je ne doute pas plus que vous, remarquant sur-tout que la prédication passionnée de cette doctrine a commencé précisément avec l'exécution du complot, & paroît tenir à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais cet engoüement d'athéïsme est un fanatisme éphémere ouvrage de la mode, & qui se détruira par elle, & l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre que ce n'est qu'une mutinerie contre sa conscience dont il sent le murmure avec dépit. Cette commode philosophie des heureux & des riches qui font leur paradis en ce monde, ne sauroit être long-tems celle de la multitude victime de leurs passions, & qui, faute de bonheur en cette vie, a besoin d'y trouver au moins l'espérance & les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte & sans honte; une jeunesse sans

discipline,

discipline, des femmes sans mœurs (8), des peuples sans foi, des Rois sans loi, sans supérieur qu'ils craignent & délivrés de toute espece de frein, tous les devoirs de la conscience anéantis, l'amour de la patrie & l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs, enfin nul autre lien social que la force ; on peut prévoir aisément, ce me semble, ce qui doit bientôt résulter de tout cela. L'Europe en proie à des maîtres instruits par leurs instituteurs mêmes à n'avoir d'autre guide que leur intérêt, ni d'autre Dieu que leurs passions ; tantôt sourdement affamée, tantôt ouvertement dévastée, par-tout inondée de soldats (9) de comédiens de filles publiques de livres corrupteurs & de vices destructeurs, voyant naître & périr dans son sein des races indignes de vivre, sentira tôt ou tard, dans ses calamités le fruit des nouvelles instructions, & jugeant d'elles par leurs funestes effets prendra dans la même horreur & les professeurs & les disciples & toutes ces doctrines cruelles qui, laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens, & bornant tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le siecle où elles regnent aussi méprisable que malheureux.

(8) Je viens d'apprendre que la génération présente se vante singuliérement de bonnes mœurs. J'aurois dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne se vante aussi de désintéressement, de droiture, de franchise & de loyauté. C'est être aussi loin des vertus qu'il est possible que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices contraires. Au reste il est très-naturel qu'à force de sourdes intrigues & de noirs complots, à force de se nourrir de bile & de fiel on perde enfin le goût des vrais plaisirs. Celui de nuire une fois goûté rend insensible à tous les autres : c'est une des punitions des méchans.

(9) Si j'ai le bonheur de trouver enfin un lecteur équitable quoique François, j'espere qu'il pourra comprendre au moins cette fois, qu'Europe & France ne sont pas pour moi des mots synonymes.

Ces ſentimens innés que la nature a gravés dans tous les cœurs pour conſoler l'homme dans ſes miſeres & l'encourager à la vertu peuvent bien, à force d'art d'intrigues & de ſophiſmes, être étouffés dans les individus, mais prompts à renaître dans les générations ſuivantes, ils rameneront toujours l'homme à ſes diſpoſitions primitives, comme la ſemence d'un arbre greffé redonne toujours le ſauvageon. Ce ſentiment intérieur que nos philoſophes admettent quand il leur eſt commode, & rejettent quand il leur eſt importun, perce à travers les écarts de la raiſon, & crie à tous les cœurs que la juſtice a une autre baſe que l'intérêt de cette vie, & que l'ordre moral dont rien ici-bas ne nous donne l'idée a ſon ſiége dans un ſyſtême différent qu'on cherche en vain ſur la terre, mais où tout doit être un jour ramené (10). La voix de la conſcience ne peut pas plus être étouffée dans le cœur humain que celle de la raiſon dans l'entendement, & l'inſenſibilité morale eſt tout auſſi peu naturelle que la folie.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrable puiſſent vivre & mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiſeront plus la paſſion qui les anima, quand cette paſſion ſe ſera ſuffiſamment aſſouvie, quand ils en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature inſenſiblement reprendra ſon empire : ceux qui commirent l'iniquité en ſentiront l'inſupportable poids quand ſon ſou-

(10) *De l'utilité de la Religion.* Titre d'un beau livre à faire, & bien néceſſaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli, ni par un homme d'Egliſe ni par un auteur de profeſſion. Il faudroit un homme tel qu'il n'en exiſte plus de nos jours, & qu'il n'en renaîtra de long-tems.

venir ne sera plus accompagné d'aucune jouïssance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper mais sans la connoître, revenus de l'illusion qui les abuse attesteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, & rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en œuvre pour prévenir & empêcher ce retour : mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard, & le premier qui soupçonnera que J. J. pourroit bien n'avoir pas été coupable sera bien près de s'en convaincre & d'en convaincre, s'il veut, ses contemporains qui, le complot & ses auteurs n'existant plus, n'auront d'autre intérêt que celui d'être justes & de connoître la vérité. C'est alors que tous ses monumens seront précieux & que, tel fait qui peut n'être aujourd'hui qu'un indice incertain, conduira peut-être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout ami de la justice & de la vérité peut sans se compromettre & doit consacrer tous les soins qui sont en son pouvoir. Transmettre à la postérité des éclaircissemens sur ce point, c'est préparer & remplir peut-être l'œuvre de la providence. Le Ciel bénira, n'en doutez pas, une si juste entreprise. Il en résultera pour le public deux grandes leçons & dont il avoit grand besoin ; l'une, d'avoir, & sur-tout aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir humain ; l'autre, d'apprendre par un exemple aussi mémorable à respecter en tout & toujours le droit naturel, & à sentir que toute vertu qui se fonde sur une violation de ce droit est une vertu fausse qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de justice en tout ce qui dépend de moi, & je vous exhorte

à y concourir, puiſque vous le pouvez faire ſans riſque, & que vous avez vu de plus près des multitudes de faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette affaire. Nous pouvons à loiſir & ſans bruit faire nos recherches, les recueillir, y joindre nos réflexions, & reprenant autant qu'il ſe peut la trace de toutes ces manœuvres dont nous découvrons déjà les veſtiges, fournir à ceux qui viendront après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec J. J. ſur tout cela, je ne doute point que nous ne tiraſſions de lui beaucoup de lumieres qui reſteront à jamais éteintes, & que nous ne fuſſions ſurpris nous-mêmes de la facilité avec laquelle quelques mots de ſa part expliqueroient des énigmes qui ſans cela demeureront peut-être impénétrables par l'adreſſe de ſes ennemis. Souvent dans mes entretiens avec lui j'en ai reçu de ſon propre mouvement des éclairciſſemens inattendus ſur des objets que j'avois vus bien différens, faute d'une circonſtance que je n'avois pu deviner & qui leur donnoit un tout autre aſpect. Mais, gêné par mes engagemens & forcé de ſupprimer mes objections, je me ſuis ſouvent refuſé malgré moi aux ſolutions qu'il ſembloit m'offrir, pour ne pas paroître inſtruit de ce que j'étois contraint de lui taire.

Si nous nous uniſſons pour former avec lui une ſociété ſincere & ſans fraude, une fois ſûr de notre droiture & d'être eſtimé de nous, il nous ouvrira ſon cœur ſans peine, & recevant dans les nôtres les épanchemens auxquels il eſt naturellement ſi diſpoſé, nous en pourrons tirer de quoi former de précieux mémoires dont d'autres générations ſentiront la valeur, & qui du moins les mettront à portée de diſcuter

contradictoirement des questions aujourd'hui décidées sur le seul rapport de ses ennemis. Le moment viendra, mon cœur me l'assure, où sa défense aussi périlleuse aujourd'hui qu'inutile, honorera ceux qui s'en voudront charger, & les couvrira, sans aucun risque, d'une gloire aussi belle aussi pure que la vertu généreuse en puisse obtenir ici-bas.

LE FRANÇOIS.

Cette proposition est tout-à-fait de mon goût, & j'y consens avec d'autant plus de plaisir que c'est peut-être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de réparer mes torts envers un innocent persécuté, sans risque de m'en faire à moi-même. Ce n'est pas que la société que vous me proposez soit tout-à-fait sans péril. L'extrême attention qu'on a sur tous ceux qui lui parlent, même une seule fois, ne s'oubliera pas pour nous. Nos Messieurs ont trop vu ma répugnance à suivre leurs erremens & à circonvenir comme eux un homme dont ils m'avoient fait de si affreux portraits, pour qu'ils ne soupçonnent pas tout au moins qu'ayant changé de langage à son égard, j'ai vraisemblablement aussi changé d'opinion. Depuis long-tems déjà, malgré vos précautions & les siennes vous êtes inscrit comme suspect sur leurs registres, & je vous préviens que de maniere ou d'autre, vous ne tarderez pas à sentir qu'ils se sont occupés de vous : ils sont trop attentifs à tout ce qui approche de J. J. pour que personne leur puisse échapper ; moi sur-tout qu'ils ont admis dans leur demi-confidence, je suis sûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet sans les inquiéter beaucoup. Mais je tâcherai de

me conduire ſans fauſſeté de maniere à leur donner le moins d'ombrage qu'il ſera poſſible. S'ils ont quelque ſujet de me craindre, ils en ont auſſi de me ménager, & je me flatte qu'ils me connoiſſent trop d'honneur pour craindre des trahiſons d'un homme qui n'a jamais voulu tremper dans les leurs.

Je ne refuſe donc pas de le voir quelquefois avec prudence & précaution : *il ne tiendra qu'à lui de connoître que je partage vos ſentimens à ſon égard, & que ſi je ne puis lui révéler les myſteres de ſes ennemis, il verra du moins que forcé de me taire je ne cherche pas à le tromper.* Je concourrai de bon cœur avec vous pour dérober à leur vigilance & tranſmettre à de meilleurs tems les faits qu'on travaille à faire diſparoître, & qui fourniront un jour de puiſſans indices pour parvenir à la connoiſſance de la vérité. Je ſais que ſes papiers dépoſés en divers tems avec plus de confiance que de choix en des mains qu'il crut fidelles, ſont tous paſſés dans celles de ſes perſécuteurs, qui n'ont pas manqué d'anéantir ceux qui pouvoient ne leur pas convenir & d'accommoder à leur gré les autres ; ce qu'ils ont pu faire à diſcrétion, ne craignant ni examen ni vérification de la part de qui que ce fût, ni ſurtout de gens intéreſſés à découvrir & manifeſter leur fraude. Si depuis lors il lui reſte quelques papiers encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à ſa mort, & par les meſures priſes, il eſt bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commiſes pour tout ſaiſir. Le ſeul moyen qu'il ait de les conſerver eſt de les dépoſer ſecrétement, s'il eſt poſſible, en des mains vraiment fidelles & ſures. Je m'offre à par-

tager avec vous les risques de ce dépôt, & je m'engage à n'épargner aucun soin pour qu'il paroisse un jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les observations que j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquit de ma conscience, pour l'intérêt de la justice, & pour le service de la vérité.

ROUSSEAU.

Et c'est aussi tout ce qu'il desire lui-même. L'espoir que sa mémoire soit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, & que ses livres deviennent utiles par l'estime due à leur auteur est désormais le seul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes & vrais s'ouvrir au sien. Tempérons ainsi l'horreur de cette solitude où l'on le force de vivre au milieu du genre-humain. Enfin sans faire en sa faveur d'inutiles efforts qui pourroient causer de grands désordres, & dont le succès même ne le toucheroit plus, ménageons-lui cette consolation pour sa derniere heure que des mains amies lui ferment les yeux.

Fin du dernier Dialogue.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
PRÉCÉDENT ÉCRIT.

JE ne parlerai point ici du ſujet ni de l'objet ni de la forme de cet Ecrit. C'eſt ce que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précede. Mais je dirai quelle étoit ſa deſtination, quelle a été ſa deſtinée, & pourquoi cette copie ſe trouve ici.

Je m'étois occupé durant quatre ans de ces Dialogues malgré le ſerrement de cœur qui ne me quittoit point en y travaillant, & je touchois à la fin de cette douloureuſe tâche, ſans ſavoir ſans imaginer comment en pouvoir faire uſage & ſans me réſoudre ſur ce que je tenterois du moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avoient appris quelle droiture & quelle fidélité je pouvois attendre de ceux qui m'entouroient ſous le nom d'amis. Frappé ſur-tout de l'inſigne duplicité de ***., que j'avois eſtimé au point de lui confier mes confeſſions, & qui du plus ſacré dépôt de l'amitié n'avoit fait qu'un inſtrument d'impoſture & de trahiſon, que pouvois-je attendre des gens qu'on avoit mis autour de moi depuis ce tems-là, & dont toutes les manœu-

vres m'annonçoient ſi clairement les intentions ? Leur confier mon manuſcrit n'étoit autre choſe que vouloir le remettre moi-même à mes perſécuteurs, & la maniere dont j'étois enlacé ne me laiſſoit plus le moyen d'aborder perſonne autre.

Dans cette ſituation, trompé dans tous mes choix & ne trouvant plus que perfidie & fauſſeté parmi les hommes, mon ame exaltée par le ſentiment de ſon innocence & par celui de leur iniquité s'éleva par un élan juſqu'au ſiége de tout ordre, & de toute vérité, pour y chercher les reſſources que je n'avois plus ici-bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahît, je réſolus de me confier uniquement à la providence & de remettre à elle ſeule l'entiere diſpoſition du dépôt que je deſirois laiſſer en de ſures mains.

J'imaginai pour cela de faire une copie au net de cet écrit & de la dépoſer dans une Egliſe ſur un Autel, & pour rendre cette démarche auſſi ſolemnelle qu'il étoit poſſible, je choiſis le grand Autel de l'Egliſe de Notre-Dame, jugeant que par-tout ailleurs mon dépôt ſeroit plus aiſément caché ou détourné par les Curés ou par les Moines, & tomberoit infailliblement dans les mains de mes ennemis, au lieu qu'il pouvoit arriver que le bruit de cette action fît parvenir mon manuſcrit juſques ſous les yeux du Roi; ce qui étoit tout ce que j'avois

à desirer de plus favorable, & qui ne pouvoit jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillois à transcrire au net mon Ecrit, je méditois sur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'étoit pas fort facile & sur-tout pour un homme aussi timide que moi. Je pensai qu'un samedi, jour auquel toutes les semaines on va chanter devant l'Autel de Notre-Dame un motet durant lequel le Choeur reste vuide, seroit le jour où j'aurois le plus de facilité d'y entrer, d'arriver jusqu'à l'Autel & d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus surement ma démarche, j'allai plusieurs fois de loin en loin examiner l'état des choses & la disposition du Choeur & de ses avenues; car ce que j'avois à redouter c'étoit d'être retenu au passage, sûr que dès-lors mon projet étoit manqué. Enfin mon manuscrit étant prêt je l'enveloppai, & j'y mis la suscription suivante.

DÉPÔT REMIS A LA PROVIDENCE.

« PROTECTEUR des opprimés, Dieu de justice &
» de vérité, reçois ce dépôt que remet sur ton Autel
» & confie à ta providence un étranger infortuné, seul
» sans appui sans défenseur sur la terre, outragé, mo-
» qué, diffamé, trahi de toute une génération, chargé

„ depuis quinze ans à l'envi de *traitemens* pires que „ la mort & d'indignités inouies jusqu'ici parmi les „ humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins „ la cause. Toute explication m'est refusée, toute communication m'est ôtée, je n'attends plus des hommes „ aigris par leur propre injustice qu'affronts mensonges „ & trahisons. *Providence éternelle*, mon seul espoir „ est en toi; daigne prendre mon dépôt sous ta garde „ & le faire tomber en des mains jeunes & fidelles, „ qui le transmettent exempt de fraude à une meilleure „ génération; qu'elle apprenne, en déplorant mon sort, „ comment fut traité par celle-ci un homme sans fiel „ & sans fard, ennemi de l'injustice, mais patient à „ l'endurer, & qui jamais n'a fait ni voulu ni rendu de „ mal à personne. Nul n'a droit, je le sais, d'espérer „ un miracle, pas même l'innocence opprimée & méconnue. Puisque tout doit rentrer dans l'ordre un „ jour, il suffit d'attendre. Si donc mon *travail* est „ perdu, s'il doit être livré à mes ennemis & par eux „ détruit ou défiguré, comme cela paroît inévitable, „ je n'en compterai pas moins sur ton œuvre, quoique „ j'en ignore l'heure & les moyens, & après avoir fait, „ comme je l'ai dû, mes efforts pour y concourir, j'attends avec confiance, je me repose sur ta justice, & „ me résigne à ta volonté „.

Au verso du titre & avant la premiere page étoit écrit ce qui suit.

" Qui que vous soyez que le Ciel a fait l'arbitre de
„ cet Ecrit, quelque usage que vous ayez résolu d'en
„ faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur,
„ cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles
„ humaines & par les angoisses qu'il a souffertes en l'é-
„ crivant, de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier.
„ Songez que cette grace que vous demande un cœur
„ brisé de douleur, est un devoir d'équité que le Ciel
„ vous impose „.

Tout cela fait, je pris sur moi mon paquet, & je me rendis le samedi 24 février 1776 sur les deux heures à Notre-Dame dans l'intention d'y présenter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des portes latérales par laquelle je comptois pénétrer dans le Chœur. Surpris de la trouver fermée, j'allai passer plus bas par l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant, mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avois jamais remarquée & qui séparoit de la nef la partie des bas-côtés

qui entoure le Chœur. Les portes de cette grille étoient fermées, de ſorte que cette partie des bas-côtés dont je viens de parler étoit vuide & qu'il m'étoit impoſſible d'y pénétrer. Au moment où j'apperçus cette grille je fus ſaiſi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, & ce vertige fut ſuivi d'un bouleverſement dans tout mon être, tel que je ne me ſouviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Egliſe me parut avoir tellement changé de face que doutant ſi j'étois bien dans Notre-Dame, je cherchois avec effort à me reconnoître & à mieux diſcerner ce que je voyois. Depuis trente-ſix ans que je ſuis à Paris, j'étois venu fort ſouvent & en divers tems à Notre-Dame; j'avois toujours vu le paſſage autour du Chœur ouvert & libre, & je n'y avois même jamais remarqué ni grille ni porte autant qu'il pût m'en ſouvenir. D'autant plus frappé de cet obſtacle imprévu que je n'avois dit mon projet à perſonne, je crus dans mon premier tranſport voir concourir le Ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes & le murmure d'indignation qui m'échappa ne peut être conçu que par celui qui ſauroit ſe mettre à ma place, ni excuſé que par celui qui ſait lire au fond des cœurs.

Je ſortis rapidement de l'Egliſe, réſolu de n'y rentrer de mes jours, & me livrant à toute mon agitation, je courus tout le reſte du jour, errant de toutes parts ſans

favoir, ni où j'étois ni où j'allois, jufqu'à ce que n'en pouvant plus, la laffitude & la nuit me forcerent de rentrer chez moi rendu de fatigue & prefque hébêté de douleur.

Revenu peu-à-peu de ce premier faififfement je commençai à réfléchir plus pofément à ce qui m'étoit arrivé, & par ce *tour d'efprit qui m'eft propre, auffi* prompt à me confoler d'un malheur arrivé qu'à m'effrayer d'un malheur à craindre, je ne tardai pas d'envifager d'un autre œil le mauvais fuccès de ma tentative. J'avois dit dans ma fufcription que je n'attendois pas un miracle, & il étoit clair néanmoins qu'il en auroit falu un pour faire réuffir mon projet : car l'idée que mon manufcrit parviendroit directement au Roi, & que ce jeune Prince prendroit lui-même la peine de lire ce long écrit, cette idée, dis-je, étoit fi folle que je m'étonnois moi-même d'avoir pu m'en bercer un moment. Avois-je pu douter que quand même l'éclat de cette démarche auroit fait arriver mon dépôt jufqu'à la Cour, ce n'eût été que pour y tomber, non dans les mains du Roi, mais dans celles de mes plus malins perfécuteurs ou de leurs amis, & par conféquent pour être ou tout-à-fait fupprimé ou défiguré felon leurs vues pour le rendre funefte à ma mémoire ? Enfin le mauvais fuccès de mon projet dont je m'étois fi fort affecté, me parut, à force d'y réfléchir

un bienfait du Ciel qui m'avoit empêché d'accomplir un deſſein ſi contraire à mes intérêts ; je trouvai que c'étoit un grand avantage que mon manuſcrit me fût reſté pour en diſpoſer plus ſagement, & voici l'uſage que je réſolus d'en faire.

Je venois d'apprendre qu'un homme de lettres de ma plus ancienne connoiſſance avec lequel j'avois eu quelque liaiſon, que je n'avois point ceſſé d'eſtimer, & qui paſſoit une grande partie de l'année à la campagne, étoit à Paris depuis peu de jours. Je regardai la nouvelle de ſon retour comme une direction de la providence, qui m'indiquoit le vrai dépoſitaire de mon manuſcrit. Cet homme étoit, il eſt vrai, Philoſophe, Auteur, Académicien, & d'une Province dont les habitans n'ont pas une grande réputation de droiture : mais que faiſoient tous ces préjugés contre un point auſſi bien établi que ſa probité l'étoit dans mon eſprit ? L'exception, d'autant plus honorable qu'elle étoit rare ne faiſoit qu'augmenter ma confiance en lui, & quel plus digne inſtrument le Ciel pouvoit-il choiſir pour ſon œuvre, que la main d'un homme vertueux ?

Je me détermine donc ; je cherche ſa demeure ; enfin je la trouve, & non ſans peine. Je lui porte mon manuſcrit, & je le lui remets avec un tranſport de joie avec un battement de cœur qui fut peut-être le plus

digne

digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans savoir encore de quoi il s'agissoit, il me dit en le recevant qu'il ne feroit qu'un bon & honnête usage de mon dépôt. L'opinion que j'avois de lui me rendoit cette assurance très-superflue.

Quinze jours après je retourne chez lui, fortement persuadé que le moment étoit venu où le voile de ténebres qu'on tient depuis vingt ans sur mes yeux alloit tomber, & que de maniere ou d'autre, j'aurois de mon dépositaire des éclaircissemens qui me paroissoient devoir nécessairement suivre de la lecture de mon manuscrit. Rien de ce que j'avois prévu n'arriva. Il me parla de cet Ecrit comme il m'auroit parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurois prié d'examiner pour m'en dire son sentiment. Il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matieres : mais il ne me dit rien de l'effet qu'avoit fait sur lui mon Ecrit ni de ce qu'il pensoit de l'auteur. Il me proposa seulement de faire une édition correcte de mes œuvres en me demandant pour cela mes directions. Cette même proposition qui m'avoit été faite, & même avec opiniâtreté par tous ceux qui m'ont entouré me fit penser que leurs dispositions & les siennes étoient les mêmes. Voyant ensuite que sa proposition ne me plaisoit point il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre je le priai seulement

de le remettre à quelqu'un plus jeune que lui, qui pût survivre assez & à moi & à mes persécuteurs pour pouvoir le publier un jour sans crainte d'offenser personne. Il s'attacha singuliérement à cette derniere idée, & il m'a paru par la suscription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet, & qu'il m'a communiquée, qu'il portoit tous ses soins à faire en sorte, comme je l'en ai prié que le manuscrit ne fût point imprimé ni connu avant la fin du siecle présent. Quant à l'autre partie de mon intention, qui étoit qu'après ce terme, l'Ecrit fût fidellement imprimé & publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai cessé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois visites que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens, moi n'ayant plus rien à lui dire, & lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement décisif sur mon dépositaire, je sentis que j'avois manqué mon but & que vraisemblablement j'avois perdu mes peines & mon dépôt: mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais succès venoit de mon mauvais choix; qu'il faloit être bien aveugle & bien prévenu pour me confier à un François trop jaloux de l'honneur de sa nation pour en manifester l'iniquité, à un homme âgé trop prudent trop circonspect pour s'échauffer pour la justice & pour la défense d'un opprimé. Quand j'aurois cherché tout ex-

près le dépositaire le moins propre à remplir mes vues, je n'aurois pas pu mieux choisir. C'est donc ma faute si j'ai mal réussi; mon succès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle espérance je me remis à transcrire & mettre au net avec une nouvelle ardeur: tandis que je vaquois à ce travail un jeune Anglois que j'avois eu pour voisin à Wootton passa par Paris revenant d'Italie & me vint voir. Je fis comme tous les malheureux qui croyent voir, dans tout ce qui leur arrive, une expresse direction du sort. Je me dis; voilà le dépositaire que la providence m'a choisi; c'est elle qui me l'envoye, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au sien. Comment avois-je pu ne pas voir que c'étoit un jeune homme un étranger qu'il me faloit, hors du tripot des auteurs, loin des intrigans de ce pays, sans intérêt de me nuire & sans passion contre moi? Tout cela me parut si clair que, croyant voir le doigt de Dieu dans cette occasion fortuite je me pressai de la saisir. Malheureusement ma nouvelle copie n'étoit pas avancée; mais je me hâtai de lui remettre ce qui étoit fait, renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reste si, comme je n'en doutois pas, l'amour de la vérité lui donnoit le zele de revenir le chercher.

Depuis son départ de nouvelles réflexions ont jetté

dans mon esprit des doutes sur la sagesse de tous ces choix; je ne pouvois ignorer que depuis long-tems nul ne m'approche qui ne soit expressément envoyé, & que me confier aux gens qui m'entourent c'est me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidelle il auroit falu l'aller chercher loin de moi parmi ceux dont je ne pouvois approcher. Mon espérance étoit donc vaine, toutes mes mesures étoient fausses, tous mes soins étoient inutiles, & je devois être sûr que l'usage le moins criminel que feroient de mon dépôt ceux à qui je l'allois ainsi confiant seroit de l'anéantir.

Cette idée me suggéra une nouvelle tentative dont j'attendis plus d'effet. Ce fut d'écrire une espece de billet circulaire adressé à la nation Françoise, d'en faire plusieurs copies & de les distribuer aux promenades & dans les rues aux inconnus dont la physionomie me plairoit le plus. Je ne manquai pas d'argumenter à ma maniere ordinaire en faveur de cette nouvelle résolution. On ne me laisse de communication, me disois-je, qu'avec des gens apostés par mes persécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche n'est autre chose que me confier à eux. Du moins parmi les inconnus il s'en peut trouver qui soyent de bonne foi: mais quiconque vient chez moi n'y vient qu'à mauvaise intention; je dois être sûr de cela.

Je fis donc mon petit écrit en forme de billet & j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la diſtribution, j'éprouvai un obſtacle que je n'avois pas prévu, dans le refus de le recevoir par ceux à qui je le préſentois. La ſuſcription étoit, *A tout François aimant encore la juſtice & la vérité.* Je n'imaginois pas que ſur cette adreſſe aucun l'oſât refuſer; preſque *aucun ne l'accepta.* Tous après avoir lu l'adreſſe me déclarerent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur qu'il ne s'adreſſoit pas à eux. Vous avez raiſon, leur diſois-je en le reprenant, je vois bien que je m'étois trompé. Voilà la ſeule parole franche que depuis quinze ans j'aye obtenue d'aucune bouche Françoiſe.

Econduit auſſi par ce côté, je ne me rebutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponſe à quelques lettres d'inconnus qui vouloient à toute force venir chez moi, & je crus faire merveilles en mettant au prix d'une réponſe déciſive à ce même billet l'acquieſcement à leur fantaiſie. J'en remis deux ou trois autres aux perſonnes qui m'accoſtoient ou qui me venoient voir. Mais tout cela ne produiſit que des réponſes amphigouriques & normandes qui m'atteſtoient dans leurs auteurs une fauſſeté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais ſuccès, qui devoit mettre le com-

ble à mon déſeſpoir, ne m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon ſort étoit ſans reſſources, il m'apprit à ne plus lutter contre la néceſſité. Un paſſage de l'Emile que je me rappellai me fit rentrer en moi-même & m'y fit trouver ce que j'avois cherché vainement au-dehors. Quel mal t'a fait ce complot? Que t'a-t-il ôté de toi? Quel membre t'a-t-il mutilé? Quel crime t'a-t-il fait commettre? *Tant que les hommes* n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme pour y ſubſtituer, moi vivant, celui d'un malhonnête homme, en quoi pourront-ils altérer changer détériorer mon être? Ils auront beau faire un J. J. à leur mode, Rouſſeau reſtera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre ſous ſon joug aux dépens de la paix de mon ame & du repos de mon cœur? Si les hommes veulent me voir autre que je ne ſuis, que m'*importe*? L'eſſence de mon être eſt-elle dans leurs regards? S'ils abuſent & trompent ſur mon compte les générations ſuivantes, que m'importe encore? Je n'y ſerai plus pour être victime de leur erreur. S'ils empoiſonnent & tournent à mal tout ce que le deſir de leur bonheur m'a fait dire & faire d'utile, c'eſt à leur dam & non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma conſ-

cience je trouverai en dépit d'eux le dédommagement de toutes leurs indignités. S'ils étoient dans l'erreur de bonne foi, je pourrois en me plaignant les plaindre encore & gémir ſur eux & ſur moi; mais quelle erreur peut excuſer un ſyſtême auſſi exécrable que celui qu'ils ſuivent à mon égard avec un zele impoſſible à qualifier; quelle erreur peut faire traiter publiquement en ſcélérat convaincu le *même homme* qu'on empêche avec tant de ſoin d'apprendre au moins de quoi on l'accuſe? Dans le rafinement de leur barbarie, ils ont trouvé l'art de me faire ſouffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux il faut qu'ils aient des ames de fange; s'ils le trouvent auſſi cruel qu'il l'eſt, les Phalaris les Agatocle ont été plus débonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'eſpérer les ramener en leur montrant qu'ils ſe trompent; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit, & quand ils ſe tromperoient ſur mon compte, ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne ſont pas injuſtes & méchans envers moi par erreur mais par volonté: ils le ſont parce qu'ils veulent l'être, & ce n'eſt pas à leur raiſon qu'il faudroit parler, c'eſt à leurs cœurs dépravés par la haine. Toutes les preuves de leur injuſtice ne feront que l'augmenter; elle eſt un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'eſt encore plus à tort que je me ſuis affecté

de leurs outrages au point d'en tomber dans l'abattement & presque dans le désespoir. Comme s'il étoit au pouvoir des hommes de changer la nature des choses, & de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent ! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel qu'ils me connoissent & me rendent justice? Le Ciel *n'a-t-il donc nul autre moyen.* de rendre mon ame heureuse & de la dédommager des *maux qu'ils m'ont fait souffrir* injustement ? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains saurai-je & m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre ? A l'instant que la barriere de l'éternité s'ouvrira devant moi, tout ce qui est en deçà disparoîtra pour jamais, & si je me souviens alors de l'existence du genre-humain, il ne sera pour moi dès cet instant même que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc pris enfin mon parti tout-à-fait; détaché de tout ce qui tient à la terre & des insensés *jugemens* des hommes, je me résigne à être à jamais défiguré parmi eux, sans en moins compter sur le prix de mon innocence & de ma souffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre; ce n'est plus chez eux que je dois la chercher, & il n'est pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connoître. Destiné à être dans cette vie la proie de l'erreur & du mensonge, j'attends l'heure de

ma

ma délivrance & le triomphe de la vérité ſans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affection terreſtre & délivré même de l'inquiétude de l'eſpérance ici-bas, je ne vois plus de priſe par laquelle ils puiſſent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne réprimerai jamais le premier mouvement d'indignation d'emportement de colere, & même *je n'y tâche plus*; mais le calme qui ſuccede à cette agitation paſſagere eſt un état permanent dont rien ne peut plus me tirer.

L'eſpérance éteinte étouffe bien le deſir, mais elle n'anéantit pas le devoir, & je veux juſqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je ſuis diſpenſé déſormais de vains efforts pour leur faire connoître la vérité qu'ils ſont déterminés à rejetter toujours, mais je ne le ſuis pas de leur laiſſer les moyens d'y revenir autant qu'il dépend de moi, & c'eſt le dernier uſage qui me reſte à faire de cet Ecrit. En multiplier inceſſamment les copies pour les dépoſer ainſi çà & là dans les mains des gens qui m'approchent ſeroit excéder inutilement mes forces, & je ne puis raiſonnablement eſpérer que de toutes ces copies ainſi diſperſées une ſeule parvienne entiere à ſa deſtination. Je vais donc me borner à une dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connoiſſance que je croirai les moins injuſtes les moins prévenus, ou qui quoique liés avec mes perſécuteurs

me paroîtront avoir néanmoins encore du reſſort dans l'ame & pouvoir être quelque choſe par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, reſteront ſourds à mes raiſons, inſenſibles à ma deſtinée, auſſi cachés & faux qu'auparavant. C'eſt un parti pris univerſellement & ſans retour, ſur-tout par ceux qui m'approchent. Je ſais tout cela d'avance, & je ne m'en tiens pas moins à cette derniere réſolution, parce qu'elle eſt le ſeul *moyen qui reſte* en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la providence, & d'y mettre la poſſibilité qui dépend de moi. Nul ne m'écoutera, l'expérience m'en avertit, mais il n'eſt pas impoſſible qu'il s'en trouve un qui m'écoute, & il eſt déſormais impoſſible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en eſt aſſez pour m'impoſer l'obligation de la tentative, ſans en eſpérer aucun ſuccès. Si je me contente de laiſſer cet Ecrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma derniere heure pour tout ſaiſir & brûler ou falſifier. Mais ſi parmi ceux qui m'auront lu il ſe trouvoit un ſeul cœur d'homme ou ſeulement un eſprit vraiment ſenſé, mes perſécuteurs auroient perdu leur peine, & bientôt la vérité perceroit aux yeux du public. La certitude, ſi ce bonheur ineſpéré m'arrive, de ne pouvoir m'y tromper un moment m'encourage à ce nouvel eſſai. Je ſais d'avance quel ton tous prendront après

m'avoir lu. Ce ton ſera le même qu'auparavant, ingénu, patelin, bénevole; ils me plaindront beaucoup de voir ſi noir ce qui eſt ſi blanc, car ils ont tous la candeur des Cygnes : mais ils ne comprendront rien à tout ce que j'ai dit là. Ceux-là, jugés à l'inſtant, ne me ſurprendront point du tout, & me fâcheront très-peu. Mais ſi, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raiſons frappent & *qui commence à ſoupçonner la vérité*, je ne reſterai pas un moment en doute ſur cet effet, & j'ai le ſigne aſſuré pour le diſtinguer des autres quand même il ne voudroit pas s'ouvrir à moi. C'eſt de celui-là que je ferai mon dépoſitaire, ſans même examiner ſi je dois compter ſur ſa probité : car je n'ai beſoin que de ſon jugement pour l'intéreſſer à m'être fidelle. Il ſentira qu'en ſupprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage, qu'en le livrant à mes ennemis il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà, qu'il ne peut par conſéquent donner un grand prix à cette trahiſon, ni éviter tôt ou tard par elle le juſte reproche d'avoir fait une vilaine action. Au lieu qu'en gardant mon dépôt il reſte toujours le maître de le ſupprimer quand il voudra, & peut un jour, ſi des révolutions aſſez naturelles changent les diſpoſitions du public ſe faire un honneur infini & tirer de ce même dépôt un grand avantage dont il ſe prive en le ſacrifiant. S'il ſait prévoir & s'il peut attendre, il doit en raiſon-

nant bien m'être fidelle. Je dis plus ; quand même le public perſiſteroit dans les mêmes diſpoſitions où il eſt à mon égard, encore un mouvement très-naturel le portera-t-il tôt ou tard à deſirer de ſavoir au moins ce que J. J. auroit pu dire ſi on lui eût laiſſé la liberté de parler. Que mon dépoſitaire ſe montrant leur diſe alors ; vous voulez donc ſavoir ce qu'il auroit dit ; & bien le voilà. Sans prendre *mon parti*, ſans vouloir défendre ma cauſe ni ma mémoire, il peut en ſe faiſant mon ſimple rapporteur, & reſtant au ſurplus, s'il *peut*, dans l'opinion de tout le monde, jetter cependant un nouveau jour ſur le caractere de l'homme jugé : car c'eſt toujours un trait de plus à ſon portrait de ſavoir comment un pareil homme oſa parler de lui-même.

Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme ſenſé diſpoſé pour ſon propre avantage à m'être fidelle, je ſuis déterminé à lui remettre, non-ſeulement cet Ecrit, mais auſſi tous les papiers qui reſtent entre mes mains, & deſquels on peut tirer un jour de grandes lumieres ſur ma deſtinée, puiſqu'ils contiennent des anecdotes, des explications, & des faits que nul autre que moi ne peut donner, & qui ſont les ſeules clefs de beaucoup d'énigmes qui ſans cela reſteront à jamais inexplicables.

Si cet homme ne ſe trouve point, il eſt poſſible au moins que la mémoire de cette lecture reſtée dans l'eſ-

prit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque ſentiment de juſtice & de commiſération, quand long-tems après ma mort, le délire public commencera à s'affoiblir. Alors ce ſouvenir peut produire en ſon ame quelque heureux effet que la paſſion qui les anime arrête de mon vivant, & il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la providence. Je profiterai donc des occaſions de faire connoître cet Ecrit, ſi je les trouve, ſans en attendre aucun ſuccès. Si je trouve un dépoſitaire que j'en puiſſe raiſonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu & m'en conſolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurois remis, juſqu'à ce qu'à ma mort, ſi ce n'eſt plutôt, mes perſécuteurs s'en ſaiſiſſent. Ce deſtin de mes papiers que je vois inévitable ne m'alarme plus. Quoi que faſſent les hommes, le Ciel à ſon tour fera ſon œuvre. J'en ignore le tems les moyens l'eſpece. Ce que je ſais, c'eſt que l'arbitre ſuprême eſt puiſſant & juſte, que mon ame eſt innocente & que je n'ai pas mérité mon ſort. Cela me ſuffit. Céder déſormais à ma deſtinée, ne plus m'obſtiner à lutter contre elle, laiſſer mes perſécuteurs diſpoſer à leur gré de leur proie, reſter leur jouet ſans aucune réſiſtance durant le reſte de mes vieux & triſtes jours, leur aban-

donner même l'honneur de mon nom & ma réputation dans l'avenir, s'il plaît au Ciel qu'ils en diſpoſent, ſans plus m'affecter de rien quoi qu'il arrive ; c'eſt ma derniere réſolution. Que les hommes faſſent déſormais tout ce qu'ils voudront, après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.

COPIE

Du Billet circulaire dont il est parlé dans l'Ecrit précédent.

A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ.

FRANÇOIS! Nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenus? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul, à votre merci, sans appui, sans défenseur, mais qui n'en auroit pas besoin chez un peuple juste; pour un homme sans fard & sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait ni voulu ni rendu de mal à personne, & qui depuis quinze ans plongé traîné par vous dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, se voit se sent charger à l'envi d'indignités inouies jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause! C'est donc-là votre franchise votre douceur votre hospitalité? Quittez ce vieux nom de *Francs*; il doit trop vous faire rougir. Le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous ont persuadé, je n'en

doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela eſt toujours facile en ſe cachant de l'accuſé, *que je méritois ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort.* En ce cas, je dois me réſigner; car je n'attends ni ne veux d'eux ni de vous aucune grace; mais ce que je veux & qui m'eſt dû tout au moins, après une condamnation ſi cruelle & ſi infamante, c'eſt qu'on m'apprenne enfin quels ſont mes crimes, & comment & *par qui j'ai* été jugé!

Pourquoi faut-il qu'un ſcandale auſſi public ſoit pour moi ſeul un myſtere impénétrable? A quoi bon tant de machines de ruſes de trahiſons de menſonges pour cacher au coupable ſes crimes qu'il doit ſavoir mieux que perſonne s'il eſt vrai qu'il les ait commis? Que ſi, pour des raiſons qui me paſſent, perſiſtant à m'ôter un droit (*) dont on n'a privé jamais aucun criminel, vous avez réſolu d'abreuver le reſte de mes triſtes jours d'angoiſſes de dériſion d'opprobres, ſans vouloir que je ſache pourquoi, ſans daigner écouter mes griefs mes raiſons mes plaintes,

(*) Quel homme de bon ſens croira jamais qu'une auſſi criante violation de la loi naturelle & du droit des gens puiſſe avoir pour principe une vertu? S'il eſt permis de dépouiller un mortel de ſon état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, mais non pas pour le juger. Je vois beaucoup d'ardens exécuteurs, mais je n'ai point apperçu de juge. Si tels ſont les préceptes d'équité de la philoſophie moderne, malheur ſous ſes auſpices au foible innocent & ſimple; honneur & gloire aux intrigans cruels & ruſés.

plaintes, ſans me permettre même de parler (†); j'éleverai au Ciel pour toute défenſe un cœur ſans fraude & des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me venge & vous puniſſe, (ah qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur!) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieilleſſe un meilleur aſyle où vos outrages ne m'atteignent plus.

P. S. François, on vous tient dans un délire qui ne ceſſera pas de mon vivant. Mais quand je n'y ſerai plus, que l'accès ſera paſſé, & que votre animoſité ceſſant d'être attiſée, laiſſera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'eſpere, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue en ſe cachant de moi très-ſoigneuſement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractere, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous ſerez alors bien ſurpris! &, moins contens de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'oſe vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéreſſante qu'elle ne peut

(†) De bonnes raiſons doivent toujours être écoutées ſur-tout de la part d'un accuſé qui ſe défend ou d'un opprimé qui ſe plaint; & ſi je n'ai rien de ſolide à dire, que ne me laiſſe-t-on parler en liberté! C'eſt le plus ſûr moyen de décrier tout-à-fait ma cauſe & de juſtifier pleinement mes accuſateurs. Mais tant qu'on m'empêchera de parler ou qu'on refuſera de m'entendre, qui pourra jamais ſans témérité prononcer que je n'avois rien à dire?

vous paroître aujourd'hui. Quand enfin ces Messieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait *mourir* de douleur; cette vie impartiale & fidelle qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de secret & de soin, avant que d'ajouter foi à leur dire & à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zele, le motif de tant de peine, la conduite sur-tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je le déclare, puisque vous voulez me juger sans m'entendre, que vous jugiez entr'eux & moi sur leur propre production.

Fin du second Volume des Mémoires.

00101728

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016